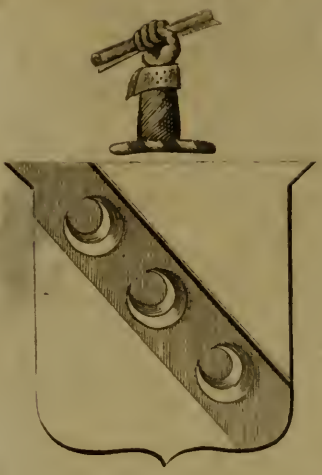


FROM THE
PERSONAL LIBRARY OF
JAMES BUELL MUNN
1890 – 1967

128

BOSTON PUBLIC LIBRARY

MEMOIRES

DU

COMTE DE GRAMMONT.

E. Scriven S.

LE COMTE ANTOINE HAMILTON.

London, Published 1810 by J. Carpenter and W. Miller

MEMOIRES

DU

COMTE DE GRAMMONT

PAR

ANTOINE HAMILTON.

NOUVELLE EDITION

EN DEUX VOLUMES

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR LE COMTE HAMILTON,

ET

ENRICHIE DE SOIXANTE-QUATRE PORTRAITS

GRAVÉS PAR EDOUARD SCRIVEN, &c.

TOME I.

A LONDRES :

CHEZ WILLIAM MILLER, ALBEMARLE-STREET, ET JACQUES CARPENTER, OLD-BOND-STREET :

Imprimé par W. Bulmer et Co. Cleveland-row, St. James's.

1811.

AVERTISSEMENT.

Le succès constant et général des Mémoires du Comte de Grammont dispense de faire l'éloge de cet Ouvrage.

Le titre particulier de cette Edition à la faveur publique, consiste dans l'extrême beauté et correction de la partie typographique, et dans la fidélité des Portraits tirés pour la plupart de Tableaux originaux, et gravés par Mr. Scriven avec un soin et un fini dont les connoisseurs ne peuvent qu'être satisfaits.

Les Editeurs annoncent avec confiance, sans craindre d'être taxés d'inexactitude ou de vanité, qu'il n'a jamais été publié une Edition de cet Ouvrage qui puisse être comparée à celle-ci.

RB DA 447.G7 H26
1811

AVIS AU RELIEUR

POUR

PLACER LES PORTRAITS.

Comte Hamilton, -	Vis-à-vis le Frontispice.
Comte de Grammont, - -	Page 3
Cardinal Richelieu, - - -	6
Maréchal de Turenne, - -	36
Prince de Condé, - - -	81
Cardinal Mazarin, - - -	82
Prince d'Aremberg, - -	89
Anne d'Autriche, - - -	102
Louis XIV. - - - -	107
Olivier Cromwell, - - -	112
Duc de Glocester, - -	115
Lord Clarendon, - -	117
Princesse d'Orange, - -	121
La Reine Catherine, - -	123
St. Evremont, - - -	127
Mrs. Middleton, - - -	134
Mrs. Hyde, - -	138
Jacob Hall, - - -	139
Comte de St. Albans, - - -	140
Miss Hamilton, - - -	144

NOTE BIOGRAPHIQUE

SUR

ANTOINE HAMILTON,

AUTEUR DES

MEMOIRES DU COMTE DE GRAMMONT.

NOTE BIOGRAPHIQUE

SUR

ANTOINE HAMILTON,

AUTEUR DES MEMOIRES DU COMTE DE GRAMMONT.*

On ne peut guères se procurer aujourd'hui des informations bien exactes sur le compte de ce célèbre écrivain, celles qu'on trouve dans les différentes éditions de ses ouvrages jusqu'à l'année 1805, sont très imparfaites. A cette époque il en a été publié une nouvelle édition à Paris beau-

* C'est pour nous conformer à l'usage que nous avons ortographié ainsi le nom de Grammont; mais nous croyons nécessaire d'observer qu'il devroit être écrit *Gramont*, et non *Grammont*.

coup meilleure que les précédentes, et à laquelle on a jointe une notice sur sa vie; mais elle contient plûtôt une juste critique de ses ouvrages que de nouvelles anecdotes de quelque intérêt relativement à lui. Nous ne nous flattons pas de satisfaire la curiosité littéraire aussi complètement qu'elle devroit l'être sur le compte de cet ingénieux et singulier écrivain; cela seroit presque impossible après un intervalle de près de quatre vingt dix ans écoulés depuis sa mort, mais nous avons taché de nous procurer sur sa vie plusieurs particularités qui n'ont pas encore été publiées.

Antoine Hamilton étoit d'une noble famille de ce nom : Sir George Hamilton son père étoit le plus jeune des fils de Jacques Comte d'Abercorn, natif d'Ecosse. Sa mère étoit fille de Lord Thurles, et sœur de Jacques, premier Duc d'Ormond. Sa famille et tous ses parens maternels étoient donc Irlandais. L'opinion la plus générale

est qu'il naquît en Irlande vers l'année 1646, il y a cependant quelques raisons de croire, qu'il étoit né trois ou quatre ans plûtôt. Il passe pour constant dans sa famille qu'il naquît à Roscrea dans le comté de Tipperary, résidence ordinaire de son père lorsqu'il n'étoit point employé à l'armée ou dans les affaires publiques.* On a toujours dit que la famille d'Hamilton avoit émigré en France pendant qu'Antoine étoit encore enfant; mais ce fait n'est pas exact. "Sir George Hamilton," dit Carte, "auroit accompagné en France son beau-frère le Mar-

* Au mois de Septembre 1646, Owen O'Neal prit Roscrea, et passa au fils de l'épée, dit Carte, hommes, femmes, et enfans, excepté Lady George Hamilton, sœur du Marquis d'Ormond, et quelques autres femmes qu'il fit prisonnières. Dans ces tems de calamité, aucune famille n'éprouva plus de désastres que la maison d'Ormond. Lady Hamilton mourut au mois d'Août 1680, ainsi qu'il paroit par une lettre intéressante et affectueuse du Duc d'Ormond à son frère, datée de Carrick le 25 d'Août. Environ trois semaines auparavant, il avoit perdu Lord Ossory son fils.

quis d'Ormond au mois de Décembre 1650 ; mais comme il étoit receveur-général en Irlande, il fut obligé d'y rester pour rendre ses comptes, ce qu'il fit à la satisfaction de toutes les parties, quoiqu'on eût excité beaucoup de clameurs contre lui. Lorsque cette affaire fut terminée, il alla en France avec toute sa famille, et Lady Hamilton au printems de l'année 1651, et s'établit avec Lord et Lady Ormond, près de Caen en Normandie,* où ils vécurent dans une extrême pauvreté, jusqu'à ce que la Marquise d'Ormond, femme d'un esprit aussi élevé que sa naissance étoit illustre, vint en Angleterre, et obtint, après bien des sollicitations, deux mille livres sterling de rente sur les différentes terres qu'elle et son mari avoient en Irlande. Cette faveur lui fut accordée par Cromwell, qui la traita toujours avec un

* De là vient sans doute l'erreur de Voltaire dans son catalogue des écrivains du Siècle de Louis XIV. où il dit qu'Hamilton étoit né à Caen.

grand respect. Elle résida en Irlande avec la plus jeune partie de sa famille, depuis l'année 1655, jusqu'après la Restauration, et le Marquis d'Ormond resta une grande partie de ce tems-là aux Feuillantines du Fauxbourg St. Jacques à Paris, avec ses deux sœurs, Lady Clancarty et Lady Hamilton.

Il paroit par une lettre du Marquis à Sir Robert Southwell, que quoiqu'il eût été élevé dans la religion Protestante, son père, sa mère, et tous ses frères et sœurs avoient toujours été Catholiques. Sir George Hamilton, suivant le témoignage de Carte,* étoit aussi Catholique Romain; Antoine fut donc élevé dans cette religion, et il y resta attaché par conviction jusqu'à la fin de ses jours. Il entra de bonne heure au service

* Cet historien rapporte que Charles I. destitua plusieurs Catholiques de leurs commissions militaires, et entr'autres Sir George Hamilton, qui néanmoins le servit avec loyauté et avec une fidélité invariable.

de France, ainsi que ses frères George, Richard, et Jean, le premier desquels introduisit en France, en 1667, la compagnie des Gendarmes Anglais, ainsi que le rapporte le Père Daniel, qui dit, en parlant de cet établissement, que Charles II. étant rétabli sur le trône, emmena en Angleterre plusieurs officiers et soldats Catholiques, qui avoient servi sur le Continent avec lui et son frère le Duc d'York, et les incorpora dans ses gardes, mais que le Parlement l'ayant obligé à les congédier, il permit à George Hamilton d'emmener tous ceux qui voudroient le suivre en France, où Louis XIV. en forma une compagnie de Gendarmes dont il fut si content qu'il voulut en être le capitaine, et nomma George Hamilton capitaine lieutenant. * Nous ignorons si Antoine étoit attaché à ce corps, mais il est certain qu'il servit avec beaucoup de dis-

* Elle étoit composée d'Anglais, d'Ecossois, et d'Irlandais.

tinction, et fut élevé à des emplois honorables dans l'armée Françoise. *

De ce moment Antoine Hamilton résida presque continuellement en France. Quelques années auparavant, il avoit beaucoup vécu en Angleterre, et, vers la fin du règne de Charles II. en Irlande, où il avoit beaucoup de parens. † Lorsque Jacques II. succèda au trône, la porte étant r'ouverte aux Catholiques Romains, il entra dans l'armée d'Irlande en 1686, et fut lieutenant-colonel du régiment de Sir Thomas Newcomen. S'il n'obtint pas un emploi plus considérable, il faut peut-être l'attribuer au changement de règne, à son absence

* A cette époque Jean Churchill, Duc de Marlborough, servoit dans la même armée sous le Maréchal de Turenne.

† Hamilton avoit trois sœurs, l'une fut mariée au Comte de Grammont, l'autre à Mathieu Forde, Ecuyer, du comté de Wexford; et la dernière à Sir Donogh O'Brien, ancêtre du présent Sir Edward O'Brien, branche de la maison de Thomond.

d'Irlande, à l'âge avancé de son oncle le Duc d'Ormond, et surtout à ses censures sur la conduite de Jacques II. en Irlande, qu'il désapprouva encore plus ouvertement par la suite à l'occasion des promotions écclésiastiques.

Henry Comte de Clarendon, fils du Chancellier, étoit alors lord-lieutenant d'Irlande, et malgré sa défiance générale et son dégoût pour les Catholiques, il paroit avoir eu beaucoup d'estime pour Antoine Hamilton. Il parle avantageusement de son instruction relativement aux devoirs de son état, de son attention constante à les remplir, de sa probité, et de la confiance qu'on peut avoir en lui de préférence à tous les autres Catholiques ; et dans une de ses lettres au Comte de Sunderland, il s'exprime en ces termes sur le compte d'Hamilton : " J'importu-
" nerai encore votre seigneurie en faveur
" du Colonel Antoine Hamilton, à qui je
" voudrois faire obtenir à raison des grades

" dans lesquels il a été employé au service
" étranger, une commission de colonel-
" commandant, quoiqu'il ne soit que lieu-
" tenant-colonel de Sir Thomas Newcomen.
" On m'assure que de pareilles promotions
" ont souvent lieu en France ; j'espère donc
" que vous ne trouverez pas ma demande
" déraisonable. Je recommanderois aussi
" le Colonel Antoine Hamilton pour une
" place de conseiller privé dans ce pays-ci."
La recommandation de Lord Clarendon finit par avoir un plein succès : Hamilton obtint une pension de 200*l.* sur l'établissement d'Irlande, et y fut nommé conseiller privé. * Il succèda à Sir William King dans le gouvernement de Limerick quoiqu'il eût fortement combattu la nouvelle organisation de l'armée proposée par le furieux Tyrconnell. Dans les extraits de sa vie qui ont été publiés, il est dit, qu'il avoit un régiment d'infanterie ; quoique ce fait soit

* Chapel-Izod, 11 Juillet, 1686.

très probable on n'en trouve aucune trace dans les Etats de l'armée du Roi Jacques qui ont été publiés, et qui passent pour très exacts ; il est vrai qu'il est porté dans l'état des officiers-généraux. Lord Clarendon, dans une de ses lettres au Lord-trésorier, dit, que la nouvelle du jour est que le Colonel Russell doit être lieutenant-colonel du régiment du Duc d'Ormond, qu'Antoine Hamilton doit avoir le régiment de Russell, et que Mr. Luttrell seroit lieutenant-colonel de Sir Thomas Newcomen, à la place d'Antoine Hamilton.*

On ignore si Hamilton se trouva à la bataille de Boyne ou d'Aughrim : son frère Jean fut tué à cette dernière ; et Richard, qui étoit lieutenant-général à la tête de la cavalerie, déploya à la bataille de Boyne autant d'ardeur que de courage. Il eût été à désirer que sa franchise et son intégrité eussent égalé sa bravoure, mais il y avoit

* Chateau de Dublin, 23 October 1686.

une grande duplicité dans sa conduite, et on connoit assez l'expression de mépris dont se servoit le Roi Guillaume lorsqu'il l'entendoit assurer quelque chose sur son honneur.* Lord Clarendon a souvent fait mention de lui, mais nullement avec les mêmes éloges qu'il donne à son frère. Après que les affaires du Roi Jacques furent entièrement ruinées en Irlande, les deux frères se retirèrent définitivement en France. Richard vécut beaucoup avec le Cardinal de Bouillon, qui étoit le zélé protecteur des Irlandais réfugiés, et ce qui dut être une grande consolation pour un émigré de son rang, il eût les moyens de continuer de tenir une table magnifique, souvent célébrée avec chaleur et reconnoissance par cet agréable convive, ce fameux amateur de la bonne chère Philippe de Coulanges, qui parle plusieurs fois de *l'aimable Richard Hamilton*,†

* Cette anecdote a été mise par erreur sur le compte d'Antoine.

† C'est ainsi que Coulanges l'appelle.

comme d'un des plus intimes amis du Cardinal. Antoine, plus particulièrement connu comme homme de lettres et par ses talens agréables, habitoit presque toujours St. Germain. Des promenades solitaires dans la forêt y occupoient dans la matinée ses heures de loisir, et ses soirées étoient consacrées à la poësie ou aux agrémens de la société ; mais il trouvoit souvent le tems bien long, parceque Madame de Grammont sa sœur étoit obligée de passer beaucoup plus de tems à Paris ou à la cour qu'elle ne l'auroit fait si elle n'eût eu à consulter que son goût et sa commodité ; la principale ressource d'Antoine à St. Germain étoit la famille du Duc de Berwick, fils de Jacques II. Ce seigneur, à ce qu'il paroît, étoit aimable dans sa vie privée, et son attachement pour Hamilton étoit solide et sincère. La Duchesse de Berwick étoit aussi son amie, et nous devons en faire une mention particulière ainsi que de ses sœurs. Elles

étoient filles d'Henry Bulkeley, fils du premier Vicomte de ce nom ; leur père avoit été grand maître de la maison du Roi Charles : leur mère étoit Lady Sophie Stewart, sœur de la belle Duchesse de Richmond que les Mémoires de Grammont ont rendue si célèbre. Les sœurs de la Duchesse de Berwick étoient, Charlotte, mariée à Lord Clare, * Henriette, et Laure ; elles occupent une grande place dans la correspondance d'Hamilton, et étoient presque toujours l'objet de ses vers, qu'il leur adressoit sous le nom des Demoiselles B. On rapporte qu'il étoit amoureux d'Henriette Bulkeley ; mais cette union eût été celle de la faim et de la soif, car leur pauvreté étoit aussi complette que leur naissance étoit illustre ; ce mariage auroit donc été contre les règles de la prudence la plus commune ; on est cependant redevable d'un ou deux

* (O'Brien) ancêtre du Maréchal de Thomond. Lord Clare fut tué à la bataille de Ramilies.

de ses jolis contes à l'influence qu'elle avoit sur lui. Elle avoit assez de goût pour ces histoires extravagantes qui étoient alors si fort à la mode, et qui, comme le dit Hamilton, étoient *plus Arabes qu'en Arabie.** Il en composa pour lui plaire et pour satisfaire son propre goût, et la publication des Quatres Facardins, et particulièrement de Fleur d'Epine, fit bientôt tomber les autres ouvrages de ce genre. Les vers qui précèdent ces contes sont faits avec une facilité et une grace particulière; ils ont été fort vantés et même imités par Voltaire. La Harpe cite Fleur d'Epine comme l'ouvrage d'un génie original. Il ne paroît cependant pas que ces contes soient fort goûtés en Angleterre, et cela vient probablement de ce qu'ils sont mal traduits. *Le Belier* est un autre conte d'Hamilton, et voici qu'elle en fut l'occasion. Louis XIV.

* C'étoit de mauvaises imitations de contes Persans et Arabes, où tout étoit forcé, extravagant, et absurde.

qui estimoit beaucoup la Comtesse de Grammont, lui fit présent d'une petite maison de campagne très élégante, située dans le parc de Versailles, et appelée Moulineau. Cette maison devint si fort à la mode, et attira un si grand nombre de visites * que le Comte de Grammont disoit à sa manière qu'il vouloit présenter au Roi une liste des personnes qu'il étoit obligé d'héberger, parceque la bourse de S. M. étoit beaucoup plus en état que la sienne de fournir à cette dépense. La Comtesse vouloit donner à sa maison le nom de *Pentalie*, au lieu du nom vulgaire de *Moulineau*, et ce fut pour célébrer ce projet qu'Hamilton introduisit dans son conte, l'histoire d'un géant, d'un

* " Le bel air de la cour est d'aller à la jolie maison, que le Roi a donnée à la *Comtesse de Grammont* dans le Parc de Versailles. C'est tellement la mode, que c'est une honte de n'y avoir pas été. La Comtesse de Grammont se porte très-bien ; il est certain que le Roi la traite à merveilles. Paris, le 5 Août, 1703."—*Lettre de Madame de Coulanges à Madame de Grignan.*

enchantement, et d'une princesse. Il est arrivé néanmoins qu'avec le tems le géant Moulineau a fini par avoir l'avantage, car cette maison, située près de Meudon sur Seine, conserve encore son ancienne et vulgaire dénomination.

Vers l'année 1704, Hamilton s'occupa de rassembler les Mémoires du Comte de Grammont, son beau-frère, autant qu'on peut en juger par l'Epitre, *Honneur des rives éloignées,* qui est à la tête de ces Mémoires, et qui fut écrite vers la fin de cette année, et datée, à ce qu'il paroit, des bords de la Garonne. Boileau, dont Hamilton faisoit profession d'admirer le génie, est du nombre des auteurs qu'il proposa à Grammont pour écrire sa vie (quoiqu'en y reflechissant il ne les en croye pas capables). Il dit au sujet de Boileau, que sa muse a un peu trop de malignité, et qu'en le caressant d'une main, elle pourroit bien le déchirer de l'autre. Cette lettre fut envoyée par

Hamilton à Boileau, qui y fit une réponse très polie, mais en donnant de grands éloges à l'Epitre de Grammont il chercha à effacer les impressions défavorables qu'elle auroit pu lui donner de sa veine satyrique, et y ajouta en conséquence quelques vers à sa louange. Cette lettre est datée de Paris le 8 Fevrier, 1705. Vers le même tems une autre lettre fut écrite par Chapelle à Hamilton au sujet de son Epitre à Grammont, dont il désiroit aussi que la vie fût publiée; mais son grand embarras étoit de trouver dans l'antiquité quelque homme célèbre à qui le Comte pût être comparé. Mécène se présenta d'abord à son imagination, mais assez mal à propos, car il n'y a pas la moindre resemblance entre ces deux caractères. Cependant cette idée lui donna occasion de comparer, avec aussi peu de raison, Hamilton à Horace. Enfin il s'efforça de trouver quelques points de comparaison entre le Comte et Petrone, homme de plai-

sir, qui passoit le jour à dormir et la nuit à s'amuser ; mais on peut dire, observe Chapelle, que le Comte de Grammont avoit une telle activité d'esprit qu'il ne dormoit ni nuit ni jour, et que d'ailleurs Petrone est mort, tandisque le Comte paroit déterminé à ne jamais mourir ; (il avoit alors environ 85 ans). Il y a lieu de croire que ces complimens, qui aujourd'hui paroissent fades et sans intérêt, flattoient extrêmement Grammont : il en résulta en effet qu'il désira beaucoup qu'une partie de sa vie fût publiée, et personne n'étoit plus capable à tous égards de remplir cette tâche dans le genre historique qu'Hamilton, qui étoit depuis si long-tems lié avec lui, et familiarisé avec ses talens agréables. Il n'est pas possible de regarder Grammont comme l'auteur de ses propres Mémoires : sa superiorité comme homme d'esprit étoit uniquement remarquable dans la conversation. Bussy Rabutin, qui le connoissoit très bien, affirme

que peu de gens écrivoient aussi mal que lui. Si cela étoit vrai dans sa jeunesse, il est difficile d'imaginer que, parvenu à l'âge de quatre-vingt à quatre-vint dix ans, il fût en état d'écrire un des ouvrages les plus corrects, quant au style, qui ayent encore paru. Mais indépendamment de toute autre objection, peut-on supposer qu'un homme quelconque soit assez effronté pour se citer lui-même comme l'objet de l'admiration du siécle, car ce sont là les expressions dont on se sert dans ses Mémoires, et de plusieurs autres non moins flatteuses. Il seroit possible néanmoins qu'une pareille vanité n'eût pas toujours été sans exemple. Hamilton assure, il est vrai, qu'il n'est que le sécrétaire de Grammont, et qu'il tient la plume pendant qu'il lui dicte les particularités de sa vie les plus singulières et les moins connues. Cette assertion est très modeste, et peut-être très vraye, relativemént à quelques parties de l'ouvrage : elle exige

cependant quelque explication. Grammont avoit vingt ans de plus qu'Hamilton, celui-ci ne pouvoit par conséquent connoître les aventures de la jeunesse du Comte, que parcequ'il les lui avoit entendu répéter plusieurs fois pendant la longue intimité qui subsista entr'eux. Peu importe que Grammont ait ou n'ait pas réellement dicté l'histoire de ses jeunes ans ; il est à présumer d'après son caractère qu'il ne prit pas cette peine. Cependant tous les détails de ses aventures depuis qu'il quitta la maison paternelle jusqu'à son entrevue avec le Cardinal Mazarin, (excepté le caractère de Mr. de Senantes, et de Matta, qui étoient bien connus d'Hamilton,) la relation du siège de Lérida, la description de Gregorio Brice, et l'inimitable récit de la découverte qu'il fit de son magnifique habit sur les épaules du nouveau marié d'Abbeville, sont autant d'anecdotes que Grammont doit avoir racontées plusieurs fois à Hamilton, et qu'on

peut regarder par conséquent comme appuyées de l'autorité du Comte. Les caractères, et l'histoire de la cour de Charles II. doivent être attribués à Hamilton, qui ne pouvoit qu'en être bien instruit d'après sa résidence en différens tems à la cour de Londres, et ses liaisons avec la famille d'Ormond, sans parler de plusieurs autres. Lady Chesterfield, qu'on peut presque regarder comme l'héroine de ces Mémoires, étoit sa cousine-germaine.* Mais quoique cet ouvrage eût été entièrement écrit par Hamilton, beaucoup de gens ignorent que Grammont lui-même en avoit vendu le manuscrit pour 1500 livres, et que lorsqu'il fut soumis à l'examen de Fontenelle, qui étoit alors censeur de la librairie, il refusa la permission de l'imprimer par respect pour le caractère du Comte, qui y

* Elle étoit née au chateau de Kilkenny au mois de Juillet 1640; ainsi qu'on le voit dans la vie du Duc d'Ormond son père, écrite par Carte.

étoit représenté comme un joueur, et comme un homme sans principes. En effet Grammont, comme plusieurs autres vieillards, se rappeloit avec complaisance les gaytés de sa jeunesse, et les a représentées sous des couleurs plus fortes qu'il n'étoit nécessaire dans la partie de ses Mémoires à laquelle il a eu le plus de part. Il rit des scrupules de Fontenelle, et s'en plaignit au Chancellier, qui ordonna que la permission fût accordée. Quoique le Comte reconnut que l'ouvrage appartenoit à Hamilton, il ne s'appropria pas moins la totalité, ou au moins le plus grande partie, de la somme à laquelle il l'avoit vendu. Ce procédé s'accorde parfaitement avec son caractère, toujours peu délicat lorsqu'il étoit question d'argent.

La vie de Grammont peut être considérée comme un ouvrage unique dans son genre ; il n'en existe point dans aucune autre langue qu'on puisse lui comparer. Rien

n'égale Gil Blas sans doute pour la gayté, la connoissance du monde, la satyre aussi ingénieuse qu'utile, jointes à une composition très animée. Mais comme ouvrage de pur agrément il n'en existe peut-être pas un seul qu'on puisse comparer aux Mémoires de Grammont. C'est d'un bout à l'autre une plaisanterie continuelle, mais toujours naturelle, pleine de grace, d'intérêt, et du meilleur ton. Un critique Français a observé avec raison, que si on veut avoir un ouvrage qui offre un parfait modèle de la gayté Française, on choisira les Mémoires de Grammont de préférence à tout autre. C'est ce qu'un Française a dit de l'ouvrage d'un étranger; mais cet étranger étoit plein de génie, il avoit vécu depuis sa jeunesse dans la meilleure société de France, et avec l'homme le plus singulier et le plus aimable que la France ait produit. Quoique Grammont et Hamilton fussent d'un caractère très différent, il fal-

loit que ce dernier eût des talens brillans, et bien adaptés au genre de ceux de son beau-frère, pour les faire valoir d'une manière aussi avantageuse. Gibbon loue beaucoup la facilité et la pureté du style inimitable d'Hamilton. Voltaire en fait aussi le même éloge, mais il observe que les Mémoires de Grammont ne sont, quant au sujet, qu'un tissu de bagatelles ; il auroit pu ajoûter avec la même justice, que ces bagatelles sont généralement peu décentes. Les mœurs de la cour de Charles II. étoient licentieuses et dissolues au plus haut dégré ; mais avec quelles couleurs n'ont elles pas été représentées par Hamilton ? L'élégance de son pinceau a rendu ses tableaux bien plus séduisans et bien plus dangereux que n'eut été une copie plus fidèle des originaux. Cette grossièreté d'images et d'expressions eût produit un mélange des plus dégoutants ; mais, comme l'observe Lord Orford, grand admirateur d'Hamilton, la supériorité de

son talent à fait disparoître l'indécence de la cour dont il a si agréablement peint les vices, et cette même superiorité a perpétué la mémoire de ces vices, qui sans lui eussent été ensevelis pour toujours dans l'oubli.

Le Comte de Grammont mourut en 1707. Quelque tems après la publication de ses Mémoires, Hamilton s'occupa d'un ouvrage très différent ; il traduisit en Français l'Essai de Pope sur la Critique, et ce grand poëte en fut si content qu'il lui écrivit une lettre de remerciment très polie, insérée dans la correspondance de Pope. Il ne paroit pas que la traduction d'Hamilton ait été imprimée, quoique Pope l'eut vivement sollicité à cet égard ; Louis XIV. n'étoit plus, et plusieurs années avant sa mort le ton de la vieille cour de ce monarque avoit changé ; la dévotion et l'austerité avoient pris la place de la gayté et du libertinage. Hamilton avoit perdu le plus grand nombre de ses amis et de ses relations littéraires.

Le Duc de Berwick étoit à l'armée ou à Versailles : quelques unes des dames de sa famille étoient cependant restées à St. Germain, et Hamilton passoit une grande partie de son tems dans leur société, et surtout dans celle de la Comtesse de Stafford, sa nièce, au nom de laquelle il entretint une correspondance très spirituelle avec Lady Mary Wortley Montague. Il s'amusoit quelquefois à composer des ouvrages poëtiques, toujours écrits d'un style convenable à son âge, et à son caractère ; et il avoit plus de soixante et dix ans lorsqu'il composa ces excellens vers sur " l'Usage de la Vie dans la Vieillesse ;" ouvrage qui par les graces du style, et la pureté des sentimens qui y règnent honore infiniment sa mémoire.

Hamilton mourut à St. Germain avec autant de piété que de résignation, au mois d'Avril 1720, à l'âge d'environ 74 ans. Il paroit par son poëme intitulé *Réflexions*,*

* Voltaire l'a accusé assez légèrement d'avoir eu dans

que comme quelques autres écrivains célèbres, il s'occupa entièrement dans sa vieillesse de ces objets religieux qui doivent tôt ou tard fixer l'attention de tout esprit raisonable. Il dit un éternel adieu à la poësie dans un style qui loin de décéler qu'il eut rien perdu de son génie, lui auroit encore assuré un rang distingué parmi les poëtes; mais il aspiroit à un autre titre. Les vers suivants sont intéressants en ce qu'ils font évidemment allusion à sa situation; et puissent tous ceux qui, après avoir suivi

sa jeunesse des sentimens de religion semblables aux siens:

Auprès d'eux le vif Hamilton,
Toujours armé d'un trait qui blesse,
Medisoit de l'humaine espèce,
Et même d'un peu mieux, dit-on.

Il n'est pas aisé d'éclaircir si cette accusation étoit uniquement fondée sur le ton libertin des premiers ouvrages d'Hamilton, ou si elle fut suggérée à Voltaire par le désir de compter un homme de génie de plus parmi les partisans de ses propres opinions. Mais il est certain qu'Hamilton dans ses dernières années étoit sincèrement attaché à la religion Catholique.

dans le cours d'une longue vie les impulsions d'un zèle bien ou mal entendu, mais pur et genereux, éprouvent les malheurs de la pauvreté, trouver leur consolation dans cette innocence de mœurs, qu'invoquoit Hamilton, et que sans doute il n'invoqua pas en vain!

Fille du ciel, pure Innocence!
Asyle contre tous nos maux,
Vrai centre du parfait repos!
Heureux celui, dont la constance,
Vous conservant dans l'abondance,
Ne vous perd point, dans les travaux
D'une longue, et triste indigence!

Quelles qu'ayent été les erreurs d'Hamilton, son caractère en général étoit respectable. Il a été représenté comme grave et même lourd en société, en un mot, le contraire de ce qu'il paroit être dans ses Mémoires; mais il y a probablement beaucoup d'exagération dans ce portrait. Il n'avoit pas sans doute dans la conversation, la vivacité sans égale du Comte de Gram-

mont, qui lui étoit d'ailleurs inférieur à tous égards la plume à la main ; et quoique très reservé dans une nombreuse compagnie, Hamilton étoit singulièrement aimable dans une société choisie. Il reste quelques unes de ses lettres dans lesquelles il fait allusion au peu de facilité qu'il avoit pour ces *inpromptu* qui faisoient briller dans la conversation quelques uns des beaux esprits de son tems. Mais en admettant la vérité de ce fait, il faut se souvenir qu'il n'étoit plus jeune quand il s'exprimoit ainsi, qu'il censuroit sévèrement ses propres défauts, qu'il étoit pauvre, et vivoit dans une cour qui ne subsistoit elle-même que des aumônes d'une autre cour. La gayté des *inpromptu* se trouve ou se conserve bien rarement dans une pareille situation. Il est possible que la Duchesse du Maine, qui prétendoit au titre de patrone de l'esprit, et qui, comme plusieurs prétendans du même genre, étoit très importune et très exigeante, n'ait pas toujours

remarqué dans la société d'Hamilton cette grande supériorité, et ces brillants talens qu'elle s'attendoit à y trouver, néanmoins si on considère la différence de leur âge et de leur situation, cette circonstance ne fera pas grand tort aux talens d'Hamilton pour la conversation. Tout ouvrage d'un génie réel conserve toujours son mérite, et les Mémoires de Grammont seront toujours un monument charmant et plein de graces du génie d'Hamilton. On peut aussi ajoûter à ce monument, la candeur, l'intégrité, et les vertus modestes de cet aimable auteur.

EPITRE

A MONSIEUR

LE COMTE DE GRAMMONT.

EPITRE

A MONSIEUR

LE COMTE DE GRAMMONT.

Honneur des rives éloignées,
Où Corizande* vit le jour,
De Menodaure† heureux séjour,
D'où vos errantes destinées,
Semblent vous bannir sans retour ;
Et d'où l'astre du jour, passant les Pyrénées,
Voit tant de faces bazanées,
Et va finir son vaste tour
Devers les isles Fortunées !
Vous, qui dans une auguste cour,

* Corizande d'Andouins, Comtesse de Guiche, veuve du Comte de Grammont, et célèbre par les amours d'Henry IV. dont elle fut l'objet en l'année 1587.

† Menodaure, un des ancêtres de la famille.

Fameux depuis maintes années,
Sans prendre aucun mauvais détour,
Avez signalé vos menées,
Et dans la guerre et dans l'amour.

C'est à vous Monsieur, que cet Ecrit s'adresse ; car à quel autre pourroit-il convenir ? Mais vous auriez de la peine à vous imaginer qui vous l'adresse, puisqu'il n'est plus question de nous depuis des tems infinis, et qu'une longue absence doit nous avoir effacés de votre souvenir. Cependant nous osons un peu nous flatter que cela n'est pas, puisque

Vous n'oubliez jamais personne,
Témoin Dom Brice à Lérida,
Donna Raguez à Barcelonne.
Gaspar Boniface à Bréda ;
Enfin Catalane, et Gasconne,
Depuis Bourdeaux jusqu'à Bayonne,
De Perpignan à Puycerda,
Et nous, vos deux amis des bords de la Garonne.

C'est dans ces lieux écartés et paisibles, que nous apprenons chaque jour, que vous êtes plus agréable, plus rare, et plus merveilleux que jamais. Nos voisins, grands nouvellistes, informés des vivacités, dont on leur mande que vous surprenez la cour, nous demandent si vous n'êtes pas le petit-fils de ce fameux Chevalier de Grammont, dont on lit tant de merveilles dans l'histoire des guerres civiles. Indignés que votre caractère soit si peu connu dans les provinces, où votre nom l'est tant, nous avions formé le dessein de donner ici quelque idée de votre mérite ; mais qui sommes-nous pour l'entreprendre ? Médiocres pour le génie, et rouillés par une longue interruption de commerce avec la cour, comment seroit-il possible que nous eussions ce goût et cette politesse, qui ne se trouvent point ailleurs, et qu'il faudroit pourtant avoir pour bien parler de vous ? Car

Il ne faut pas un talent ordinaire
Pour réussir dans une affaire,
Où les talens succombent tous :
Et quelque empressement que l'on ait à vous plaire,
Dès qu'il faut écrire pour vous,
Le projet devient téméraire,
Et des campagnards comme nous
Sont bientôt réduits à se taire.

Ainsi nous ne songions plus qu'à ramasser tout ce que notre mémoire pourroit nous fournir des particularités de votre vie, pour les communiquer aux plus habiles des lieux où vous êtes : mais le choix nous embarrassa. Tantôt nous voulions adresser nos Mémoires à l'Academie, persuadés qu'ayant autrefois soutenu des thèses de logique, vous en saviez assez pour être reçu dans cet illustre corps, et pour y être loué depuis les piés jusqu'à la tête à votre récep-

tion. Tantôt nous voulions que comme il n'y a pas d'apparence qu'il reste quelqu'un sur la terre, quand vous n'y serez plus ; les Révérends Pères Massillon ou de la Rue vous entreprissent par avance ; mais nous jugeâmes que le premier de ces partis ne convenoit point à votre caractère : et qu'à l'égard de l'autre, il étoit contre l'usage de vous enveloper tout vif dans les figures d'une oraison funèbre. Le fameux Despreaux s'offrit ensuite à notre imagination, et nous crûmes d'abord que c'étoit ce que nous cherchions ; mais quelques momens de réflexion nous firent comprendre que ce n'étoit pas votre fait.

Des ouvrages d'esprit arbitre souverain,
Il jouit en repos de sa première gloire ;
Si du plus grand des rois il compose l'histoire,
Phébus est attentif à conduire sa main,
Et c'est l'unique soin des Filles de Mémoire ;

Lui seul peut conserver à l'immortalité
Un mérite comme le votre :
Mais sa Muse a toujours quelque malignité,
Et vous caressant d'une côté,
Vous égratigneroit de l'autre.

L'expédient qui nous vint en tête après celui-là fut de vous mettre tout de votre long au milieu du recueil, où l'on voit depuis peu cette belle lettre de l'illustre chef de votre maison ; et voici l'adresse qu'on nous avoit donnée pour cela.

Non loin des superbes lambris,
Qu'habitoient nos rois à Paris,
Dans un certain recoin du Louvre,
Est un bureau fécond, qui s'ouvre
A tous auteurs, à tous écrits,*
A des ouvrages de tout prix,
Sur tout à ceux des beaux esprits,
Quand par hazard il s'en découvre.

* Le Mercure Galant.

De ce lieu chaque mois sortent galans cahiers,
Où tous faiseurs de chansonettes,
(Tendres héros de leurs quartiers)
Viennent en vers familiers
Usurper le nom de Poëtes ;
Et sur des tons irréguliers
Montant chalumeaux et musettes,
Content champêtres amourettes ;
Ou couronnent de vains lauriers
Des écrivains et des guerriers,
Qui sont inconnus aux gazettes.
De ses atours capricieux
C'est là que l'énigme se pare,
Met un masque mystérieux,
Et d'un voile mince et bizarre
Embarrassant les curieux,
Est toujours neuve, et jamis rare.
C'est là qu'on voit en vieux transports
Gémir nouvelles élégies ;
Et là s'impriment tous les morts,
Avec leurs généalogies ;

Leurs éloges, leurs effigies,
Leurs dignités, et leurs trésors.

Nous vîmes bien qu'il n'y avoit pas moyen de vous insérer dans un recueil qui devoit être farci de tant d'autres choses ; et toutes ces difficultés nous remirent enfin sur nos premières voies, résolus, malgré notre insuffisance, de tenter l'aventure nous-mêmes, et d'appeler à notre secours deux hommes que nous n'avons pas l'honneur de connoître ; mais dont quelques Ouvrages sont parvenus jusqu'à nous ; et pour les engager par quelques petites honnêtetés, un de nous deux, et justement celui qui porte encore à l'oreille cette perle que vous disiez que sa mère y avoit mise par dévotion, se mit à les apostropher, comme vous allez voir :

O vous dont la facile veine
Enchante par d'heureux transports,

Tantôt les rives de la Seine,
Et tantôt la fertile plaine,
Que la Marne suit de ses bords !
Quand vos chants ornés des trésors,
Du Permesse, ou de l'Hypocrène,
Badinent pour quelque Climène :
Ou quand, imitant les accords
De Thalie ou de Melpomène,
Vous nous rendez les fameux morts
De Rome et de l'antique Athène ;
La Fare ! et vous Abbé* savant,
Que Phébus de son influence
Anime et soutient en rimant !
Donnez chacun dans une stance
Quelque relief à ce fragment ;
Nous implorons votre assistance.

A peine cette invocation fut-elle mise au net, que nous trouvâmes Melpomène et Thalie quelque peu déplacées puisque ces Messieurs ne paroissent pas avoir rien écrit qui soit du département de nos deux

* L'Abbé de Chaulieu.

Muses. Cette réflexion nous embarrassoit, et nous songions au tour qu'il falloit donner à cet endroit de notre écrit, lorsque tout à coup parut au milieu de la chambre où nous écrivions, une figure qui nous surprit, sans nous effrayer ; c'étoit celle de votre philosophe, l'inimitable Saint-Evremont. Rien de tout ce tintamare, qui annonce d'ordinaire l'arrivée des morts de conséquence, n'avoit précédé son apparition.

L'on ne vit point trembler la terre ;
Le ciel resta clair et serein ;
Point de murmure souterrain,
Et pas un seul coup de tonnerre.
Il n'étoit point couvert de lambeaux mal cousus,
Tels qu'étala près de Philippe
Le spectre qui de nuit apparut à Brutus.
Il n'avoit point l'air de Laïus,
Qui ne portoit pour toute nippe
Qu'un petit manteau d'Emaüs,
Quand il vint accuser Oedipe.

Il n'avoit rien du funeste appareil
Que l'on croit voir à ces affreuses ombres,
Qui sortent des royaumes sombres,
Pour interrompre le sommeil.

Tout cela nous fit connoître qu'il n'avoit pas eu envie de nous faire peur. Il s'étoit mis tout comme nous l'avions vû la première fois que vous nous procurâtes le plaisir de sa connoissance à Londres. C'étoit ce même air goguenard, mais un peu refrogné, et c'étoit les mêmes habits, qu'il avoit sans doute gardés pour nous venir rendre cette visite; et afin que vous n'en doutiez pas,

Il avoit pris pour ce voyage
Sa calotte de maroquin;
Et cette loupe à double étage,
Dont il ne vit jamais la fin,
Ornoit le haut de son visage:
Bref, il parut dans l'équipage,

Où chez la belle Mazarin,
Toujours paré du nom Sage,
Il venoit noyer dans son vin
Les engourdissemens de l'âge,
Et rendoit chaque jour hommage
A l'éclat renaissant qui brilloit sur son teint.

Comme il étoit arrivé sans façon, il se mit entre nous sans cérémonie ; mais il ne put s'empêcher de sourire du respect avec lequel nous éloignions nos sièges d'auprès de lui, sous prétexte de ne le pas incommoder. J'avois toujours entendu dire qu'il falloit interroger les gens de l'autre monde, pour les faire parler, mais il nous fit bientôt voir le contraire ; et après avoir jeté les yeux sur le papier que nous avions laissé sur la table ; "J'approuve," dit-il, " votre projet, et je viens vous donner quelques conseils pour l'exécution ; mais je ne comprens pas le choix que vous faites de ces deux Messieurs, pour vous aider. Je conviens qu'on ne peut écrire avec plus d'agrément,

qu'ils le font l'un et l'autre; mais ne voyez-vous pas qu'ils ne font rien que par boutade, et que les sujets qu'ils traitent, sont aussi extraordinaires que le caprice qui les entraîne ?

L'un tendre, fidelle et gouteux,
Se révoltant d'un air profane
Contre l'anodyne tisanne,
Et contre l'objet de ses vœux,
Ne chante dans ses vers heureux,
Que l'Inconstance et la Tocane.
L'autre d'un style gracieux,
Et digne des bords du Permesse,
Par mille traits ingénieux
Fait tout céder à la paresse,
Et de l'indolente mollesse
Vante le repos glorieux.

Laissez-les donc là, s'il vous plaît; il importe peu que vous les ayez invoqués, ils n'en viendront pas plûtôt à votre secours; arrangez du mieux que vous pour-

rez les matières que vous alliez rassembler pour d'autres ; ne vous embarrassez ni de l'ordre des tems, ni de celui des événemens. Je vous conseillerois au contraire d'avoir pour objet principal les dernières années de celui pour qui vous écrivez ; les premières sont trop éloignées pour pouvoir en rapprocher les aventures jusqu'au tems où vous êtes. Faites quelques remarques, mais courtes et légères, sur la résolution qu'il a prise de ne point mourir, et sur le pouvoir qu'il paroît avoir de l'exécuter.

Son trépas, par lui seul tant de fois retardé,
Est un miracle que l'envie
D'un œil jaloux n'a jamais regardé ;
Mais de tant de secrets qu'à sa gloire il publie,
Celui d'éterniser sa vie,
Est l'unique secret qu'il ait jamais gardé.*

* Pensée fausse. C'est peut-être la seule chose qui soit répréhensible dans ce morçeau, que d'ailleurs on peut regarder comme un chef-d'œuvre en son genre.

Ne vous allez pas embarrasser l'esprit à chercher des ornemens ou des tours d'éloquence, pour tracer son caractère, cela sentiroit le panégyrique ; et ce sera assez le louer que de le peindre au naturel. Gardez-vous bien de vouloir rendre ses récits ou ses bons mots ; le sujet est trop grand pour vous. Tâchez seulement en parlant de ses aventures, de donner des couleurs à ses défauts, et du relief à ses vertus.

C'est ainsi qu'autrefois par des routes faciles
A l'immortalité j'élevois mon héros.
Pour vous, peignez d'abord en gros
Cent beautés à ses vœux dociles ;
Faites-le voir, suivant en tous lieux les drapeaux
D'un guerrier égal aux Achilles ;
Qu'au milieu de la paix, ennemi du repos,
Il donne des leçons utiles
Aux courtisans les plus habiles ;

Et toujours actif à propos,
Sans leurs empressemens serviles,
Qu'il efface tous leurs travaux.
Que vos pinceaux enfin, en nouveaux traits fertiles,
Le fassent voir en différens tableaux,
Tyran des fâcheux et des sots,
Historien d'amour et des guerres civiles,
Recueil vivant d'antiques Vaudevilles,
Redoutable par ses complots
Aux amans heureux ou tranquilles,
Désolateur de ses rivaux ;
Fléau des discours inutiles,
Agréable et vif en propos,
Célèbre diseur de bons mots,
Et sur tout, grand preneur de villes,
N'oubliez-pas le cheval blanc,*
Sur lequel, soûtenant téméraire menace,
Il parut inopinément
Vers les campagnes de l'Alsace

* Il avoit promis à Monseigneur le Dauphin, qui commandoit l'armée d'Alsace, qu'il le verroit arriver sur un cheval blanc, avant la fin de la campagne.

Aux yeux d'un prince triomphant ;
Dites par quel enchantement,
Par quelle adresse ou quelle audace,
En dépit du vieux Saint Alban,
Et d'Arlington, et d'Haliface,
Et d'une nymphe encor à séduisante face,
Il enleva le Buckingham.*
Contez ces faits tout uniment.
Gens comme vous n'auroient pas bonne grace
A s'éléver insolemment ;
Et ce n'est pas toujours au sommet du Parnasse
Que l'on chante avec agrément.
Que par un tour aisé chaque récit s'explique ;
Suivez la Nature de près,
Et que pour chaque vers la rime faite exprès,
Du misérable prosaïque,

* Il persuada au Duc de Buckingham de passer en France avec lui, pour rompre la Triple Alliance, malgré les efforts que les ministres d'Angleterre et la Comtesse de Shrewsbury firent pour l'en empêcher ; Buckingham étoit alors favori de Charles II.

Et du stile trop poëtique,
Evitez l'un et l'autre excès.
N'adorez point les goûts de la vogue publique ;
Mais ne les condamnez jamais :
Il est un lieu près du Marais
Où depuis quelque tems le genre Marotique
Se renouvelle avec succès.
Empruntez les nouveaux attraits
Que l'on trouve à son air antique :
De Ronsard ou de Rabelais
Instruisez-vous dans la boutique ;
Il ne faut que cinq ou six traits
D'un langage obscur et Gothique,
Pour divertir à peu de frais.

Nos l'assurâmes que nous tâcherions de profiter de ce dernier avis ; mais que celui de ne pas tomber dans la versification rampante nous paroissoit plus difficile à suivre. " Encore une fois," dit-il, " faites de votre mieux ; des gens qui écrivent pour le Comte de Grammont, peuvent compter sur

quelque indulgence: en tout cas, vous n'êtes guères connus que de lui, et selon les apparences, ce que vous allez faire ne donnera pas au public une grande envie de vous connoître. Finissons cette visite," poursuivit-il, " et par les souhaits que je vais faire, faites connoître à mon héros que je m'interesse toujours pour lui.

Que de ses jours nombreux l'immuable Destin
D'un esprit éternel soutienne encor les charmes;
Qu'il dorme un peu plus le matin,
Qu'il renonce à jamais au tumulte des armes:
Et que le Père Seraphin,
Toujours sur de fausses allarmes,
Le vienne exhorter à sa fin;
Et que ce soit toujours en vain
Qu'abandonné du médecin,
La cour pour lui verse des larmes.
Par ses soins redoublés que le Roi convaincu,

Qu'il ne vit plus que pour le suivre,
Puisse apprendre de lui l'heureux art de revivre,
Après avoir aussi longtems vécu.

A tems se tût le Normand philosophe,
De son tems gentil clerc, ains gaudisseur juré,
Et que pieça, dit-on, aviez pour tout curé,
Mais dont prônes meshui ne sont pas de l'étoffe
D'un pasteur ensépulturé.

Or s'en partit revoir la cointe-bande*
D'amis feals qu'en l'autre monde avez;
Ja n'est métier qu'illec il vous attende:
Si ne dira pourquoi celle legende,
Trop mieux que nous la raison en savez.
Que si dans cinquante ans sans être grain malade,
Force vous est pourtant à la parfin

* Vieux mot qui se disoit des personnes belles ajustées, du Latin *comptus*, ou peut-être du Celtique *coan*.

Sur lit gésir en piteuse parade,
Et vers les morts prendre votre chemin,
A donc verrez maint et maint camarade,
Qui menent feste et moult joyeux hutin*
A grand randon † vous feront accolade.
Là trouverez Messire Benserade,
Le Preux Chapelle, et Maître Chapelain,
Les Damoisels Voiture et Sarrazin,
Et cil qui Chanson ne Balade
Onc ne rima sans hanap de bon vin.
Adieu, Seigneur, qui jadis par le monde
Fin ne mettiez d'aimer ou battailler,
Roide jousteur, et courtois chevalier,
Assez devant les guerres de la Fronde;
Si revenez ès bords de la Gironde
En coche clos, et sans vous travailler
Verrez Châtel six à dextre de l'onde,
Qui perron n'a, ne superbe escalier,
Mais dont fossés ont eau claire et profonde:
Là demeurons; veuillez ne l'oublier.

* Ce mot signifie querelle, débat. Du Cange dit que Louis *Hutin* fut ainsi appelé, parce que dans son enfance il étoit mutin. † Avec empressement.

Souvenez-vous en donc, s'il vous plaît, Monsieur, si par hazard l'envie vous prend de revoir votre belle maison de Séméac. En attendant, trouvez bon que nous finissions cette longue lettre ; nous avons eu beau changer de stile et de langage, pour en faire quelque chose, vous voyez combien nous sommes restés au-dessous de notre sujet : il faudroit, pour y réussir, que celui que nos fictions viennent de ressusciter, fût encore parmi les vivans. Mais

Il n'est plus de Saint-Evremont ;
Et ce chroniqueur agréable
Du sérieux et de la fable,
Ce favori du sacré Mont,
N'a pu trouver le Cocyte guéable :
Et de ce fleuve redoutable
Le retour n'est permis qu'au Comte de Grammont.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAPITRE I.

Servant d'Introduction à l'Ouvrage p. 1

CHAPITRE II.

Arrivée du Chevalier de Grammont au Siège de Trin, et son genre de vie - - 6

CHAPITRE III.

Son éducation, et ses aventures avant d'arriver à ce Siège 13

CHAPITRE IV.

Son arrivée à la Cour de Turin, et comment il y passe son tems - - - 39

CHAPITRE V.

Son retour à la Cour de France. Ses aventures au Siège d'Arras. Ses réponses au Cardinal Mazarin. Il est exilé de la Cour de France - 81

CHAPITRE VI.

Son arrivée à la Cour d'Angleterre. Caractères des personnes qui composoient cette Cour - 112

MEMOIRES

DU

COMTE DE GRAMMONT.

MEMOIRES

DU

COMTE DE GRAMMONT.

CHAPITRE I.

Comme ceux qui ne lisent que pour se divertir, me paroissent plus raisonables que ceux qui n'ouvrent un livre que pour y chercher des défauts; je déclare, que sans me mettre en peine de la sévere érudition de ces derniers, je n'écris que pour l'amusement des autres.

Je déclare de plus, que l'ordre des tems, ou la disposition des faits, qui coutent plus à l'écrivain, qu'ils ne divertissent le lecteur, ne m'embarasseront guères dans l'arrangement de ces Mémoires.

Dans le dessein de donner une idée de celui pour qui j'écris, les choses qui le distinguent

auront place dans ces fragmens, selon qu'elles s'offriront à mon imagination, sans égard à leur rang.

Qu'importe, après tout, par où l'on commence un portrait, pourvû que l'assemblage des parties forme un tout, qui rende parfaitement l'original ? Le fameux Plutarque, qui traite ses héros comme ses lecteurs, commence la vie des uns comme bon lui semble, et promène l'attention des autres sur de curieuses antiquités, ou d'agréables traités d'érudition, qui n'ont pas toujours rapport à son sujet.

Démétrius le preneur de villes n'étoit pas à beaucoup près si grand que son père Antigonus, à ce qu'il nous dit. En récompense il nous apprend que son père Antigonus n'étoit que son oncle; mais tout cela n'est qu'après avoir commencé sa vie par un abrégé de sa mort, par un sommaire de ses divers exploits, de ses bonnes et de ses mauvaises qualités, où il fait entrer le pauvre Marc-Antoine, par compassion pour toutes ses foiblesses.

Dans la vie de Numa Pompilius, il entre en matière par une dissertation sur son précepteur Pythagore; et comme il croit qu'on est fort en

PHILIBERT COMTE DE GRAMMONT.

peine de sçavoir si c'est l'ancien philosophe, ou bien un certain Pythagore, qui après avoir gagné le prix de la course aux Jeux Olympiques, vint à toutes jambes trouver Numa, pour lui enseigner la philosophie, et lui aider à gouverner son royaume; il se tourmente beaucoup pour éclaircir cette difficulté, qu'il laisse enfin là.

Ce que j'en dis n'est pas pour reprocher quelque chose à l'historien de toute l'antiquité, auquel on doit le plus; c'est seulement pour autoriser la manière dont j'écris une vie plus extraordinaire que toutes celles qu'il nous a laissées.

Il est question de représenter un homme, dont le caractère inimitable efface des défauts qu'on ne prétend point déguiser, d'un homme illustre par un mélange de vices et de vertus, qui semblent se soutenir dans un enchaînement nécessaire, rares dans leur parfait accord, brillantes par leurs oppositions.

C'est ce relief incompréhensible, qui, dans la guerre, l'amour, le jeu, et les divers états d'une longue vie, a rendu le Comte de Grammont l'admiration de son siècle. C'est par-là qu'il a fait les délices de tous les païs où il a promené ses agrémens et son inconstance; de ceux où la

vivacité de son esprit a répandu de ces mots heureux qu'une approbation universelle transmet à la posterité; de tous les endroits enrichis des profusions de sa magnificence; et de ceux enfin où il a conservé la liberté de son jugement, dans les périls les plus pressans, tandis que le badinage de son humeur au milieu des dangers les plus sérieux de la guerre, marquoit une fermeté qui n'appartient pas à tout le monde.

Je ne ferai point son portrait. A l'égard de sa figure, Bussi et Saint-Evremont, auteurs plus agréables que fidèles, en ont écrit. Le premier a peint le Chevalier de Grammont artificieux, volage, et même un peu perfide en amour, infatigable et cruel sur la jalousie. Saint-Evremont s'est servi d'autres couleurs pour exprimer le génie, et pour tracer en général les manières du Comte. Mais l'un et l'autre s'est fait plus d'honneur dans ces différentes peintures, qu'il n'a rendu de justice à son héros.

C'est donc lui-même qu'il faut écouter dans ces récits agréables de sièges et de batailles, où il s'est distingué à la suite d'un autre héros; et c'est lui qu'il faut croire dans des événemens moins glorieux de sa vie, quand la sincérité,

avec laquelle il étale son adresse, sa vivacité, ses supercheries, et les divers stratagèmes dont il s'est servi, soit en amour, soit au jeu, expriment naturellement son caractère.

C'est lui-même, dis-je, qu'il faut écouter dans cet écrit, puisque je ne fais que tenir la plume à mesure qu'il me dicte les particularités les plus singulières, et les moins connues de sa vie.

CHAPITRE II.

En ces tems-là, il n'en alloit pas en France, comme à présent. Louis XIII. regnoit encore, et le Cardinal de Richelieu gouvernoit le royaume. De grands hommes commandoient de petites armées, et ces armées faisoient de grandes choses. La fortune des grands de la cour dépendoit de la faveur du ministre; les établissemens n'y étoient solides qu'à mesure qu'on lui étoit dévoué. De vastes projets jetoient au cœur des états voisins les fondemens de cette grandeur redoubtable, où l'on voit celui-ci. La police étoit un peu négligée; les grands chemins étoient impraticable de jour, et les rues durant la nuit; mais on voloit encore plus impunément ailleurs. La jeunesse en entrant dans le monde, prenoit le parti que bon lui sembloit. Qui vouloit, se faisoit chevalier: abbé, qui pouvoit; j'entens, abbé à bénéfice. L'habit ne distinguoit point le chevalier de l'abbé, et je crois que le Chevalier de Grammont étoit l'un et l'autre au

Champaigne P. *E. Scriven S.*

CARDINAL RICHELIEU.

London Published 1810, by J. Carpenter and W. Miller.

siège de Trin. Ce fut sa première campagne, et il y porta ces dispositions heureuses, qui préviennent favorablement, et qui font qu'on n'a besoin ni d'amis pour être introduit, ni de recommandations pour être agréablement reçu par tout.

Le siège étoit formé quand il arriva; cela lui épargna quelques témérités, car un volontaire ne dort pas en repos, s'il n'a essuyé les premiers coups qu'on tire. Il alla donc reconnoître les généraux, n'y ayant plus rien à faire à l'égard de la place sur cet article. Le Prince Thomas commandoit l'armée; et comme la charge de lieutenant-général n'étoit pas encore connue, Duplessis Pralin et le fameux Vicomte de Turenne étoient ses maréchaux de camp.

On portoit quelque respect aux places de guerre, avant qu'une puissance, à laquelle rien ne peut résister, eût trouvé moyen de les abîmer par une grêle affreuse de bombes, et par le ravage de cent pièces de canon en batterie. Avant ces furieux orages, qui réduisent le gouverneur aux souterrains, et la garnison en poudre, de fréquentes sorties vivement repoussées, de vigoureuses attaques vaillamment soutenues, signaloient

l'art des assiégeans et le courage des assiégés; et par conséquent les sièges étoient d'une longueur raisonable, et les jeunes gens avoient le tems d'y apprendre quelque chose.

Il y eut de belles actions de part et d'autre dans celui de Trin. On y essuya des fatigues, on souffrit des pertes; mais on ne s'ennuya plus dans l'armée, depuis que le Chevalier de Grammont y fut, plus de fatigue dans la tranchée, plus de sérieux chez les généraux, plus d'ennuis dans les troupes depuis son arrivée. Il cherchoit et portoit par tout la joie.

Parmi les officiers de l'armée, comme par tout ailleurs, on voyoit des gens de mérite, ou des gens qui en vouloient avoir. Les derniers imitoient le Chevalier de Grammont dans les choses qui le faisoient briller, et n'y réussissoient pas; les autres admiroient ses talens, et recherchoient son amitié. Matta fut de ce nombre. Il étoit agréable par sa figure, plus encore par le caractère de son esprit. Il l'avoit simple et naturel, mais avec le discernement et la délicatesse des plus fins et des plus déliés. Plein de franchise et de probité dans toutes ses manières, le Chevalier de Grammont ne fut pas long-tems à démêler les qualités qui

le distinguoient. Ainsi la connoissance fut bientôt faite, et l'amitié bientôt liée entr'eux.

Matta voulut absolument que le Chevalier de Grammont vint s'établir chez lui. Il n'y consentit qu'à condition qu'il partageroit la dépense. Comme ils avoient l'humeur libérale et magnifique, ce fut à frais communs qu'ils donnèrent les repas les mieux entendus, et les plus délicats qu'on eût encore vûs. Le jeu rendoit à merveille dans les commencemens, et le chevalier rendoit en cents façons ce qu'il ne prenoit que d'une seule.

Les généraux tour à tour régalés, admirèrent leur magnificence, et voulurent mal à leurs officiers de ce qu'ils n'étoient pas si bien servis. Le chevalier avoit le don de faire valoir les choses les plus communes; son esprit étoit tellement à la mode, que c'étoit se deshonorer que de ne se pas soumettre à son goût. Matta lui laissoit le soin de louer la table, et d'en faire les honneurs, et charmé d'un applaudissement universel, il se persuada qu'il n'y avoit rien de si beau que de vivre comme ils faisoient, et rien de plus aisé que de continuer: mais il s'apperçut bientôt que les plus grandes prospérités ne sont pas les plus durables.

Une grosse chère, une petite économie, des domestiques infidèles, une fortune ennemie; tout cela s'unissant pour déranger le ménage, la table s'alloit réformer tout doucement d'elle-même, quand le génie du chevalier, fertile en ressources, entreprit de soutenir son premier honneur par l'expédient qu'on va voir.

Ils ne s'étoient point parlé de l'état de leurs affaires, quoique celui qui en avoit le soin les en eût séparément avertis, prêt à recevoir de l'argent pour continuer la dépense, ou à rendre ses comptes pour le passé. Un jour que le Chevalier de Grammont étoit revenu plûtôt qu'à l'ordinaire, il trouva Matta tranquillement endormi dans un fauteuil, et ne voulant pas interrompre son repos, il se mit à rêver à son projet. Matta s'eveilla sans qu'il s'en apperçut, et ayant quelque tems admiré la contemplation où il paroissoit enseveli, et ce profond silence entre deux hommes qui ne l'avoient jamais gardé un moment ensemble, il le rompit par un soudain éclat de rire, qui ne fit qu'augmenter à mesure que l'autre le regardoit. " Voilà," dit le Chevalier, " un ré-" veil assez gai, et assez bouffon, et à qui en " as-tu donc? ou si c'est aux anges que tu ris?

" Ma foi, chevalier," dit Matta, " je ris d'un " songe que je viens de faire, si naturel et si " plaisant, qu'il faut que je t'en fasse rire aussi. " Je rêvois que nous avions renvoyé Mons. le " maître d'hôtel, M. le chef de cuisine, et M. " notre officier, résolus pour le reste de la cam- " pagne d'aller manger chez les autres, comme " les autres étoient venus manger chez nous. " Voilà mon songe, et toi, chevalier, à quoi rê- " vois-tu ?"

" Pauvre esprit," dit le Chevalier, en haussant les épaules, " te voilà d'abord sur le côté; te " voilà dans la consternation et l'humilité, pour " quelques mauvais propos que le maître d'hôtel " t'aura tenus comme à moi. Quoi ! après la " figure que nous avons faite, à la barbe des " grands et des étrangers de l'armée, quitter la " partie comme des sots, et plier bagage comme " des croquans, au premier épuisement de finance ! " Tu n'as point de sentiment. Où est l'hon- " neur de la France ?" " Et où est l'argent ?" dit Matta ; " car mes gens se donnent au diable " qu'il n'y a pas dix écus dans la maison, et je " crois que les tiens ne t'en gardent guères " d'avantage: car il y a plus de huit jours que

" je ne t'ai vû, ni tirer ta bourse, ni compter ton
" argent, amusement qui t'occupoit volontiers
" en prospérité.

" Je conviens de tout cela," dit le chevalier,
" mais je veux te fair convenir, que tu n'es
" qu'une poule mouillée dans cette occasion ;
" et que seroit-ce de toi, si tu te voyois dans
" l'état où je me suis trouvé à Lyon quatre jours
" avant d'arriver ici ? Je t'en veux faire le
" récit."

CHAPITRE III.

"Voici," dit Matta, "que sent bien le Roman, "hors qu'il faudroit que ce fût ton écuyer qui "me contât ton histoire C'est l'ordre," dit le Chevalier, "cependant je pourrai te parler de "mes premiers exploits, sans blesser ma modes- "tie; outre que mon écuyer a l'accent un peu "burlesque pour un récit héroïque.

"Tu sçauras donc qu'en arrivant à Lyon." Est-ce comme cela qu'on commence? dit Matta. Prends ton histoire d'un peu plus loin; les moindres particularités d'une vie comme la tienne méritent d'être contées; mais sur tout la manière dont tu saluas le Cardinal de Richelieu la première fois. On m'en a fait rire. Au reste, je te dispense de me parler des gentillesses de ton enfance, de la généalogie, du nom et de la qualité de tes ancêtres; car tu n'en sçais pas un mot.

"Ah! que tu fais le mauvais plaisant! Tu "crois que tout le monde est de ton ignorance. "Tu t'imagines donc que je ne connois pas les

" Mendore, ni les Corisandes; moi ! Je ne sçais
" peût-être pas qu'il n'a tenu qu'à mon père
" d'être fils d'Henry IV. Le roi vouloit à toute
" force le reconnoître, et jamais ce traître d'homme
" n'y voulut consentir. Vois un peu ce que ce
" seroit que les Grammonts sans ce beau travers !
" Ils auroient le pas devant les Césars de Ven-
" dôme. Tu as beau rire; c'est l'évangile. Mais
" venons à notre fait.

" On me mit au collège de Pau, dans la vûe
" de me faire d'église; mais comme j'avois bien
" d'autres vûes, je n'avois garde d'y profiter:
" j'avois tellement le jeu dans la tête, que le
" précepteur et les régens perdoient leur Latin,
" en me le voulant apprendre. Le vieux Brinon,
" qui me servoit de valet-de-chambre et de gou-
" verneur, avoit beau me menacer de ma mère,
" je n'étudiois que quand il me plaisoit, c'est-à-
" dire, presque jamais; cependant on me traitoit
" en écolier de ma qualité; j'eus toutes les dig-
" nités de la classe les sans avoir méritées, et sortis
" du collège à peu près comme j'y étois entré.
" On trouva que j'en sçavois encore de reste
" pour l'abbaye que mon frère avoit demandée
" pour moi.

" Il venoit d'épouser la niéce d'un ministre " devant qui tous genoux fléchissoient. Il vou- " lut me présenter à lui. J'eus peu de peine à " quitter mon païs, et beaucoup d'impatience " d'arriver à Paris Mon frère m'ayant tenu " quelque tems auprès de lui pour me dégour- " dir, il me lâcha par la ville pour perdre l'air " de la campagne, et trouver celui du monde. " Je l'attrappai si bien que je ne voulus plus " m'en défaire quand il fut question de me pré- " senter à la cour en équipage d'abbé. Tu sçais " comme on se mettoit alors. Tout ce qu'on " obtint de moi, fut de mettre une soutanne par- " dessus mes habits, et mon frère mourant de " rire de mon habillement ecclésiastique, voulut " en faire rire les autres. J'avois la plus belle " tête du monde, bien poudrée et bien frisée par- " dessus ma soutanne, et par-dessous des botines " blanches, et des éperons dorés. Le Cardinal, " qui avoit l'esprit pénétrant, n'avoit garde de " rire. Cette élévation de sentimens lui donna " de l'ombrage. Il jugea de ce que seroit un " génie, qui à cet âge se mocquoit de la tonsure, " et méprisoit le petit collet.

" Quand mon frère m'eut remené chez lui :

" *Or ça, notre petit cadet,* me dit-il, *cela s'est*
" *passé à merveille, et votre ajustement miparti*
" *de robe et d'épée a beaucoup réjoui la cour;*
" *mais ce n'est pas tout, il faut opter, mon petit ca-*
" *valier. Voïez donc si, vous en tenant à l'église,*
" *vous voulez posséder de grands biens, et ne*
" *rien faire; ou, avec un petite légitime, vous*
" *faire casser bras et jambes, pour être le* fruc-
" tus belli *d'une cour insensible, et parvenir sur*
" *la fin de vos jours à la dignité de maréchal de*
" *camp, avec un œil de verre et une jambe de*
" *bois?*

" *Je sçais,* lui dis-je, *qu'il n'y a aucune com-*
" *paraison entre ces deux états, pour la commo-*
" *dité de la vie; mais comme il faut chercher son*
" *salut préférablement à tout, je suis résolu de*
" *renoncer à l'église, pour tâcher de me sauver;*
" *à condition néanmoins que je garderai mon ab-*
" *baye.* Les remontrances et l'autorité de mon
" frère furent inutiles pour m'en détourner, et
" il fallut bien me passer ce dernier article pour
" m'entretenir à l'académie.

" Tu sçais que je suis le plus adroit homme
" de France; ainsi j'eus bientôt appris tout ce
" qu'on y montre; et chemin faisant, j'appris

" aussi toutes sortes de jeux aux cartes et aux " dez. La vérité est que je m'y crus d'abord " beaucoup plus sçavant que je ne l'étois, " comme je l'ai dans la suite éprouvé.

" Ma mère, qui sçut le parti que je prenois, " pleura la profession que j'avois quittée, et ne " put se consoler de celle que j'avois prise. Elle " avoit compté que dans l'église je serois un " saint; elle compta que je serois un diable " dans le monde, ou tué à la guerre. Je mou- " rois d'envie d'y aller; mais comme j'étois en- " core trop jeune, il fallut faire une campagne " à Bidache, avant que d'en faire une à l'armée.

" Quand je fus de retour auprès de ma mère, " j'avois tellement l'air de la cour et du monde, " qu'elle eut du respect pour moi, au lieu de " me gronder de mon entêtement pour les armes. " J'étois son idole, et me trouvant inébranlable, " elle ne songea qu'à me garder le plus qu'elle " pourroit, en attendant qu'on fît mon petit " équipage.

" Le fidèle Brinon, qui me fut donné pour " valet de chambre, devoit encore faire la charge " de gouverneur et d'écuyer, parce que c'est " peut-être le Gascon unique qu'on verra jamais

" sérieux et rebarbatif au point où il l'est. Il " répondit de ma conduite sur la bienséance et " la morale, et promit à ma mère qu'il rendroit " bon compte de ma personne dans les dangers " de la guerre. J'espère qu'il tiendra mieux sa " parole à l'égard de ce dernier article, qu'il n'a " fait sur les autres.

" On fit partir mon équipage huit jours avant " moi. C'étoit toujours autant de tems que ma " mère gagnoit pour me faire des exhortations. " Enfin, après m'avoir bien conjuré d'avoir la " crainte de Dieu devant les yeux, et l'amour du " prochain en recommandation, elle me laissa " partir sous la garde du seigneur et du sage " Brinon.

" Dès la seconde poste nous prîmes querelle. " On lui avoit mis quatre cens louis entre les " mains pour ma campagne. Je les voulus " avoir. Il s'y opposa fortement. *Vieux fa-* " *quin,* lui dis-je, *est-ce à toi cet argent ; ou si* " *on te l'a donné pour moi? A ton avis, il me* " *faudroit un trésorier pour ne payer que par* " *ordonnance.* Je ne sçais si ce fut par pres- " sentiment qu'il s'attrista ; mais ce fut avec des " violences et des convulsions extrêmes qu'il se

" vit contraint de céder. On eût dit que je lui " arrachois le cœur.

" Je me sentis plus léger et plus gai depuis le " dépôt dont je l'avois soulagé : lui, au con- " traire, parut si accablé, qu'on eût dit que je lui " avois mis quatre cens livres de plomb sur le " dos, en lui ôtant ces quatre cens pistoles. Il " fallut fouetter son cheval moi-même, tant il " alloit pesamment ; et se retournant de tems en " tems, *M. le Chevalier,* me disoit-il, *ce n'est pas* " *ainsi que madame l'entend.* Ses réflexions et " ses douleurs se renouvelloient à chaque poste ; " car au lieu de donner dix sols au postillon, " j'en donnois trente.

" Nous arrivâmes enfin à Lyon. Deux sol- " dats nous arrêtèrent à la porte de la ville pour " nous mener chez le gouverneur. J'en pris un " pour me conduire à la meilleure hôtellerie, et " mis Brinon entre les mains de l'autre, pour " aller rendre compte au commandant de mon " voyage et de mes desseins.

" Il y a d'aussi bons traiteurs à Lyon qu'à " Paris ; mais mon soldat, selon la coûtume, " me mena chez un de ses amis, dont il me " vanta la maison comme le lieu de la ville où

" l'on faisoit la chère la plus délicate, et où " l'on trouvoit la meilleure compagnie. L'hôte " de ce palais étoit gros comme un muid ; il " s'appelloit *Cérise*. Il étoit Suisse de nation, " empoisonneur de profession, et voleur par " habitude. Il me mit dans une chambre assez " propre, et me demanda si je voulois manger en " compagnie, ou seul. Je voulus être de l'au- " berge, à cause du beau monde que le soldat " m'avoit promis dans cette maison.

" Brinon, que les questions du gouverneur " avoient impatienté, revint plus renfrogné " qu'un vieux singe ; et voyant que je me peig- " nois un peu pour descendre : *Et que voulez-* " *vous donc, Monsieur ?* me dit-il. *Aller trotter* " *par la ville ?—Non pas.—N'est-ce pas assez* " *trotté depuis le matin ? Mangez un morceau,* " *et couchez-vous à bonne heure, pour être du* " *matin à cheval à la pointe du jour.—Monsieur* " *le contrôlleur,* lui dis-je, *je ne veux ni trotter* " *par la ville, ni manger seul, ni me coucher à* " *bonne heure. Je veux souper en compagnie* " *là-bas.—En pleine auberge ?* s'écria-t'il. *He !* " *Monsieur, vous n'y songez pas. Je me donne* " *au diable, s'ils ne sont une douzaine de barra-*

" *gouinieurs à jouer cartes et dez, qu'on n'enten-*
" *droit pas Dieu tonner.*

" J'étois devenu insolent depuis que je m'étois
" emparé de l'argent ; et voulant commencer à
" me soustraire de la domination de mon gou-
" verneur : *Sçavez-vous bien, Monsieur Brinon,*
" lui dis-je, *que je n'aime pas qu'un sot fasse le*
" *raisonneur ? Allez-vous en souper, s'il vous*
" *plaît, et que j'aie ici des chevaux de poste avant*
" *le jour.*

" J'avois senti pétiller mon argent au moment
" qu'il avoit lâché le mot de cartes et dez. Je
" fus un peu surpris de trouver la salle où l'on
" mangeoit remplie de figures extraordinaires.
" Mon hôte, après m'avoir présenté, m'assura
" qu'il n'y avoit que dix-huit ou vingt de ces
" messieurs qui auroient l'honneur de manger
" avec moi. Je m'approchai d'une table où l'on
" jouoit, et je faillis à mourir de rire. Je
" m'étois attendu à voir bonne compagnie et
" gros jeu ; et c'étoient deux Allemands qui
" jouoient au trictrac. Jamais chevaux de
" carosse n'ont joué comme ils faisoient ; mais
" leur figure sur-tout passoit l'imagination.
" Celui auprès de qui j'étois, étoit un petit ragot,

" grassouillet et rond comme une boule. Il avoit " une fraise avec un chapeau pointu haut d'une " aune. Non, il n'y a personne qui d'un peu loin, " ne l'eût pris pour le dôme de quelque église, " avec un clocher dessus. Je demandai à l'hôte " ce que c'étoit ? *Un Marchand de Basle,* me dit- " il, *qui vient vendre ici des chevaux ; mais je* " *crois qu'il n'en vendra guères de la manière* " *qu'il s'y prend ; car il ne fait que jouer. Joue-* " *t'il gros jeu ?* lui dis-je. *Non pas à présent,* " dit-il ; *ce n'est que pour leur écot, en attendant* " *le souper ; mais quand on peut tenir le petit* " *marchand en particulier, il joue beau jeu. A-* " *t'il de l'argent ?* lui dis je, *Oh, oh,* dit le per- " fide Cérise, *plût à Dieu que vous lui eussiez* " *gagné mille pistoles, et en être de moitié, nous* " *ne serions pas long-tems à les attendre.*

" Il ne m'en fallut pas d'avantage pour mé- " diter la ruine du chapeau pointu. Je me remis " auprès de lui pour l'étudier. Il jouoit tout de " travers, écoles sur écoles, Dieu sçait. Je " commençois à me sentir quelques remords " sur l'argent que je devois gagner à une petite " citrouille qui en sçavoit si peu. Il perdit son " écot, on servit, et je le fis mettre auprès de

" moi. C'étoit une table de réfectoire, où " nous étions pour le moins vingt-cinq, malgré " la promesse de mon hôte.

" Le plus maudit repas du monde fini, toute " cette cohue se dispersa, je ne sçais comment, " à la réserve du petit Suisse, qui se tint auprès " de moi, et l'hôte qui se vint mettre de l'autre " côté. Ils fumoient comme des dragons, et le " Suisse me disoit de tems en tems : *Demande* " *pardon à Monsieur de la liberté grande ;* et " là-dessus m'envoyoit des bouffées de tabac à " m'étouffer. Monsieur Cérise de l'autre côté " me demanda la liberté de me demander si " j'avois jamais été dans son pays, et parut sur- " pris de me voir assez bon air, sans avoir voyagé " en Suisse.

" Le petit ragot, à qui j'avois affaire, étoit " aussi questionneur que l'autre. Il me de- " manda si je venois de l'armée de Piémont ; " et lui ayant dit que j'y allois, il me demanda " si je voulois acheter des chevaux ; qu'il en " avoit bien deux cens, dont il me feroit bon " marché. Je commençois à être enfumé comme " un jambon ; et m'ennuyant du tabac et des

" questions, je proposai à mon homme de jouer
" une petite pistole au trictrac, en attendant que
" nos gens eussent soupé. Ce ne fut pas sans
" beaucoup de façons qu'il y consentit, en me
" demandant pardon de la *liberté grande.*

" Je lui gagnai partie, revanche, et le tout,
" dans un clin d'œil ; car il se troubloit, et se
" laissoit enfiler, que c'étoit une bénédiction.
" Brinon arriva sur la fin de la troisième partie
" pour me mener coucher. Il fit un grand
" signe de croix, et n'eut aucun égard à tous
" ceux que je lui faisois de sortir. Il fallut me
" lever pour lui en aller donner l'ordre en par-
" ticulier Il commença par me faire des ré-
" primandes de ce que je m'encanaillois avec un
" vilain monstre comme cela. J'eus beau lui
" dire que c'etoit un gros marchand qui avoit
" force argent, et qui ne jouoit non plus qu'un
" enfant. *Lui, marchand !* s'écria-t'il. *Ne*
" *vous y fiez pas, M. le Chevalier. Je me donne*
" *au diable, si ce n'est quelque sorcier. Tais-*
" *toi, vieux fou,* lui dis-je, *il n'est non plus sor-*
" *cier que toi ; c'est tout dire ; et pour te le mon-*
" *trer, je lui veux gagner quatre ou cinq cens*

" *pistoles avant de me coucher.* En disant cela, " je le mis dehors, avec défense de rentrer, ou " de nous interrompre.

" Le jeu fini, le petit Suisse déboutonna son " haut-de-chausse, pour tirer un beau quadruple " d'un de ses goussets ; et me le présentant, il " me demanda pardon de la *liberté grande,* " et voulut se retirer. Ce n'étoit pas mon " compte. Je lui dis que nous ne jouions que " pour nous amuser ; que je ne voulois point de " son argent ; et que s'il vouloit je lui jouerois " ses quatre pistoles dans un tour unique. Il " en fit quelque difficulté, mais il se rendit à la " fin, et les regagna. J'en fus piqué. J'en " rejouai une autre ; la chance tourna ; le dez " lui devint favorable, les écoles cessèrent ; je " perdis, partie, revanche, et le tout : les moitiés " suivirent, le tout en fut. J'étois piqué, lui " beau joueur, il ne me refusa rien, et me gagna " tout, sans que j'eusse pris six trous en huit ou " dix parties. Je lui demandai encore un tour " pour cent pistoles ; mais comme il vit que je " ne mettois pas au jeu, il me dit qu'il étoit " tard, qu'il falloit qu'il allât voir ses chevaux, " et se retira, me demandant pardon de la *liberté*

" *grande.* Le sens-froid dont il me refusa, et la " politesse dont il me fit la révérence, me piquèrent " tellement, que je fus tenté de le tuer. Je fus " si troublé de la rapidité dont je venois de " perdre jusqu'à la dernière pistole, que je ne fis " pas d'abord toutes les réflexions, qu'il y a à " faire sur l'état où j'étois réduit.

" Je n'osois remonter dans ma chambre de " peur de Brinon. Par bonheur s'étant ennuyé " de m'attendre, il s'étoit couché. Ce fut quel- " que consolation, mais elle ne dura pas. Dès " que je fus au lit, tout ce qu'il y avoit de " funeste dans mon aventure se présenta à mon " imagination. Je n'eus garde de m'endormir. " J'envisageois toute l'horreur de mon désastre, " sans y trouver de remède ; et j'eus beau tour- " ner mon esprit de toutes façons, il ne me " fournit aucun expédient. Je ne craignois rien " tant que l'aube du jour : elle arriva pour- " tant, et le cruel Brinon avec elle. Il étoit " botté jusqu'à la ceinture, et faisant claquer " un maudit fouet qu'il tenoit à la main : *Debout,* " *M. le Chevalier,* s'écria-t'il en ouvrant mes " rideaux, *les chevaux sont à la porte, et vous* " *dormez encore ? Nous devrions avoir déjà fait*

" *deux postes ; ça, de l'argent, pour payer dans*
" *la maison.* Brinon, lui dis-je d'une voix
" humiliée, *fermez le rideau. Comment !* s'écria-
" t'il, *fermez le rideau ! Vous voulez donc faire*
" *votre campagne à Lyon ? Apparemment vous*
" *y prenez goût. Et le gros marchand, vous*
" *l'avez dévalisé ? Non pas. M. le Chevalier,*
" *cet argent ne vous profitera pas. Ce malheu-*
" *reux a peut-être une famille ; et c'est le pain*
" *de ses enfans qu'il a joué, et que vous avez*
" *gagné. Cela valoit-il la peine de veiller toute*
" *la nuit ? Que diroit Madame si elle voyoit ce*
" *train ? Monsieur Brinon,* lui dis-je, *fermez,*
" *s'il vous plaît, le rideau.* Mais au lieu de
" m'obéïr, on eût dit que le diable lui fourroit
" dans l'esprit ce qu'il y avoit de plus sensible
" et de plus piquant dans un malheur comme le
" mien. *Et combien ?* me disoit-il : *Les cinq*
" *cens ? Que fera ce pauvre homme ? Souvenez-*
" *vous que je vous l'ai dit, Monsieur le Chevalier,*
" *cet argent ne vous profitera pas. Est-ce*
" *quatre cens ? trois ? deux ? Quoi ! ce ne seroit*
" *que cent louis ?* poursuivit-il, voyant que je
" branlois la tête à chaque somme qu'il avoit
" nommée, *Il n'y a pas grand mal à cela, et*

" *cent pistoles ne le ruineront pas, pourvû que*
" *vous les ayez bien gagnées. Brinon, mon ami,*
" lui dis-je avec un grand soupir, *fermez le*
" *rideau, je suis indigne de voir le jour.*

" Brinon tressaillit à ces tristes paroles; mais
" il pensa s'évanouir, quand je lui contai mon
" aventure. Il s'arracha les cheveux, fit des
" exclamations douloureuses, dont le refrain
" étoit toujours : *Que dira Madame?* Et après
" s'être épuisé en regrets inutiles : *ça donc, M.*
" *le Chevalier,* me dit-il, *que pretendez-vous de-*
" *venir? Rien,* lui dis-je, *car je ne suis bon à*
" *rien.* Ensuite, comme j'étois un peu soulagé
" de lui avoir fait ma confession, il me passa
" quelques projets dans la tête, que je ne pus
" lui faire approuver. Je voulois qu'il allât en
" poste joindre mon équipage, pour vendre quel-
" qu'un de mes habits. Je voulois encore pro-
" poser au marchand de chevaux de lui en ache-
" ter bien cher à crédit, pour les revendre à bon
" marché. Brinon se mocqua de toutes ces
" propositions ; et après avoir eu la cruauté de
" me laisser long-tems tourmenter, il me tira
" d'affaire. Les parens font toujours quelque
" vilenie à leurs pauvres enfans. Ma mère avoit

" eu dessein de me donner cinq cens louis ; elle " en avoit retenu cinquante, tant pour quelques " petites réparations à l'abbaye, que pour faire " prier Dieu pour moi. Brinon étoit chargé de " cinquante autres, avec ordre de ne m'en point " parler, que dans quelque pressante nécessité. " Elle arriva bien-tôt, comme tu vois.

" Voilà, pour abréger le dénouement de cette " première intrigue ; le jeu m'a favorisé jus- " ques ici ; car je me suis vû quinze cens louis, " tous frais faits, depuis mon arrivée. La for- " tune est redevenue mauvaise, il la faut corri- " ger. Notre argent est au bas ; eh bien, il y " faut rémédier."

Rien n'est plus aisé, dit Matta. Il n'y a qu'à trouver quelque marchand de chevaux, aussi dupe que celui de Lyon. Mais, à propos, le fidèle Brinon n'auroit-il point encore quelque réserve pour la dernière extrémité ? La voilà, ma foi, venue, et nous ne ferons pas mal de nous en servir.

La plaisanterie seroit de saison, lui dit le Chevalier, si tu sçavois où donner de la tête. Il faut de l'esprit de reste, pour en vouloir fourrer par tout, comme tu prétends faire. Que diable !

tu veux toujours badiner, sans songer que la conjoncture est des plus sérieuses pour nous. Ecoute, je vais demain au quartier général, je dinerai chez le Comte de Caméran, et je le prierai de souper. . . . Et où ? dit Matta. Ici, dit le Chevalier. Tu es fou, mon pauvre ami, dit l'autre. Voici, apparemment, un de ces projets de Lyon ; tu sçais que nous n'avons ni argent, ni crédit ; et pour racommoder nos affaires, tu veux donner à souper.

Esprit bouché, dit le Chevalier, est-il possible, que depuis le tems que nous sommes ensemble, il ne te soit pas venu le moindre brin d'imagination ? Le Comte de Caméran joue au quinze, et moi aussi ; nous avons besoin d'argent, il n'en sçait que faire ; je commanderai un excellent repas, il le payera. Fais-moi parler à ton maître-d'hôtel, et ne te mets en peine de rien, hormis de quelques précautions, qu'il est bon de prendre dans une occasion comme celle-ci. Comme quoi ? dit Matta. Voici comme quoi, dit le Chevalier ; car je vois bien qu'il te faut expliquer jusques aux choses les plus claires.

Tu commandes ici les compagnies des gardes, n'est-il pas vrai ? dès que la nuit sera venue, tu

feras prendre les armes à quinze ou vingt soldats, commandés par la Place, ton sergent, et tu le posteras ventre à terre entre-ci et le quartier général. . . . . Comment, Mor. . . .! s'écria Matta, une embuscade? Je crois, Dieu me pardonne, que tu prétends voler se pauvre Savoyard. Si c'est-là ton dessein, je te déclare que je n'en suis pas. . . . Pauvre esprit, dit le Chevalier, voici le fait. Il y a de l'apparence que nous lui gagnerons son argent; les Piedmontois, honnêtes gens d'ailleurs, sont soupçonneux volontiers et défians. Celui-ci commande la cavalerie. Tu sçais que tu ne sçaurois te taire, et tu es homme à lâcher quelque mauvaise plaisanterie pour l'inquiéter. S'il s'alloit mettre dans la tête qu'on l'a trompé, et qu'il vînt à s'en repentir, que sçait-on ce qu'il pourroit faire? car il est d'ordinaire accompagné de huit ou dix hommes à cheval. C'est pourquoi, quelque ressentiment que la perte lui cause, il est bon de se mettre en état de n'en avoir point le démenti.

Embrasse-moi, cher Chevalier, dit Matta, se tenant les côtés: embrasse-moi; car tu es trop merveilleux. J'étois un bon sot, moi, de croire, quand tu m'as parlé de prendre des précau-

tions, qu'il n'y avoit qu'à faire préparer une table et des cartes, ou peut-être faire provision de quelques dez de mauvaise foi. Je ne me serois jamais avisé de faire soutenir un homme qui joue un quinze, par un détachement d'infanterie ; il faut avouer que tu es déjà grand homme de guerre.

Le lendemain venu, tout alla de point en point, comme le Chevalier de Grammont l'avoit projeté ; l'infortuné Caméran donna dans le piège. On soupa le plus agréablement du monde. Matta but cinq ou six grands coups pour étouffer un reste de délicatesse qui l'inquiétoit. Le Chevalier de Grammont, brillant à son ordinaire, pensa faire mourir de rire un convié qu'il alloit bien-tôt rendre très-sérieux ; et le bon Caméran mangeoit comme un homme dont les affections étoient partagées entre la bonne-chère et l'amour du jeu ; c'est-à-dire, qu'il se hâtoit de manger, pour ne rien dérober au tems précieux qu'il destinoit au quinze.

Le repas fini, le sergent la Place posta son embuscade, et le Chevalier de Grammont entreprit son homme. Il avoit encore sur le cœur la perfidie du Suisse Cérise et du chapeau pointu.

Cela fit qu'il s'arma d'insensibilité contre de foibles remords, et quelques scrupules qui s'élevoient dans son ame. Matta ne voulant point être spectateur de l'hospitalité violée, se mit dans un fauteuil pour tacher de dormir, tandis qu'on couperoit la gorge au pauvre Caméran.

Ils ne cavoient d'abord que trois ou quatre pistoles, comme pour badiner ; mais Caméran ayant été trois ou quatre fois de reste, il cava au plus fort ; et le jeu devint plus sérieux. Il fut encore de reste, et il devint orageux ; les cartes volèrent par la chambre, et les exclamations éveillèrent Matta.

Comme il avoit la tête embrouillée de sommeil et chaude de vin, il se mit à rire des transports du Piémontois ; et au lieu de le consoler : "Ma foi, mon pauvre Comte," lui dit-il, "si j'étois dans votre place je ne jouerois plus." "Et pourquoi?" dit l'autre. "Je ne sçais," dit-il, "mais le cœur me dit, que votre guignon ne changera pas." "Il faut voir," dit Caméran, en demandant des cartes. "Voyez donc," dit Matta, et se rendormit. Mais ce ne fut pas pour long-tems. Toutes les cartes étoient également malheureuses pour le perdant. Il n'y rencontroit que des lardons : et en dernier,

il avoit beau montrer Quinze, cela ne servoit de rien. Nouvelles exclamations. "Ne vous l'avois-je pas dit?" s'écria Matta, qui s'étoit réveillé en sursaut. "Vous avez beau tempêter; tant que vous jouerez, vous perdrez. Croyez-moi, les plus courtes folies sont les meilleures. Quittez, car je me donne au diable, s'il est possible que vous gagniez." "Et d'où vient?" dit Caméran, qui commençoit à s'impatienter. "Voulez-vous le sçavoir?" dit Matta. "Ma foi, c'est que nous vous trompons."

Le Chevalier de Grammont, outré d'une raillerie d'autant plus mal placée, qu'elle avoit quelque air de vérité: "Monsieur Matta," lui dit-il, "trouvez-vous qu'il soit fort agréable pour un homme qui joue aussi malheureusement que Monsieur le Comte, de lui rompre la tête de vos froides plaisanteries? pour moi, j'en suis si ennuyé, que je quitterois dans le moment, s'il ne perdoit pas tant qu'il fait." Un homme piqué ne craint rien tant qu'une telle menace; et le Seigneur Caméran se radoucissant, lui dit, qu'il n'y avoit qu'à laisser parler Monsieur Matta, si cela ne l'offensoit pas; que pour lui, cela ne lui faisoit aucune peine.

Le Chevalier de Grammont en usa bien plus honnêtement, que le Suisse de Lyon n'avoit fait à son égard ; car il joua sur sa parole tant qu'il voulut. Caméran lui en sçut si bon gré, qu'il perdit jusques à quinze cens pistoles, et les paya dès le lendemain. Pour Matta, il fut grondé de la belle manière de son intempérance de langue. Toute la raison qu'en eut celui qui le réprimandoit, fut qu'il y avoit de la conscience à laisser tromper le pauvre Savoyard, sans l'en avertir : outre, disoit-il, qu'il eût été bien aise de voir son infanterie aux mains avec la cavalerie de Caméran, en cas qu'il eût voulu faire le mauvais.

Cette aventure les ayant remis en fonds, la fortune se déclara pour eux pendant le reste de la campagne, et le Chevalier de Grammont, pour faire voir qu'il ne s'étoit saisi des effets du Comte, que par droit de représailles, et pour se dédommager de la perte qu'il avoit faite à Lyon, commença dès ce tems-là à faire l'usage de son argent, qu'on lui a vû faire depuis dans toutes les occasions. Il déterroit les malheureux, pour les secourir ; les officiers qui perdoient leurs équipages à la guerre, ou leur argent au jeu ; les soldats estropiés dans la tranchée : enfin, tout

éprouvoit sa libéralité : mais sa manière d'obliger surpassoit encore ses bienfaits. Tout homme qu'on admire par ces endroits, réussit par tout. Connu des soldats, il en étoit adoré. Les généraux le trouvoient dans toutes les occasions, où il y avoit quelque chose à faire, et le cherchoient dans les autres. Dès qu'il vit la fortune déclarée pour lui, son premier soin fut de faire restitution, en mettant Caméran de part avec lui dans toutes les bonnes parties.

Un fonds inépuisable de bonne humeur et de vivacité lui fournissoit toujours quelque chose de nouveau dans les discours, et dans les actions. Je ne sçai par quelle occasion Monsieur de Turenne commanda sur la fin du siége un corps séparé. Le Chevalier de Grammont le fut voir dans ses nouveaux quartiers. Il y trouva quinze ou vingt officiers. Monsieur de Turenne aimoit naturellement la joie. La seule présence du Chevalier l'inspiroit. Il fut charmé de sa visite ; et par reconnoissance il voulut le faire jouer. Le Chevalier de Grammont lui dit, en le remerciant, qu'il avoit appris de son précepteur, que quand on alloit chez ses amis, il n'étoit pas prudent d'y laisser son argent, ni honnête d'emporter le leur.

Champaigne P. *E. Scriven S.*

MARESCHAL DE TURENNE.

London Published 1810. by J. Carpenter and W. Miller

" Effectivement," dit Monsieur de Turenne, "il ne trouveroit ni gros jeu, ni grand argent parmi nous ; mais afin qu'il ne soit pas dit que l'on le laisse aller sans avoir joué, jouons chacun un cheval."

Le Chevalier de Grammont y consentit. La fortune qui l'avoit suivi dans un lieu où il n'avoit pas compté qu'il en auroit besoin, lui fit gagner quinze ou seize chevaux en badinant ; et voyant qu'il y avoit quelques visages consternés de la perte : " Messieurs," leur dit-il, "je serois fâché de vous voir retourner à pied de chez votre général, il suffit que vous m'envoyiez tous vos chevaux demain, à la réserve d'un que je donne pour les cartes. Le valet de chambre crut qu'il se mocquoit. "Je vous parle sérieusement," dit le Chevalier ; "je vous donne un cheval pour les "cartes ; et qui plus est, prenez celui que vous "voudrez, excepté le mien."—"Effectivement," dit Monsieur de Turenne, "j'en suis charmé "pour la nouveauté du fait ; car je ne crois pas "qu'on ait vû jusqu'à présent donner un cheval "pour les cartes."

Trin se rendit enfin. Le Baron de Batteville, qui l'avoit vaillamment défendu, et long-tems,

eut une capitulation digne de sa résistance. Je ne sçai si le Chevalier de Grammont eut quelque part à la prise de cette place ; mais je sçais bien, que sous un règne plus glorieux, et des armes par tout victorieuses, sa hardiesse et son adresse en ont fait prendre quelques-unes depuis, à la vûe de son maître. C'est ce qu'on verra dans la suite de ces Mémoires

CHAPITRE IV.

La gloire dans les armes n'est tout au plus que la moitié du brillant qui distingue les héros. Il faut que l'amour mette la dernière main au relief de leur caractère, par les travaux, la témérité des entreprises, et la gloire des succès. Nous en avons des exemples, non seulement dans les romans, mais dans l'histoire véritable des plus fameux guerriers, et des plus célèbres conquérans.

Le Chevalier de Grammont et Matta, qui ne songeoient guères à ces exemples, ne laissèrent pas de songer qu'il étoit bon de s'aller délasser des fatigues du siége de Trin, en formant quelques siéges aux dépens des beautés et des époux de Turin. Comme la campagne avoit fini de bonne heure, ils crurent qu'ils auroient le tems d'y faire quelques exploits, avant que la fin des beaux jours les obligeât à repasser les monts.

Ils se mirent donc en chemin, tels à-peu-près qu'Amadis, ou Dom Galaor, après avoir reçû l'accolade et l'ordre de chevalerie, cherchant les

aventures, et courant après l'amour, la guerre, et les enchantemens. Ils valoient bien ces deux frères ; car s'ils ne sçavoient pas autrement *pourfendre géans, dérompre harnois, et porter en croupe belles damoiselles, sans leur parler de rien,* ils sçavoient jouer, et les autres n'y connoissoient rien.

Ils arrivèrent à Turin, furent agréablement reçus, et fort distingués à la cour. Cela pouvoit-il manquer ? Ils étoient jeunes, bienfaits ; ils avoient de l'esprit, et faisoient de la dépense. Dans quel pays du monde ne réussit-on pas avec de tels avantages ? Comme Turin étoit alors celui de l'amour et de la galanterie, deux étrangers de cet air, qui n'aimoient pas à s'ennuyer, n'avoient garde d'ennuyer les dames de la cour.

Quoique les hommes y fussent faits à peindre, ils n'avoient pas trop le don de plaire. Ils avoient du respect pour leurs femmes, et de la considération pour les étrangers ; et leurs femmes, encore mieux faites, avoient pour le moins autant de considération pour les étrangers, et n'en avoient que médiocrement pour eux.

Madame Royale, digne fille de Henry IV. rendoit sa petite cour la plus agréable du monde.

Elle avoit hérité des vertus de son père, à l'égard des sentiments qui conviennent au sexe : et à l'égard de ce qu'on appelle la foiblesse des grands cœurs, Son Altesse n'avoit pas dégénéré.

Le Comte de Tanes étoit son premier ministre. Les affaires d'état n'étoient pas difficiles à manier durant son ministère ; personne ne s'en plaignoit ; et cette princesse paroissoit contente de sa capacité sur les autres ; et voulant que tout ce qui composoit sa cour le fût aussi, l'on y vivoit assez selon l'usage, et les coûtumes de l'ancienne chevalerie.

Les dames avoient chacune un amant d'obligation, sans compter les volontaires, dont le nombre n'étoit point limité. Les chevaliers déclarés portoient les livrées de leurs maîtresses, leurs armes, et quelquefois leurs noms. Leur fonction étoit de ne les point quitter en public, et de n'en point approcher en particulier ; de leur servir par tout d'écuyer, et dans les carousels, de chamarrer leurs lances, leurs housses, et leurs habits, des chiffres et des couleurs de chaque Dulcinée.

Matta n'étoit point ennemi de la galanterie ; mais il l'auroit souhaitée plus simple que celle

qu'on pratiquoit à Turin. Les formes ordinaires ne l'auroient pas choqué ; mais il trouvoit de la superstition dans le culte et les cérémonies que l'amour sembloit exiger mal-à-propos ; cependant, comme il avoit soumis sa conduite aux lumières du Chevalier de Grammont sur cet article, il fallut suivre son exemple, et se conformer aux coûtumes du pays.

Ils s'enrôlèrent en même-tems au service de deux beautés, que les premiers chevaliers-d'honneur cédèrent aussi-tôt par politesse. Le Chevalier de Grammont choisit Mademoiselle de S. Germain, et dit à Matta d'offrir ses services à Madame de Senantes. Matta le voulut bien ; quoiqu'il eût mieux aimé l'autre. Mais le Chevalier de Grammont lui fit entendre que Madame de Senantes lui convenoit mieux. Comme il s'étoit bien trouvé de la capacité du Chevalier dans les premiers projets qu'ils avoient formés ensemble, il suivit ses instructions en amour, comme il avoit fait ses conseils sur le jeu.

Mademoiselle de S. Germain, dans le premier printems de son âge, avoit les yeux petits, mais fort brillans et fort éveillés. Ils étoient noirs comme ses cheveux. Elle avoit le tein vif et

frais, quoiqu'il ne fût pas éclatant par sa blancheur. Elle avoit la bouche agréable, les dents belles, la gorge comme on la demande, et la plus aimable taille du monde. Elle avoit les bras bien formés, une beauté singulière dans le coude, qui ne lui servoit pas de grand chose ; ses mains étoient passablement grandes ; et la belle se consoloit de ce que le tems de les avoir blanches n'étoit pas encore venu. Ses pieds n'étoient pas des plus petits, mais ils étoient bien tournés. Elle laissoit aller tout cela comme il plaisoit au Seigneur, sans employer l'art pour faire valoir ce qu'elle tenoit de la nature ; mais malgré cette nonchalance pour ses attraits, sa figure avoit quelque chose de si piquant, que le Chevalier de Grammont s'y laissa prendre d'abord. Son esprit et son humeur étoient faits pour assortir le reste. Tout y étoit naturel, et tout en étoit agréable. C'étoit de l'enjouement, de la vivacité, de la complaisance et de la politesse. Tout cela couloit de source ; point d'inégalité.

Madame la Marquise de Senantes passoit pour blonde. Il n'eût tenu qu'à elle de passer pour rousse ; mais elle aimoit mieux se conformer au

goût du siécle, que respecter celui des anciens. Elle avoit tous les avantages dont les cheveux roux sont accompagnés, sans aucun de leurs dégoûts. Une attention continuelle corrigeoit ce qu'il pouvoit y avoir de trop à ces agrémens. Qu'importe, après tout, quand on est propre, si c'est par art, ou naturellement? Il faut être bien malin pour y regarder de si près. Elle avoit beaucoup d'esprit, autant de mémoire, plus de lecture, et beaucoup plus de penchant à la tendresse.

Elle avoit un mari,* que la sagesse même eût fait conscience d'épargner. Il se piquoit d'être Stoïcien, et faisoit gloire d'être salope et dégoutant, en honneur de sa profession. Il y réussissoit parfaitement; car il étoit fort gros, et suoit en hiver comme en été.

L'érudition et la brutalité sembloient être ses talens favoris. L'une et l'autre brilloient dans sa conversation, tantôt ensemble, tantôt tour à tour; mais toûjours mal-à-propos. Il n'étoit point jaloux; cependant, il ne laissoit pas d'être

* La famille de Senantes existe encore en Piémont, et porte le titre de Marquis de Carailles.

incommode. Il vouloit bien qu'on eût de l'attention pour sa femme, pourvû qu'on en eût d'avantage pour lui.

Dès que nos aventuriers furent déclarés, le Chevalier de Grammont prit le verd, et farcit Matta de bleu. C'étoient les couleurs que donnoient leurs nouvelles maîtresses. Ils entrèrent d'abord en fonction. Le Chevalier de Grammont apprit, et pratiqua tout le cérémonial de cette galanterie, comme s'il n'eût jamais fait autre chose. Matta d'ordinaire en oublioit une moitié, et ne s'acquittoit pas trop bien de l'autre. Il ne pouvoit se souvenir que sa charge étoit de servir à la gloire, et non pas à l'utilité de sa maîtresse.

Madame de Savoie donna dès le lendemain une fête à la Vénerie. Toutes les dames en étoient. Le Chevalier de Grammont disoit tant de choses agréables et divertissantes à sa maîtresse, qu'elle en rioit à gorge déployée. Matta menant la sienne à son carrosse lui serra la main ; et au retour de cette promenade, il la pria d'avoir pitié de ses souffrances. C'étoit aller un peu vîte ; et quoique Madame de Senantes ne fût pas plus inhumaine qu'une autre, elle ne laissa pas d'être choquée qu'on s'y prît si cavalièrement. Elle se

crut obligée d'en témoigner quelque peu de ressentiment ; et retirant sa main, qu'on lui serroit de plus belle à cette déclaration, elle monta chez Madame Royale, sans regarder son nouvel amant. Matta, sans s'imaginer qu'il l'eût offensée, la laissa faire, et fut chercher quelqu'un dans la ville, qui voulût souper avec lui. Rien n'étoit plus facile pour un homme de son caractère. Il trouva bientôt ce qu'il cherchoit, fut long-tems à table, pour se remettre des fatigues de l'amour, et se coucha fort content de sa journée.

Pendant tout cela, le Chevalier de Grammont faisoit parfaitement son devoir auprès de Mademoiselle de Saint-Germain ; et sans préjudice à ses assiduités, il trouvoit le moyen de briller chemin faisant par mille petits récits qu'il mêloit à la conversation générale.

Madame de Savoie les écoutoit avec plaisir, et la solitaire Senantes y donnoit son attention. Il s'en apperçut, et quitta sa maîtresse, pour lui demander ce qu'elle avoit fait de *Matta*. *Moi !* dit-elle, *je n'en ai rien fait. Mais, je ne sçais ce quil n'auroit point fait de moi, si j'avois eu la bonté d'écouter ses très-humbles propositions :* et là-dessus elle se mit à lui conter de quelle manière

son ami l'avoit traitée, dès le second jour de leur connoissance.

Le Chevalier de Grammont ne put s'empêcher d'en rire. Il lui dit qu'il étoit un peu naïf; mais qu'elle en seroit contente dans la suite : et pour la consoler, il l'assura qu'il n'auroit pas autrement parlé, quand Son Altesse Royale eût été à sa place : mais qu'il ne laisseroit pas de lui en laver la tête.

Il fut le lendemain dans sa chambre pour cela; mais il étoit parti dès le matin, pour une partie de chasse, où ses connoissances de table l'avoient engagé la veille.

A son retour, il prit deux perdrix de sa chasse, et fut chez sa maîtresse. On lui demanda, si c'étoit Monsieur qu'il venoit voir? il dit que non : et le Suisse lui dit que Madame n'y étoit pas. Matta lui laissa ses deux perdrix, et le pria de lui en faire présent de sa part.

La Senantes étoit à sa toilette, qui se coëffoit de toute sa force en faveur de Matta, tandis qu'on lui refusoit la porte. Elle n'en sçavoit rien; mais Monsieur son mari le sçavoit à merveille. Il avoit trouvé fort mauvais que la première visite ne fût pas pour lui. C'est pourquoi, résolu

qu'elle ne seroit pas pour sa femme, le Suisse en avoit reçu ses ordres, et pensa bien être battu pour le présent qu'on avoit laissé. Les perdrix furent renvoyées sur l'heure, et Matta, sans examiner pourquoi, ne fut pas fâché de les revoir. Il partit pour la cour, sans changer d'habit. Il n'avoit garde de songer qu'il n'y falloit pas paroître sans les couleurs de sa dame. Il l'y trouva parée. Ses yeux lui parurent brillans, et sa personne ragoutante. Il commença dès ce jour à se sçavoir bon gré de sa complaisance pour le Chevalier de Grammont; cependant il remarqua qu'elle avoit l'air assez froid pour lui. Cela lui parut extraordinaire, après avoir tant fait pour elle S'imaginant qu'elle ignoroit toutes ces obligations, il fut l'en entretenir, et la gronda fort d'avoir renvoyé ses perdrix avec tant d'indifférence.

Elle ne sçavoit ce qu'il vouloit dire; et choquée de ce qu'il ne s'humilioit pas, après la réprimande qu'elle comptoit qu'on lui eût faite, elle lui dit, qu'il falloit qu'il eût trouvé des personnes de bonne composition en son chemin, puis qu'il prenoit des manières auxquelles on n'étoit pas encore accoûtumé chez elle. Matta lui

demanda, comme quoi ses manières étoient donc si nouvelles ? *Comme quoi !* dit-elle : *Le second jour que vous m'honorez de votre attention, vous me traitez comme si j'étois à votre service depuis mille ans. La première fois que je vous donne la main, vous me la serrez de toute votre force. Après ce début je monte en carosse, et vous à cheval ; mais loin de vous tenir à la portière comme les autres, il ne part pas un liévre, que vous ne poussiez après ; et vous étant bien amusé durant la promenade à prendre du tabac, sans songer à moi, vous ne vous en souvenez au retour, que pour me prier de mon deshonneur en termes honnêtes, mais fort intelligibles. Aujourd'hui vous me parlez de chasse, de perdrix, et d'une visite que vous avez apparemment rêvée comme tout le reste.*

Le Chevalier de Grammont arriva, comme ils en étoient-là. Matta fut grondé de ses empressemens. Son ami se tuoit de lui dire, qu'ils étoient insolens, plutôt que familiers. Matta s'excusoit du mieux qu'il pouvoit ; mais toujours fort mal. Sa maîtresse en eut pitié, voulut bien recevoir ses excuses sur la manière, plutôt que son repentir sur le fait, et témoigna qu'il n'y avoit que l'intention

qui pût justifier ou condamner ces transgressions ; qu'on pardonnoit ce que les mouvemens de tendresse faisoient hazarder ; mais qu'on ne pardonnoit point les témérités, qui n'étoient fondées que sur la facilité qu'on se promettoit de trouver. Matta jura qu'il ne lui avoit serré la main que par un excès d'amour, et qu'il ne lui avoit demandé du secours que par nécessité ; qu'il ne sçavoit pas la manière de demander des graces ; qu'il ne la trouveroit pas plus digne d'être aimée au bout d'un mois de service, qu'elle le paroissoit dans ce moment ; et qu'il la prioit de se souvenir de lui quand l'occasion s'en présenteroit. La Senantes ne s'en offensa pas. Elle vit bien qu'il ne falloit pas s'arrêter aux formalités de la sévère bienséance, en écoutant un homme de son caractère ; et le Chevalier de Grammont après cette espèce de raccommodement, fut songer à ses propres affaires auprès de Mademoiselle de S. Germain.

Ce n'étoit pas tout-à-fait son bon naturel, qui le portoit à se mêler de celle de Matta. Bien au contraire, dès qu'il s'apperçut que les penchans de Madame de Senantes devenoient favorables pour lui-même, comme cette conquête lui parut

plus facile que l'autre, il crut qu'il falloit s'en saisir, de peur qu'on ne la laissât échapper, et pour ne pas perdre tout son tems, en cas qu'il ne pût rien gagner auprès de la petite Saint-Germain.

Cependant, dès le même soir, pour conserver l'air de supériorité qu'il avoit usurpé sur la conduite de son ami, malgré qu'il en eût, il lui fit des reproches d'avoir bien ôsé se montrer à la cour en habit de campagne, et sans les couleurs de sa maîtresse, de n'avoir pas eu l'esprit, ou la prudence de rendre la première visite à Monsieur de Senantes, au lieu de s'amuser à demander Madame; et pour toute conclusion lui demanda, de quoi diable il s'avisoit de lui faire présent de deux méchantes perdrix rouges. " Et pourquoi non?" lui dit Matta: " Ne faudroit il point qu'elles fussent bleues aussi, à cause de la cocarde, et du nœud d'épée bleu, que tu m'avois l'autre jour mis? Eh! va te promener, mon pauvre Chevalier, avec tes niaiseries. Je me donne au diable, si dans quinze jours tu ne deviens plus sot que tous les benets de Turin. Mais, pour répondre à toutes tes questions, je n'ai point été voir le mari de Madame de Senantes, parce

que je n'ai que faire à lui ; que c'est un animal qui me déplaît, et me déplaira toujours. Pour toi, te voilà ravi d'être empannaché de verd ; d'écrire des billets à ta maîtresse, d'emplir tes poches de cédra, de pistaches, et d'autres rogatons, dont tu farcis la pauvre fille, malgré qu'elle en ait. Tu crois trouver la pie au nid ; qu'en lui chantant quelque chanson faite du tems de Corisande et d'Henri IV. tu peux lui jurer que tu l'as faite pour elle. Heureux de pouvoir mettre le cérémonial de la galanterie en pratique, tu n'as point d'ambition pour l'essentiel. A la bonne heure ; chacun a sa façon de faire, aussi-bien que son goût. Le tien est de baguenauder en amour, et pourvu que tu fasses bien rire la Saint-Germain, tu ne lui en demandes pas d'avantage. Pour moi, qui suis persuadé que les femmes sont ici ce qu'elles sont ailleurs, je ne croirai jamais qu'elles s'offensent qu'on quitte quelquefois la bagatelle, pour en venir au sérieux. En tout cas, si Madame de Senantes n'est pas de cette humeur, elle n'a qu'à se pourvoir ailleurs ; car je lui répons bien que je ne ferai pas long-tems le personnage d'estaffier auprès de sa personne."

Cette menace étoit des plus inutiles. Madame de Senantes le trouvoit à son gré, pensoit à peu près de même, et ne demandoit pas mieux que d'en venir aux preuves. Mais Matta s'y prit tout de travers. Il étoit prévenu d'une telle aversion pour son mari, qu'il ne pouvoit se vaincre sur la moindre avance pour l'apprivoiser. On lui faisoit entendre qu'il falloit commencer par endormir le dragon, avant de posséder le trésor : cela fut inutile, quoiqu'il ne pût voir Madame de Senantes, que dans les assemblées publiques : il en étoit impatient, et lui faisant un jour ses plaintes ; " Ayez la bonté, Madame," lui dit-il, " de me faire sçavoir où vous logez. Il n'y a " point de jour que je n'aille trois fois chez vous " pour le moins, sans vous y avoir encore pû " trouver." " J'y couche pourtant d'ordinaire," lui dit-elle en riant : " mais je vous avertis, que " vous ne m'y trouverez jamais, que vous n'ayez " trouvé Monsieur de Senantes : je n'en suis pas " la maîtresse. Je ne vous le donne pas," poursuivit-elle, " pour un homme dont on voulût re- " chercher le commerce pour son agrément ; au " contraire, je conviens que son humeur est assez " bizarre, et ses manières peu gracieuses ; mais

" il n'y a rien de si farouche qu'on ne puisse fa-
" miliariser avec un peu de soins et de complai-
" sance. Il faut que je vous répète des vers à
" ce sujet; je les ai retenus, parce qu'ils donnent
" un petit conseil, dont vous userez comme il
" vous plaira.

RONDEAU.

Mettez-vous bien dans la mémoire,
Et retenez ces documens.
Vous qui vous piquez de la gloire
De réussir en faits galans,
Ou qui voulez le faire croire.

En équipage, en airs bruyans,
En lieux communs, en faux sermens,
En habits, bijoux, dents d'ivoire,
Mettez-vous bien.

Ayez, pour plaire aux vieux parens,
Toujours en main nouvelle histoire.
Pour les valets force présens.
Mais, eut-il l'humeur sombre et noire,
Avec l'époux, malgré ses dents,
Mettez-vous bien."

" Ma foi, Madame," dit Matta, " le rondeau dira ce qu'il lui plaira ; mais il n'y a pas moyen, l'époux est trop sot. Quelle diable de cérémonie," poursuivit-il. " Quoi ! dans ce pays-ci l'on ne sçauroit voir la femme, sans être amoureux du mari ?"

Madame de Senantes trouva cette manière de répondre très-offensante ; et comme elle crut en avoir assez fait pour le mettre dans le bon chemin, s'il en eût été digne, elle jugea qu'il ne valoit pas la peine qu'elle s'expliquât d'avantage ; puisqu'il ne pouvoit se contraindre sur si peu de chose ; et dès ce moment elle eut fait avec lui.

Le Chevalier de Grammont avoit donné congé à sa maîtresse à peu près dans le même tems ; il étoit tout-à-fait refroidi sur cette poursuite. Ce n'est pas que Mademoiselle de Saint-Germain ne fût plus digne que jamais de sa persévérance. Au contraire, ses agrémens se multiplioient à vûe d'œil. Elle se couchoit avec mille charmes, et le lendemain paroissoit avec quelque chose de nouveau. La phrase de croître et d'embellir sembloit n'avoir été faite que pour elle. Le Chevalier de Grammont ne pouvoit disconvenir de ces vérités ; mais il n'y trouvoit pas son

compte. Un peu moins de mérite, avec un peu moins de sagesse, eût été plus son fait. Il s'apperçut qu'elle l'écoutoit avec plaisir, qu'elle rioit tant qu'il vouloit de ses contes, et qu'elle recevoit ses billets et ses présens, sans scrupule ; mais qu'elle en vouloit demeurer là. Son adresse l'avoit tournée de toutes les manières, sans avoir pû lui tourner la tête. Sa femme de chambre étoit gagnée, ses parens, charmés de ses bons mots et de son assiduité, n'étoient jamais plus aises que quand ils le voyoient chez eux ; bref, il avoit mis les préceptes du rondeau de la Senantes en usage, et tout livroit la petite Saint-Germain à ses embûches, si la petite Saint-Germain eût été d'humeur à se livrer ; mais elle ne le voulut jamais. Il avoit beau lui dire que la grace qu'il lui demandoit ne lui coûteroit rien ; que puisque ces trésors se trouvoient rarement compris dans le bien qu'une fille apporte en mariage, elle ne trouveroit personne qui, par une tendresse éternelle, et par une discrétion inviolable, en fût plus digne que lui. Il lui contoit ensuite que jamais mari n'avoit sçû donner la moindre idée de ce que l'amour a d'agréable, et qu'il n'y avoit rien de si différent que les

empressemens d'un amant toujours tendre, toujours passionné, mais toujours respectueux, et la nonchalante indifférence d'un époux.

Mademoiselle de Saint-Germain ne voulant pas prendre la chose sérieusement, pour n'être pas obligée de s'en offenser, lui dit, que comme c'étoit assez la coutume de son pays de se marier, elle seroit bien-aise d'en passer par-là, avant que de prendre connoissance de ces distinctions, et de ces détails merveilleux, qu'elle ne comprenoit pas extrêmement, et dont elle ne vouloit pas de plus grandes explications : qu'elle l'avoit bien voulu écouter pour cette fois, mais qu'elle le supplioit de ne lui plus parler sur ce ton, puisque ces sortes de conversations n'étoient point divertissantes pour elle, et qu'elles seroient très-inutiles pour lui. La belle qui rioit plus volontiers qu'une autre, sçavoit prendre un air fort sérieux, dès qu'il en étoit question. Le Chevalier de Grammont vit bien qu'elle lui parloit tout de bon; et voyant qu'il lui faudroit un tems infini pour lui faire changer de sentiment, il s'étoit tellement ralenti sur cette poursuite, qu'il ne la servoit plus que pour cacher les desseins qu'il avoit sur Madame de Senantes.

Il voyoit cette princesse fort choquée du peu de complaisance de Matta. Cette apparence de mépris pour elle, rebuta ce qu'elle avoit eu de plus favorable pour lui. Dans ces intentions, le Chevalier de Grammont lui dit qu'elle avoit raison ; exagéra la perte que son ami faisoit, la mit mille fois au-dessus des charmes de la petite Saint-Germain, et demanda grace pour lui-même, puisque son ami ne la méritoit pas. Il fut bientôt écouté favorablement sur cette proposition ; et dès qu'ils furent d'accord, ils songèrent aux mesures qu'il falloit prendre, l'une pour tromper son époux, et l'autre son ami. Cela n'étoit pas fort difficile ; Matta n'étoit point défiant, et le gros Senantes, auprès de qui le Chevalier de Grammont avoit déjà fait tout ce que l'autre n'avoit pas voulu faire, ne pouvoit se passer de lui. C'étoit beaucoup plus qu'il ne lui demandoit ; car dès que le Chevalier de Grammont étoit chez Madame, son mari s'y trouvoit par politesse ; et pour chose au monde il ne les auroit laissés ensemble, de peur qu'ils ne s'ennuyassent sans lui.

Matta, qui ne sçavoit cependant pas qu'il fût disgracié, continuoit à servir sa maîtresse à sa

manière. Elle étoit convenue avec le Chevalier de Grammont, que les choses iroient en apparence selon le premier établissement ; et de cette manière, la cour croyoit toujours que Madame de Senantes ne songeoit qu'à Matta, tandis que son ami ne songeoit qu'à Mademoiselle de Saint-Germain.

On faisoit de tems en tems des petites loteries de bijoux. Le Chevalier de Grammont y mettoit toujours, en retiroit par hazard quelque chose ; et sous prétexte des lots qu'il gagnoit, il achetoit mille choses qu'il donnoit imprudemment à la Senantes, et la Senantes les recevoit plus imprudemment. La petite Saint-Germain n'en tâtoit plus que bien rarement. Il y a des tracassiers par tout. On fit des remarques sur ce procédé Ceux qui les firent les communiquèrent à Mademoiselle de Saint-Germain. Elle fit semblant d'en rire, mais elle ne laissa pas d'en être piquée. Rien n'est si commun au beau sexe, que de ne vouloir pas qu'une autre profite de ce qu'on refuse. Elle n'en sçut pas bon gré à Madame de Senantes. D'un autre côté, on fût demander à Matta, s'il n'étoit pas assez grand pour faire lui-même ses présens à Madame de Senantes, sans les

envoyer par le Chevalier de Grammont. Cela le réveilla ; car il ne s'en seroit jamais apperçû. Il n'en eut pourtant que des soupçons assez légers ; et voulant s'en éclaircir : " Il faut avouer," dit-il au Chevalier de Grammont, " que l'amour se fait ici d'une façon toute nouvelle. On y sert sans gages ; on s'adresse au mari quand on est amoureux de la femme, et l'on fait des présens à la maîtresse d'un autre, pour se mettre bien avec la sienne. Madame de Senantes t'est fort obligée de . . . ." " C'est toi-même," répondit le Chevalier de Grammont, " puisque c'est sur ton compte. J'étois honteux de voir que tu ne t'étois jamais avisé de lui faire le moindre petit présent. Sçais-tu bien que les gens sont faits si extraordinairement à cette cour, qu'on croit que c'est plutôt par vilenie, que par inadvertence, que tu n'as pas eu le courage de donner la moindre bagatelle à ta maîtresse ? Fi, que cela est ridicule, qu'il faille qu'on songe toujours pour toi !"

Matta se laissa gronder sans qu'il en fût autre chose, persuadé qu'il l'avoit un peu mérité, outre qu'il n'étoit ni assez défiant, ni assez épris pour y faire plus de réflexion. Cependant, comme il

convenoit aux affaires du Chevalier de Grammont qu'il fît connoissance avec Monsieur de Senantes, il en fut tellement persécuté, qu'il le fit à la fin. Son ami fut l'introducteur de cette première visite. Sa maîtresse lui sçut bon gré de cet effort de complaisance, résolue pourtant qu'il n'en profiteroit pas ; et l'époux ayant l'esprit en repos sur une civilité qu'il attendoit depuis long-tems, voulut dès le même soir leur donner à souper dans une petite maison qu'il avoit à la campagne, au bord de la rivière, à deux pas de la ville.

Le Chevalier de Grammont répondit pour tous deux, accepta l'offre ; et comme c'étoit la seule que Matta n'eut pas refusée de Senantes, il y consentit. Le mari vint chez eux pour les prendre à l'heure marquée ; mais il n'y trouva que Matta. Le Chevalier de Grammont s'étoit mis à jouer tout exprès, pour les laisser partir sans lui. Matta vouloit l'attendre, tant il avoit peur de se trouver seul avec Monsieur de Senantes ; mais le Chevalier de Grammont les ayant envoyé prier d'aller toujours devant, et qu'il seroit à eux dès que son jeu seroit fini, le pauvre Matta fut obligé de s'embarquer avec l'homme du monde qui lui revenoit le moins. Ce n'étoit pas l'intention du

Chevalier de Grammont de le tirer si-tôt de cet embarras ; et le perfide ne les sçut pas plutôt en campagne, qu'il fut chez Madame de Senantes, sous prétexte d'y trouver encore son mari, pour aller ensemble où ils devoient souper,

La trahison étoit en beau train ; et comme il paroissoit à Madame de Senantes que l'indifférence de Matta ne méritoit pas autre chose de sa part, elle n'avoit pas de scrupule d'en être. Elle attendoit donc le Chevalier de Grammont, avec des intentions d'autant plus favorables, qu'il y avoit long-tems qu'elle l'attendoit, et qu'elle avoit quelque curiosité pour une visite de sa part, dont son mari ne fût pas. Il est donc à croire que cette première occasion ne se fût pas perdue, si Mademoiselle de Saint-Germain, qu'elle n'attendoit pas, ne fût arrivée presque en même tems que celui qu'elle attendoit.

Elle étoit plus jolie et plus enjouée ce jour-là, qu'elle ne l'avoit été de sa vie ; cependant on ne laissa pas de la trouver fort laide et fort ennuyeuse. Elle s'apperçut bien-tôt qu'elle importunoit ; et ne voulant pas que ce fût pour rien qu'on lui voulût du mal, après avoir passé plus d'une grosse demi-heure à se divertir de leur

inquiétude, et à faire mille petites singeries, qu'elle voyoit bien ne pouvoir être plus mal placées, elle ôta ses coëffes, son écharpe, et tout l'attirail dont on se défait quand on prétend s'établir familièrement quelque part pour le reste du jour. Le Chevalier de Grammont la maudissoit intérieurement, tandis qu'elle ne cessoit de lui faire la guerre sur la méchante humeur dont il étoit en si bonne compagnie. Madame de Senantes, qui ne se possédoit pas mieux que lui, dit assez séchement qu'elle étoit obligée d'aller chez Madame Royale. Mademoiselle de Saint-Germain lui dit qu'elle auroit l'honneur de l'accompagner, si cela ne lui faisoit point de peine. On ne lui répondit pas grand chose, et le Chevalier de Grammont voyant qu'il étoit inutile de pousser sa visite plus loin, sortit de belle humeur.

Dès qu'il fut dehors, il fit partir un de ses Grisons, pour prier Monsieur de Senantes de vouloir bien se mettre à table avec sa compagnie, sans l'attendre, parce que le jeu ne finiroit peut-être pas si-tôt ; mais qu'il seroit à lui avant la fin du repas. Après avoir dépêché ce courier, il mit un sentinelle à la porte de Madame de Senantes, dans l'espérance que l'éternelle Saint-

Germain en sortiroit avant elle ; mais ce fut inutilement, et son espion lui vint dire au bout d'une heure d'impatience et d'agitations, qu'elles étoient sorties ensemble. Il vit bien qu'il n'y auroit pas moyen de se voir ce jour-là ; tout allant de travers pour ses desseins. Il fallut donc se passer de Madame pour aller trouver Monsieur.

Pendant que ces choses se passoient à la ville, Matta ne se divertissoit pas beaucoup à la campagne. Comme il étoit prévenu contre le Seigneur de Senantes, tout ce que le Seigneur de Senantes lui disoit, ne faisoit que lui déplaire. Il maudissoit de bon cœur le Chevalier de Grammont du tête-à-tête qu'il lui procuroit. Il fut sur le point de s'en retourner, quand il vit qu'il falloit se mettre à table sans un troisième.

Cependant, comme son hôte étoit assez délicat sur la bonne chère, qu'il avoit le meilleur vin et le meilleur cuisinier de tout le Piémont ; la vûe du premier service le radoucit ; et mangeant fort et ferme, sans faire attention à Senantes, il se flatta que le souper finiroit, sans avoir rien à démêler avec lui ; mais il se trompa.

Dans le tems que le Chevalier de Grammont vouloit le mettre bien avec Monsieur de Senantes,

il en avoit fait un portrait fort avantageux pour lui donner envie de le connoître. Dans l'étalage de mille autres qualités, connoissant l'entêtement qu'il avoit pour le nom d'érudition, il l'avoit assuré que c'étoit un des sçavans hommes de l'Europe.

Senantes avoit donc attendu quelque trait de lecture dès le commencement du souper de la part de Matta, pour mettre la sienne en jeu ; mais il étoit bien loin de son compte. Personne n'avoit moins lû, personne aussi ne s'en soucioit moins, et personne n'avoit si peu parlé pendant un repas que lui. Comme il ne vouloit point entrer en conversation, sa bouche ne s'étoit ouverte que pour manger ou pour demander à boire.

L'autre s'offensant d'un silence qui lui paroissoit affecté, las de l'avoir inutilement agacé sur d'autres sujets, crut qu'il en auroit quelque raison en le mettant sur l'amour et la galanterie, et l'attaqua de cette manière, pour entâmer le sujet.

" Comme vous êtes le galant de ma femme" ——" Moi !" lui dit Matta, qui vouloit faire le discret. " Ceux qui vous l'ont dit, en ont menti :

" Morbleu." —— " Monsieur," dit Senantes, " vous le prenez-là d'un ton qui ne vous con- " vient guères. Car je veux bien vous appren- " dre, malgré vos airs de mépris, que Madame " de Senantes en est peut-être aussi digne qu'au- " cune de vos dames de France, et que nous en " avons vû, qui vous valoient bien, qui se sont " fait un honneur de la servir." " A la bonne " heure," dit Matta. " Je l'en crois très-digne; " et puis que vous le voulez ainsi, je suis son " serviteur et son galant pour vous obliger."

" Vous croyez, peut-être," poursuivit l'autre, " qu'il en va dans ce pays-ci, comme dans le vôtre, et que les belles n'ont des amans que pour leur accorder des faveurs? Désabusez-vous de cela, s'il vous plait, et sachez que quand même il en seroit quelque chose dans cette cour, je n'en aurois aucune inquiétude." " Rien n'est plus honnête," disoit Matta; " mais pourquoi n'en avoir aucune inquiétude?" " Voici pourquoi," reprit-il. " Je connois la tendresse de Madame de Senantes pour moi; je connois sa sagesse en- vers tout le monde, et plus que tout cela, je con- nois mon propre mérite."

" Vous avez-là de belles connoissances, Mon-

sieur le Marquis," dit Matta, "je les salue toutes trois. A vôtre santé." Senantes lui en fit raison; mais voyant que la conversation tomboit d'abord qu'on ne buvoit plus, après deux ou trois santés de part et d'autre; il voulut faire une seconde tentative, et provoquer Matta par son fort, c'est-à-dire, du côté de l'érudition.

Il le pria donc de lui dire en quel tems il croyoit que les Allobroges fussent venus s'établir dans le Piémont? Matta qui le donnoit au diable avec ses Allobroges, lui dit, qu'il falloit que ce fut du tems des guerres civiles. "J'en doute," dit l'autre. "Tant qu'il vous plaira," dit Matta. "Sous quel Consulat," poursuivit Senantes?— "Sous celui de la Ligue, quand les Guises firent venir les Lansquenets en France," dit Matta. "Mais, que diable cela fait-il?"

Monsieur de Senantes étoit passablement prompt, et volontiers brutal, ainsi Dieu sçait de quelle manière la conversation se seroit tournée, si le Chevalier de Grammont ne fut survenu pour y mettre ordre. Il eut assez de peine à comprendre ce que c'étoit que leur débat; mais l'un oublia les questions qui l'avoient choqué; l'autre les réponses, pour reprocher au Chevalier de

Grammont cette fureur éternelle pour le jeu, qui faisoit qu'on ne pouvoit jamais compter sur lui. Le Chevalier de Grammont, qui se sentoit encore plus coupable qu'ils ne disoient, prit le tout en patience, et se donna plus de tort qu'ils ne voulurent. Cela les appaisa. Le repas finit plus tranquillement qu'il n'avoit commencé. L'ordre fut rétabli dans la conversation ; mais il n'y put mettre la joye, comme il avoit coûtume. Il étoit de très-mauvaise humeur ; et comme il les pressoit à tout moment de sortir de table, Monsieur de Senantes jugea qu'il avoit beaucoup perdu. Matta dit, au contraire, qu'il avoit gagné ; mais que la retraite avoit peut-être été malheureuse, faute de précautions, et lui demanda s'il n'avoit pas eu besoin du sergent la Place, avec son embuscade.

Ce trait d'histoire passoit l'érudition de Senantes, et de peur que Matta ne s'avisât de l'expliquer, le Chevalier de Grammont changea de discours, et voulut sortir de table ; mais Matta ne le voulut pas. Cela le raccomoda dans l'esprit de Senantes, Il prit cette complaisance sur son compte ; cependant, ce n'étoit pas lui, mais c'étoit son vin que Matta trouvoit à son gré.

Madame Royale, qui connoissoit le caractère de Senantes, fut charmé du récit que le Chevalier de Grammont lui fit de cette fête et de cette conversation : elle appella Matta pour en sçavoir la vérité de lui-même. Il avoua qu'avant qu'il fût question des Allobroges, Monsieur de Senantes l'avoit voulu quereller, parce qu'il n'étoit pas amoureux de sa femme.

Cette première connoissance faite de cette manière, il sembloit que toute la bonne volonté que Senantes avoit d'abord eue pour le Chevalier de Grammont, se fût tournée vers Matta. Il étoit tous les jours à sa porte ; et Matta tous les jours chez sa femme. Cela ne convenoit point au Chevalier de Grammont. Il se repentit des réprimandes qu'il s'étoit avisé de faire à Matta, le voyant d'une assiduité qui rompoit toutes ses mesures. Madame de Senantes en étoit encore plus embarrassée. Quelque esprit qu'on ait, on n'est point plaisant pour ceux qu'on importune ; elle eût été bien-aise de n'avoir pas fait de certaines démarches inutilement.

Matta commençoit à trouver des charmes dans sa personne. Il en eût trouvé dans son esprit, si elle l'avoit voulu ; mais il n'y a pas moyen d'être

de bonne humeur avec ceux qui traversent nos desseins. Tandis que son goût augmentoit pour elle, le Chevalier de Grammont n'étoit occupé que des moyens qui pouvoient mettre son aventure à fin. Voici le stratagême dont il se servit enfin, pour avoir la scène libre, en éloignant l'amant et le mari tout à la fois.

Il fit entendre à Matta qu'il falloit donner à souper chez eux à Monsieur de Senantes, et se chargea de pourvoir à tout. Matta lui demanda si c'étoit pour jouer au quinze, et l'assura qu'il auroit beau faire, qu'il mettroit ordre pour cette fois, qu'il ne s'engageât pas au jeu, pour le laisser tête-à-tête avec le plus sot gentilhomme de l'Europe. Le Chevalier de Grammont n'avoit garde d'y songer, persuadé qu'il seroit impossible de profiter de cette occasion, de quelque manière qu'il s'y prit, et qu'on le relâcheroit dans tous les coins de la ville plûtôt que de le laisser en repos. Toute son attention fut donc de rendre le repas agréable, de le faire durer, et d'y faire survenir quelques contestations entre Senantes et Matta. Pour cet effet, il se mit d'abord de la plus belle humeur du monde; les autres s'y mirent à force de vin.

Le Chevalier de Grammont témoigna, qu'il étoit bien malheureux de n'avoir pû donner un petit concert de musique à Monsieur de Senantes comme il l'avoit résolu le matin ; mais que les musiciens s'étoient engagés. Le Marquis de Senantes se fit fort de les avoir à sa maison de campagne le lendemain au soir, et pria la compagnie d'y souper. Matta leur demanda, que diable ils vouloient faire de musique, et soutint que cela n'étoit bon dans ces occasions que pour des femmes, qui avoient quelque chose à dire à leurs amans, pendant que les violons étourdissoient les autres, ou pour des sots qui ne sçavoient que dire, quand les violons ne jouoient pas. On se mocqua de ses raisonnemens : la partie fut liée pour le lendemain, et les violons passèrent à la pluralité des voix. Senantes, pour en consoler Matta, comme pour faire honneur au repas, porta force santés. Il aima mieux lui faire raison de cette manière, que sur la dispute : et le Chevalier de Grammont voyant qu'il ne falloit pas grand chose pour leur échauffer la tête, ne demandoit pas mieux que de les voir aux mains par quelque nouvelle dissertation. Il avoit inutilement jeté de tems en tems quelque propos dans la conver-

sation, pour parvenir à ses fins. S'étant heureusement avisé de lui demander le nom de la famille de Madame son épouse ; Senantes, fort en généalogie, comme sont tous les sots qui ont de la mémoire, se mit à faire celle de Madame de Senantes, par un embrouillement de filiations, qui ne finissoient point. Le Chevalier de Grammont fit semblant de l'écouter avec une grande attention ; et voyant que Matta commençoit à perdre patience, il le pria d'écouter bien ce que Monsienr disoit, et qu'il n'y avoit rien de plus beau. " Cela est bien galant," dit Matta : " mais pour moi, j'avoue, que si j'étois marié, j'aimerois mieux m'informer du véritable père de mes enfans, que de sçavoir quels sont les grands pères de ma femme." Senantes se mocquant de sa grossièreté, ne cessa point qu'il n'eût conduit les ancêtres de son épouse de branche en branche, jusques à Yolande de Senantes. Cela fait, il offrit de faire voir en moins d'une demi-heûre, que les Grammonts venoient d'Espagne. " Eh, que nous importe d'où les Grammonts viennent ?" lui dit Matta. " Sçavez-vous bien, Monseigneur le Marquis, qu'il vaut mieux ne rien sçavoir, que de sçavoir trop de choses ?"

L'autre lui soutint le contraire avec chaleur et préparoit un argument en forme, pour prouver qu'un ignorant est un sot. Mais le Chevalier de Grammont qui connoissoit Matta, ne douta point qu'il n'envoyât promener le logicien, s'il en venoit à la conclusion du syllogisme. C'est pourquoi se mettant entre deux, comme leurs voix commençoient à s'élever, il leur dit, que c'étoit se mocquer que de s'échauffer ainsi pour rien, et traita la chose sérieusement afin qu'elle fût plus marquée. Le souper finit donc tranquillement par le soin qu'il eut de supprimer les disputes, et d'admettre force vin en leur place.

Le lendemain, Matta fut à la chasse, le Chevalier de Grammont chez le Baigneur, et Senantes à sa maison de campagne. Tandis qu'il y préparoit toutes choses, sans oublier les violons, et que Matta chassoit dans la plaine, pour gagner de l'appétit, le Chevalier de Grammont pensoit à l'exécution de son projet.

Dès que la manière en fut réglée dans sa tête, on fut avertir sous main l'officier des gardes, qui servoit auprès de Son Altesse, que Monsieur de Senantes avoit eu quelques paroles avec Monsieur de Matta la nuit précédente en soupant,

que l'un étoit sorti dès le matin, et qu'on ne trouvoit point l'autre dans la ville.

Madame Royale, alarmée de cet avis, envoya promptement chercher le Chevalier de Grammont. Il parut surpris, quand Son Altesse en parla. Il avoua bien qu'ils avoient eu quelques paroles ; mais qu'il n'avoit pas cru que l'un ou l'autre s'en fût souvenu le jour d'après. Il dit, que si le mal n'étoit déjà fait, le plus court seroit de s'en assûrer jusqu'au lendemain, et que si l'on pouvoit les trouver, il se faisoit fort de les raccomoder, sans qu'il en fût autre chose. Cela n'étoit pas difficile. On apprit chez Monsieur de Senantes qu'il étoit à sa maison de campagne. On y fut : on le trouva ; l'officier lui donna des gardes, sans lui dire autre chose, et le laissa fort étonné.

Dès que Matta fut revenu de sa chasse, Madame Royale envoya ce même officier le prier de lui donner sa parole, qu'il ne sortiroit pas jusqu'au lendemain. Ce compliment le surprit. On ne lui en rendit aucune raison. Un bon repas l'attendoit, il mouroit de faim, et rien ne lui paroissoit si déraisonable, que de l'obliger à la résidence dans cette conjoncture : mais il avoit

donné sa parole, et ne sachant ce que tout cela vouloit dire, toute sa ressource fut d'envoyer chercher son ami ; mais son ami ne le vint trouver qu'au retour de la campagne. Il y avoit trouvé Senantes au milieu de ses violons, fort indigné de se voir prisonnier dans sa maison sur le compte de Matta, qu'il attendoit pour faire bonne chère. Il s'en plaignit aigrement au Chevalier de Grammont, et lui dit, qu'il ne croyoit pas l'avoir offensé ; mais que s'il aimoit tant le bruit, il le prioit de l'assurer, que pour peu que le cœur lui en dît, il auroit contentement à la première occasion. Le Chevalier de Grammont l'assura que Matta n'y avoit jamais songé, qu'il sçavoit au contraire qu'il l'estimoit infiniment ; qu'il falloit que ce fût la tendresse extrême de Madame sa femme, qui s'étant alarmée sur le rapport des laquais qui les avoient servis à table, seroit allée chez Madame Royale, pour prévenir quelque accident funeste ; qu'il le croyoit d'autant plus, qu'il avoit souvent dit à Madame de Senantes, en parlant de Matta, que c'étoit la plus rude épée de France ; comme en effet ce pauvre garçon ne se battoit jamais, sans avoir le malheur de tuer son homme.

Monsieur de Senantes, un peu radouci, dit qu'il étoit fort son serviteur, qu'il gronderoit bien sa femme de son impertinente tendresse, et qu'il mouroit d'envie de se revoir avec le cher Matta.

Le Chevalier de Grammont l'assûra, qu'il y alloit travailler, et recommanda bien à ses gardes de ne point le laisser échapper, qu'ils n'eussent des ordres de la cour, parce qu'il paroissoit qu'il mouroit d'envie de se battre et qu'ils en répondroient. Il n'en fallut pas d'avantage pour le faire garder à vue, quoiqu'il n'en fut pas besoin.

Son homme étant en toute assurance de cette manière, il fallut pourvoir à ses sûretés à l'égard de l'autre. Il regagna la ville ; et dès que Matta le vit : " Que diable est-ce," lui dit-il, " que " cette belle farce qu'on me fait jouer ? Pour " moi je ne connois plus rien aux sottes manières " de ce pays-ci. D'où vient qu'on me met pri- " sonnier sur ma parole ?" " D'où vient ?" dit le Chevalier de Grammont. " C'est que tu es " encore plus extraordinaire toi-même que tout " cela. Tu ne sçaurois t'empêcher d'entrer en " dispute avec un bourru, dont tu ne devrois

" faire que rire. Quelque valet officieux aura
" sans doute été redire le beau démêlé d'hier au
" soir. On t'a vû sortir de la ville dès le matin,
" Senantes quelque tems après ; en faut-il d'a-
" vantage pour que Son Altesse Royale se soit
" cru obligée de prendre ses précautions ? Se-
" nantes est aux arrêts : on ne te demande que
" ta parole ; ainsi, bien loin de prendre la chose
" comme tu fais, j'envoyerois très-humblement
" remercier Son Altesse de la bonté qu'elle a de
" te faire arrêter : puisque ce n'est qu'en ta con-
" sidération qu'elle s'intéresse dans la chose : je
" m'en vais faire un tour au palais, où je tâche-
" rai d'éclaircir ce mystère. Cependant, comme
" il n'y a guères d'apparence que cela se puisse
" raccomoder de cette nuit, tu feras bien de
" commander à souper : car je suis à toi dans un
" moment."

Matta le chargea de ne pas manquer à témoigner sa très-humble reconnoissance à Madame Royale de ses bontés, quoiqu'il ne craignît pas plus Senantes qu'il ne l'aimoit : c'est tout dire.

Le Chevalier de Grammont revint au bout d'une demie heure, avec deux ou trois des connoissances que Matta avoit faites à la chasse.

Ces Messieurs avoient voulu venir sur le bruit de la querelle, et chacun offrit ses services séparément à Matta contre l'unique et paisible Senantes. Matta les ayant remerciés, les retint à souper, et se mit en robe de chambre.

Si-tôt que les choses furent dans le train que souhaitoit le Chevalier de Grammont, et que vers la fin du repas il vit trotter les santés à la ronde, il se tint assuré de son homme jusqu'au lendemain. Ce fut alors que le tirant à l'écart, avec la permission des conviés, il lui fit une fausse confidence pour déguiser une trahison véritable, et lui dit, après avoir exigé plusieurs sermens de n'en jamais parler, qu'il avoit enfin obtenu de la petite Saint-Germain, qu'elle le verroit cette nuit. C'est pourquoi il alloit quitter la compagnie, sous prétexte d'aller jouer à la cour ; qu'il le prioit de leur bien faire entendre, qu'il ne les quittoit que pour cela, parce que les Piémontois étoient volontiers soupçonneux. Matta lui promit de s'en acquitter discrétement, lui dit qu'il feroit ses excuses sans qu'il fût besoin de prendre congé de la compagnie, et l'ayant embrassé pour le féliciter sur l'heureux état de ses affaires, il le congédia le plûtôt et le plus secrètement qu'il

put, tant il eut peur qu'il ne manquât cette occasion.

Il se remit à table, charmé de la confidence qu'on venoit de lui faire, et de la part qu'il avoit au succès de cette aventure. Il fit fort le plaisant pour donner le change à ses hôtes ; dit mille invectives contre la fureur du jeu qui possédoit tellement ceux qui s'y livroient, qu'ils quittoient tout pour y passer les nuits. Il se mocquoit tout haut de la folie du Chevalier de Grammont sur cet article ; et tout bas de la crédulité des Piémontois, qu'il trompoit si finement.

Le repas ne finit que bien avant dans la nuit, et Matta * se coucha très-content de ce qu'il avoit fait pour son ami. Cet ami cependant jouissoit du fruit de sa perfidie, s'il en faut croire les apparences. La tendre Senantes l'avoit reçu chez elle dans l'état où se met une personne qui veut rehausser le prix de sa reconnoissance. Ses charmes n'étoient point négligés, et s'il y a des occasions où l'on déteste le traître, tandis que

* Il mourut en 1674. "Matta est mort sans confession," dit Madam de Maintenon dans une lettre à son frère. Tom. I. p. 67.

l'on profite de la trahison, celle-là n'en étoit pas : et quelque discret que fût le Chevalier de Grammont sur ses bonnes fortunes, il ne tint pas à lui qu'on ne crût le contraire. Quoi qu'il en soit, persuadé qu'en amour on gagne toujours de bonne guerre ce qu'on peut obtenir par adresse, on ne voit pas qu'il ait jamais témoigné le moindre repentir de cette supercherie. Mais il est tems que nous le tirions de la cour de Savoye, pour le voir briller dans celle de France.

E. Scriven S.

PRINCE DE CONDE.

London Published 1820 by J. Carpenter & W. Miller

CHAPITRE V.

Le Chevalier de Grammont de retour en France, y soutint merveilleusement la réputation qu'il avoit acquise ailleurs. Alerte au jeu ; actif et vigilant en amour ; quelque-fois heureux, et toujours craint dans les tendres commerces ; à la guerre, égal dans les événemens de l'une et de l'autre fortune ; d'un agrément inépuisable dans la bonne, plein d'expédiens et de conseils dans la mauvaise.

Attaché d'inclination à Monsieur le Prince, témoin, et si on ose le dire, compagnon de la gloire qu'il avoit acquise aux fameuses journées de Lens, de Norlingues, et de Fribourg, les récits qu'il en a si souvent faits, n'ont rien diminué de leur éclat.

Tant qu'il n'eut que quelques scrupules de devoirs, et plusieurs avantages à sacrifier, il quitta tout pour suivre un homme, * que de pressans motifs et des ressentimens, qui sembloient

* Le grand Condé.

en quelque sorte excusables, ne laissoient pas d'écarter du bon chemin. Il l'a suivi dans la première disgrace de sa fortune, avec une constance dont on voit peu d'exemples. Mais il n'a pû tenir contre les sujets de plainte qu'il lui a donnés dans la suite, et que ne méritoit pas cet attachement invincible pour lui. C'est pourquoi, sans craindre aucun reproche sur une conduite qui se justifioit assez d'elle-même, comme il étoit un peu sorti de son devoir pour entrer dans les intérêts de Monsieur le Prince, il crut pouvoir en sortir pour rentrer dans son devoir.

Sa paix fut bien-tôt faite à la cour. De plus coupables y rentroient en grace dès qu'ils le vouloient. La reine encore effrayée du péril où les troubles avoient mis l'état au commencement de sa régence, ne cherchoit qu'à ramener les esprits par la douceur. La politique du ministre* n'étoit ni sanguinaire, ni vindicative. Ses maximes favorites étoient d'assoupir, plûtôt que d'employer les derniers remèdes, de se contenter de ne rien perdre dans la guerre, sans se mettre en frais pour gagner quelque chose sur les ennemis; de souffrir qu'on dit beaucoup de mal de lui, pourvû

* Le Cardinal Mazarin.

Nanteuil P. *E. Scriven S.*

CARDINAL MAZARINE.

London. Published 1810. by W. Miller and J. Carpenter.

qu'il amassât beaucoup de bien, et de pousser la minorité tout aussi loin qu'il lui seroit possible.

Cette avidité d'amasser ne se bornoit pas à mille moyens que lui en fournissoit l'autorité dont il étoit revêtu ; son industrie n'avoit pour objet que le gain. Il aimoit naturellement le jeu ; mais il ne jouoit que pour s'enrichir, et trompoit tant qu'il pouvoit pour gagner.

Le Chevalier de Grammont, à qui il trouvoit beaucoup d'esprit, et auquel il voyoit beaucoup d'argent, fut bien-tôt de son goût et de son jeu. Il s'apperçut des subtilités et de la mauvaise foi du Cardinal, et crut qu'il lui étoit permis de mettre en usage les talens que la nature lui avoit donnés, non seulement pour s'en défendre, mais pour l'attaquer dans les occasions. Ce seroit ici le lieu de parler de ces aventures ; mais qui peut les conter avec assez d'agrément et de légèreté, pour remplir l'attente de ceux qui en auroient déjà entendu parler ? C'est en vain qu'on écriroit mot pour mot ces narrations divertissantes : il semble que leur sel s'évapore sur le papier ; et de quelque manière qu'elles y soient placées, la vivacité ne s'y trouve plus.

Il suffira donc de dire que dans les occasions

où l'adresse fut réciproquement employée, le Chevalier emporta l'avantage ; et que s'il fit mal sa cour au ministre, il eut la consolation de voir que ceux qui s'étoient laissé gagner, ne retirèrent pas dans la suite de grandes utilités de leur complaisance. Cependant, ils restèrent toujours dans une soumission rampante, tandis que dans mille rencontres, le Chevalier de Grammont ne se contraignoit guères sur son chapitre. En voici une.

L'armée d'Espagne, commandée par Monsieur le Prince et par l'Archiduc, assiégeoit Arras. La cour s'étoit avancée jusqu'à Péronne. Les troupes ennemies auroient donné par la prise de cette place, de la réputation à leur armée. Elles en avoient besoin ; car celles de France étoient depuis quelque tems en possession d'avoir partout de l'avantage sur elles.

Monsieur le Prince soutenoit un parti chancelant, autant que leurs lenteurs et leurs irrésolutions ordinaires le permettoient ; mais comme aux événemens de la guerre il faut agir indépendamment dans de certaines occasions, qui ne se trouvent plus lorsqu'on les laisse échapper, toute sa capacité leur étoit souvent inutile. L'infanterie

Espagnole ne s'étoit jamais relevée depuis la bataille de Rocroi; et celui qui l'avoit ruinée par cette victoire, en combattant contre eux, étoit le seul qui, commandant alors pour eux, pût réparer le mal qu'il leur avoit fait. Mais la jalousie des chefs, et la méfiance du conseil, lui lioient les mains.

Cependant Arras ne laissoit pas d'être vivement attaqué. Le Cardinal voyoit assez la honte qu'il y avoit à laisser prendre cette place à sa barbe, et presque à la vûe du roi. D'un autre côté c'étoit beaucoup hazarder que d'en tenter le secours. Monsieur le Prince n'étoit pas homme à négliger la moindre précaution pour la sûreté de ses lignes. Quand on en attaque, sans les forcer, on ne s'en retire pas comme on veut. Plus les efforts sont vifs, plus le désordre est grand dans la retraite; et Monsieur le Prince étoit l'homme du monde qui sçavoit le mieux profiter de ses avantages. L'armée que commandoit Monsieur de Turenne, plus foible de beaucoup que celle des ennemis, étoit pourtant la seule ressource qu'on eût de ce côté-là. Cette armée battue, la prise d'Arras n'étoit pas la seule disgrace qu'on eût à craindre.

Le génie du Cardinal, heureux pour les conjonctures où des négociations peu sincères tiroient d'un mauvais pas, s'effrayoit à la vûe d'un péril pressant, et d'un événement décisif. Il crut que faisant le siège de quelqu'autre place, sa prise dédommageroit de celle d'Arras ; mais Monsieur de Turenne, qui pensoit tout autrement que le Cardinal, prit la résolution de marcher aux ennemis, et ne lui en donna l'avis qu'après s'être mis en marche. Le courier arriva au fort de ses inquiétudes, et redoubla ses allarmes ; mais il n'y avoit plus moyen de s'en dédire.

Le Maréchal, dont la haute réputation lui avoit acquis la confiance des troupes, n'avoit pas manqué de prendre son parti, avant qu'un ordre précis de la cour pût l'interdire. L'occasion étoit de celles où les difficultés rehaussent la gloire du succès. Quoique la capacité du général rassurât un peu la cour, on étoit à la veille d'un événement qui devoit terminer de manière ou d'autre les alarmes et les espérances ; et tandis que le reste des courtisans raisonnoit diversement sur ce qui devoit arriver, le Chevalier de Grammont se mit en tête de s'en éclaircir par lui-même. Sa résolution surprit assez la cour. Ceux

qui avoient autant vû d'occasions que lui, sembloient dispensés de ces sortes d'empressemens ; mais ses amis lui en parlèrent en vain.

Le roi lui en sçut bon gré. La reine n'en parut pas moins contente. Il l'assura qu'il lui apporteroit de bonnes nouvelles. Elle lui promit de l'embrasser, s'il tenoit parole. Le Cardinal lui en promit autant. Il ne fit pas grand cas de cette promesse, mais il la crut sincère, parce qu'elle ne devoit rien couter.

Il partit à l'entrée de la nuit avec Caseau, que Monsieur de Turenne avoit dépêché vers leurs Majestés. Le Duc d'York et le Marquis d'Humières commandoient sous ses ordres. Le dernier étoit de-jour, et à peine paroissoit-il quand le Chevalier arriva. Le Duc d'York ne le reconnut pas d'abord ; mais le Marquis d'Humières courant à lui les bras ouverts, "Je me doutois bien," dit-il, " que si quelqu'un nous venoit voir de la " cour, dans une occasion comme celle-ci, ce se- " roit le Chevalier de Grammont. Eh bien," poursuivit-il, " que fait-on à Péronne?"—" On " y a grand peur," dit le Chevalier.—" Et que " croit-on de nous ?"—" On croit," poursuivit-il, " que si vous battez Monsieur le Prince, vous

" n'aurez fait que votre devoir ; si vous êtes " battus, on croira que vous êtes des fous et des " ignorans, d'avoir tout risqué, sans égard aux " conséquences."—" Voilà," dit le Marquis d'Humières, " une nouvelle bien consolante que " tu nous apportes. Veux-tu que nous te menions " au quartier de Monsieur de Turenne, pour lui " en faire part, ou si tu aimes mieux te reposer " dans le mien ; car tu as couru toute la nuit, et " peut-être n'as-tu pas eu plus de repos la précé- " dente."—" Où prens-tu que le Chevalier de " Grammont ait jamais eu besoin de dormir ?" lui répondit-il. " Fais-moi seulement donner " un cheval, afin que j'aie l'honneur d'accom- " pagner Monsieur le Duc d'York ; car appa- " remment il n'est en campagne de si bon matin, " que pour visiter quelques postes."

La garde avancée n'étoit qu'à la portée du canon de celle des ennemis. Dès qu'ils y furent : " J'aurois envie," dit le Chevalier de Grammont, " de pousser jusques à la vedette qu'ils ont " avancée sur cette hauteur. J'ai des amis et des " connoissances dans leur armée, dont je vou- " drois bien demander des nouvelles : Monsieur " le Duc d'York voudra bien me le permettre."

Sir A. Vandyck P. *E. Scriven S.*

PRINCE D'AREMBERG.

London Published 1810 by W. Miller and J. Carpenter.

A ces mots il s'avança. La vedette le voyant venir droit à son poste, se mit sur ses gardes. Le Chevalier s'arrêta dès qu'il en fut à portée. La vedette répondit au signe qu'il lui fit, et en fit un autre à l'officier, qui s'étant déjà mis en marche sur les premiers mouvemens qu'il avoit vû faire au cavalier, fut bien-tôt à lui. Voyant le Chevalier de Grammont seul, il ne fit point de difficulté de le laisser approcher. Il pria cet officier de faire en sorte qu'il pût avoir des nouvelles de quelques parens qu'il avoit dans leur armée, et en même tems lui demanda si le Duc d'Arscot étoit au siège. " Monsieur," lui dit-il, " le voilà qui vient de mettre pied à terre sous ces " arbres que vous voyez sur la gauche de notre " grand'Garde. Il n'y a qu'un moment qu'il " étoit ici, avec le Prince d'Aremberg son frère, " le Baron de Limbec, et Louvigny." " Pour- " rois-je les voir sur parole ?" lui dit le Chevalier.—" Monsieur," dit-il, " s'il m'étoit permis " de quitter mon poste, j'aurois l'honneur de " vous y accompagner ; mais je vais leur envoyer " dire que Monsieur le Chevalier de Grammont " souhaite de leur parler :" et après avoir détaché un cavalier de sa garde vers eux, il revint.

" Monsieur," lui dit le Chevalier de Grammont, " puis-je vous demander comment je suis connu " de vous ?"—" Est-il possible," lui dit l'autre, " que Monsieur le Chevalier de Grammont ne re- " connoisse pas la Motte, qui a eu l'honneur de ser- " vir si long-tems dans son régiment ?"—" Quoi ! " C'est toi, mon pauvre la Motte ? Vraiment, " j'ai eu tort de ne te pas reconnoître ; quoique " tu sois dans un équipage bien différent de celui " que je te vis la première fois à Bruxelles, lors " que tu montrois à danser les triolets à Madame " la Duchesse de Guise : et j'ai peur que tes af- " faires ne soient pas en aussi bon état qu'elles " étoient la campagne d'après que je t'eus donné " cette compagnie dont tu parles." Ils en étoient-là quand le Duc d'Arscot, suivi de ceux dont on vient de parler, arriva au galop. Le Chevalier de Grammont fut embrassé de toute la troupe avant que de pouvoir leur parler. Bientôt arrivèrent une infinité d'autres connois- sances, avec autant de curieux des deux partis, qui le voyant sur la hauteur, s'y rassembloient avec tant d'empressement, que les deux armées, sans dessein, sans trêve, et sans supercherie, s'al- loient mêler en conversation, si par hazard Mon-

sieur de Turenne ne s'en fût apperçu de loin. Ce spectacle le surprit. Il y accourut ; et le Marquis d'Humières lui conta l'arrivée du Chevalier de Grammont, qui avoit voulu parler à la vedette, avant que d'aller au quartier général. Il ajouta qu'il ne comprenoit pas comment diable il avoit fait pour rassembler les deux armées autour de lui, depuis un moment qu'il les avoit quittés. " Effectivement," dit Monsieur de Turenne, " voilà un homme bien extraordinaire. " Mais il est juste qu'il nous vienne un peu voir, " après avoir rendu sa première visite aux enne- " mis :" et à ces mots il fit partir un aide de camp pour rappeller les officiers de son armée, et pour dire au Chevalier de Grammont l'impatience qu'il avoit de le voir.

Cet ordre arriva dans le tems qu'il en vint un semblable aux officiers des ennemis. Monsieur le Prince, averti de cette paisible entrevûe, n'en avoit point été surpris, d'abord qu'on lui eut dit que c'étoit le Chevalier de Grammont. Il avoit seulement ordonné à Lussan de rappeller les officiers, et de prier le Chevalier qu'il pût lui parler le lendemain sous ces mêmes arbres. Il le pro-

mit, en cas que Monsieur de Turenne le trouvât bon, comme il n'en doutoit point.

On le reçut aussi agréablement dans l'armée du roi, qu'on avoit fait dans celles des ennemis. Monsieur de Turenne estimoit sa franchise autant qu'il étoit charmé de son esprit. Il lui sçut bon gré d'être le seul des courtisans qui le fût venu voir dans une conjoncture comme celle-là. Les questions qu'il lui fit sur la cour, étoient moins pour en apprendre des nouvelles, que pour se divertir de la manière dont il lui conteroit les inquiétudes et les différentes allarmes. Le Chevalier de Grammont lui conseilla de battre les ennemis, s'il ne vouloit être chargé de l'événement d'une entreprise qu'il voyoit que le Cardinal ne lui avoit pas ordonnée. Monsieur de Turenne lui promit de faire de son mieux pour suivre cet avis, et lui promit de plus, qu'en cas qu'il réussît, il lui feroit tenir parole par la reine. Il ajouta qu'il n'étoit pas fâché que Monsieur le Prince eût souhaité de lui parler. Ses mesures étoient prises pour l'attaque des lignes. Il en entretint le Chevalier de Grammont en particulier, et ne lui cacha que le jour de l'éxécution. Cela

fut inutile. Il avoit trop vû, pour ne pas juger, par ses lumières et les observations qu'il fit, que dans le poste qu'il avoit pris, la chose ne se pouvoit plus différer.

Il partit le lendemain pour son rendez-vous, accompagné d'un trompette : et à l'endroit que Monsieur de Lussan lui avoit marqué la veille, il trouva Monsieur le Prince. Dès qu'il eut mis pied à terre ; " Est-il possible," lui dit-il, en l'embrassant, " que ce soit le Chevalier de " Grammont, et que je le voye dans le parti con- " traire ?"—" C'est vous même, que j'y vois," répondit le Chevalier de Grammont, " et je m'en " rapporte à vous, Monseigneur, si c'est la faute " du Chevalier de Grammont, ou la vôtre, que " nous ne soyons plus dans le même parti."— " Il faut l'avouer," dit Monsieur le Prince. " S'il y en a qui m'ont abandonné comme des " ingrats et des misérables, tu m'as quitté comme " j'ai quitté moi-même, en honnête-homme, qui " croit avoir raison. Mais oublions tous sujets " de ressentiment, et dis moi ce que tu viens " faire ici, toi, que je croyois à Péronne avec la " cour ?" " Le voulez-vous sçavoir ?" dit-il : " je viens, ma foi, vous sauver la vie Je vous

" connois ; vous ne sçauriez vous empêcher " d'être au milieu des ennemis dans un jour " d'occasion. Il ne vous faudroit qu'avoir votre " cheval tué sous vous, et être pris les armes à la " main, pour être traîté par ce Cardinal-ci, " comme votre oncle de Montmorency le fut par " l'autre. Je viens donc vous tenir un cheval " tout prêt en cas de semblable malheur ; afin " qu'on ne vous coupe pas la tête."—" Ce ne " seroit pas la première fois," dit Monsieur le Prince, en riant, " que tu m'aurois rendu de ces " services ; quoique le danger alors fût moins " grand qu'il pourroit l'être à présent, si j'étois " pris."

De cette conversation ils tombèrent sur des discours moins sérieux. Monsieur le Prince le questionna sur la cour, sur les dames, sur le jeu, sur l'amour ; et revenant insensiblement à la conjoncture dont il étoit question, le Chevalier de Grammont ayant demandé des nouvelles des officiers de sa connoissance, qui étoient restés auprès de lui, Monsieur le Prince lui dit qu'il ne tiendroit qu'à lui d'aller jusques aux lignes, où il pourroit voir, non seulement ceux dont il demandoit des nouvelles, mais la disposition des

quartiers et tous les retranchemens. Le Chevalier de Grammont y consentit, et Monsieur le Prince, après lui avoir tout montré, l'ayant remené jusqu'à leur rendez-vous ; " Hé bien, " Chevalier," lui dit-il, " quand crois-tu que " nous te revoyons ?"—" Ma foi," lui dit-il, " vous venez d'en user si galamment, que je ne " veux point vous le cacher. Tenez-vous prêt " une heure avant le jour : car vous pouvez " compter que nous vous attaquerons demain au " matin. Je ne vous en avertirois peut-être pas, " si on m'en avoit fait confidence ; mais quoi " qu'il en soit, fiez-vous à ma parole."—" Non, " tu ne te démens point," dit Monsieur le Prince, en l'ayant encore embrassé. Le Chevalier de Grammont regagna le camp de Monsieur de Turenne à l'entrée de la nuit. Tout s'y disposoit à l'attaque des lignes ; et ce n'étoit plus un secret parmi les troupes.

" Eh bien, Monsieur le Chevalier, on a été " bien aise de vous voir," lui dit Monsieur de Turenne, " et Monsieur le Prince vous aura bien " fait des questions et des amitiés"—" Il en a " usé le plus civilement du monde," lui dit le Chevalier de Grammont, " et pour me faire voir

" qu'il ne me prenoit pas pour un espion, il m'a " mené jusqu'aux retranchemens, et aux lignes, " où il m'a fait voir de quoi vous bien recevoir." " Et qu'en croit-il?"—" Il est persuadé que vous " l'attaquerez cette nuit, ou demain à la petite " pointe du jour ; car, vous autres grands capi- " taines," poursuivit le Chevalier, " vous con- " noissez la manœuvre les uns des autres, que " c'est une merveille."

Monsieur de Turenne reçut volontiers cette louange d'un homme qui n'en donnoit pas indifféremment à tout le monde. Il lui communiqua la disposition des attaques, en lui témoignant qu'il étoit bien aise qu'un homme, qui avoit vû tant d'occasions, fût temoin de celle-là, et qu'il comptoit pour beaucoup de l'avoir auprès de lui. Mais comme il crut qu'il n'avoit pas trop du reste de cette nuit pour se reposer, après avoir passé l'autre sans dormir, il le laissa au Marquis d'Humières, qui lui donnoit à souper, et qui le logeoit.

La journée suivante fut celle des lignes d'Arras, où Monsieur de Turenne victorieux vit ajouter un nouvel éclat à sa gloire ; et dans laquelle le Prince de Condé, quoique vaincu,

ne perdit rien de celle qu'il avoit acquise ailleurs.

Il y a tant de relations de cette fameuse journée, qu'il seroit superflu d'en parler ici. Le Chevalier de Grammont, à qui, comme volontaire, il étoit permis de se trouver par tout, en a rendu meilleur compte que pas un autre. Monsieur de Turenne se trouva bien d'une activité, qui ne l'abandonnoit, ni en paix, ni en guerre, et d'une présence d'esprit, qui lui fit porter des ordres comme venant du général, si à propos, que Monsieur de Turenne, délicat d'ailleurs sur ces matières, l'en remercia, quand l'affaire fut finie, en présence de tous les officiers, et le chargea d'en porter la première nouvelle à la cour.

Il ne faut d'ordinaire, pour ces expéditions, que trouver les postes bien fournies, être en haleine, ou s'être pourvû de relais ; mais il eut bien d'autres obstacles à surmonter. En premier lieu, des partis ennemis, répandus de tous côtés, s'opposoient à son passage. Ensuite, des courtisans avides, et officieux, qui, dans ces occasions, se postent sur les avenues, pour escamoter la nouvelle d'un pauvre courier. Cependant, son adresse le sauva des uns, et trompa les autres

Il avoit pris, pour l'escorter jusqu'à moitié chemin de Bapaume, huit ou dix maîtres commandés par un officier de sa connoissance ; persuadé que le plus grand danger seroit entre le camp et la première poste ; il n'eut pas fait une lieue, qu'il en fut convaincu. L'officier le suivoit de près ; et se retournant vers lui, " si vous " n'êtes pas bien monté," dit-il, " je vous " conseille de regagner le camp ; car moi, je " vais bien-tôt passer à toute bride."—" Mon- " sieur," lui dit l'officier, " j'espère vous tenir " compagnie, quelque train que vous alliez, jus- " qu'à ce que vous soyez en lieu de sûreté." " J'en doute," lui dit-il, " car, voilà des mes- " sieurs qui se disposent à nous venir voir." " Eh ! ne voyez-vous pas," lui répondit cet officier, " que ce sont de nos gens, qui font repaître " leurs chevaux ?"—" Non ; mais je vois fort " bien que ce sont des Cravattes de l'armée enne- " mie :" et là-dessus, lui ayant fait remarquer qu'ils montoient à cheval, il ordonna aux cavaliers qui l'escortoient, de se disposer pour faire diversion, et donna des deux vers Bapaume.

Il montoit un cheval anglois fort vite ; mais s'étant enfourné dans un chemin creux, dont le

terrain étoit mol et bourbeux, il eut à ses trousses messieurs les Cravattes, qui, jugeant que c'étoit quelque officier de considération, n'avoient eu garde de prendre le change, et s'étoient attachés à le poursuivre, sans se mettre en peine des autres. Le mieux monté du parti commençoit à l'approcher : car, les chevaux anglois, qui vont vîte comme le vent en terrain uni, se démêlant assez mal des mauvais chemins, le Cravatte avoit le mousqueton haut, et lui crioit de loin *bon quartier*. Le Chevalier de Grammont, qui voyoit qu'on gagnoit sur lui, et que quelques efforts que fît son cheval dans un terrain pesant, il seroit joint à la fin, quitta tout à coup le chemin de Bapaume, pour se jeter dans une chaussée à droite, qui s'en éloignoit. Dès qu'il y fut, s'arrêtant, comme pour écouter la proposition du Cravatte, il laissa prendre un peu haleine à son cheval, tandis que l'autre, qui croyoit qu'il ne l'attendoit que pour se rendre, faisoit tous ses efforts, pour s'en mettre en possession, et crevoit son cheval pour arriver avant le reste de ses compagnons, qui suivoient la file.

Un moment de réflexion fit envisager au Chevalier de Grammont la désagréable aventure que

ce seroit, au sortir d'une victoire si glorieuse, et des périls d'un combat si bien disputé, d'être pris par des coquins, qui ne s'y étoient point trouvés, et au lieu d'être reçu en triomphe, d'être embrassé d'une grande Reine pour la nouvelle importante dont il étoit chargé, de se voir trainé en chemise par les vaincus.

Pendant cette courte méditation, le Cravatte éternel s'étoit approché jusques à la portée de sa carabine, qu'il présentoit toujours, en lui offrant *bon quartier*. Mais le Chevalier de Grammont, à qui cette offre, et la manière dont on la faisoit, déplaisoient également, fit un petit signe de la main, pour qu'on cessât de le coucher en joue ; et sentant son cheval en haleine, il baissa la main, partit comme un éclair, et laissa son Cravatte si étonné, qu'il ne s'avisa pas seulement de lui tirer son coup.

Dès qu'il eut gagné Bapaume, il prit des chevaux frais. Celui qui commandoit dans la place avoit toutes sortes d'égards pour lui. Il l'assura que personne n'avoit encore passé : qu'il lui seroit fidèle ; et qu'il arrêteroit tous ceux qui viendroient après lui, excepté les couriers de Monsieur de Turenne.

Il ne lui restoit plus qu'à se garantir de ceux qui devoient se mettre à l'affut aux environs de Péronne, pour courir d'aussi loin qu'ils le verroient, et porter sa nouvelle à la cour, sans la sçavoir. Il sçavoit que le Maréchal Du-Plessis, celui de Villeroy, et Gaboury, s'en étoient vantés à Monsieur le Cardinal, avant son départ. Ce fut donc pour éluder cette embuscade, qu'il prit deux cavaliers bien montés à Bapaume ; et dès qu'il fut à une lieue de la ville, après leur avoir donné à chacun deux Louis d'or, pour être fidèles, il leur ordonna de prendre les devans, de faire fort les effrayez, de dire à ceux qui les questionneroient, " que tout étoit perdu ; que " le Chevalier de Grammont étoit resté à Ba- " paume, n'étant pas pressé de porter une mau- " vaise nouvelle ; et que, pour eux, ils avoient " été poursuivis par des Cravattes répandus par " tout depuis la défaite."

Tout réussit comme il l'avoit projeté. Les cavaliers furent interceptés par Gaboury, dont l'empressement avoit devancé les deux maréchaux ; mais quelques questions qu'on leur fît, ils jouèrent si bien leur rolle, que la consternation avoit déjà gagné Péronne, et que des bruits

incertains de la défaite se disoient à l'oreille parmi les courtisans, lors que Monsieur le Chevalier de Grammont arriva.

Rien ne rehausse tant le prix d'une bonne nouvelle, que la fausse alarme d'une mauvaise. Cependant, quoique la sienne fût accompagnée de ce relief, il n'y eut que leurs Majestés qui la reçûrent avec les transports de joie qu'elle méritoit.

La Reine lui tint parole de la meilleure grace du monde. Elle l'embrassa devant tous les courtisans. Le roi n'y parut pas moins sensible ; mais le Cardinal, soit pour diminuer le mérite d'une nouvelle, qui demandoit une récompense de quelque prix, soit par le retour de cette insolence que lui donnoit la prosperité, fit semblant de ne le pas écouter d'abord ; et ayant appris ensuite que les lignes avoient été forcées ; que l'armée d'Espagne étoit battue, et qu'Arras étoit secouru ; "et Monsieur le Prince," dit-il, "est-il pris ?"—"Non," dit le Chevalier de Grammont. "Il est donc mort ?" ajouta le Cardinal. "Encore moins," répondit le Chevalier de Grammont, d'un air de mépris. A ces mots, le Cardinal passa dans le cabinet de la Reine avec

Mignard P. *E. Scriven S.*

ANNE D'AUTRICHE.

London Published 1810. by W. Miller and J. Carpenter

leurs Majestés, très heureusement pour le Chevalier de Grammont, qui n'auroit pas manqué de lui faire que quelque réponse emportée dans l'indignation que lui donnoient ces deux belles questions, et la conclusion qu'il en avoit tirée.*

La cour étoit remplie des espions de son Eminence. Une foule de courtisans et de curieux l'ayant environné selon la coûtume, il fut bien aise de dire devant les esclaves du Cardinal, une partie de ce qu'il avoit sur le cœur, et qu'il lui auroit peut-être dit à lui-même en reprenant son air ironique. " Ma foi, Messieurs," dit-il, " rien n'est tel que d'avoir du zèle et de l'em- " pressement pour les rois et les grands princes " dans les services qu'on leur rend. Vous avez " vû l'air gracieux que Sa Majesté m'a fait; " vous êtes témoins comme la Reine m'a tenu " parole : mais pour Monsieur le Cardinal, il a

* On a soupçonné cette fierté de s'être démentie à l'occasion de l'entrée du Roi dans l'année 1660. " Le Cheva- " lier de Grammont, Rouville, Bellefonds et quelques autres " courtisans *suivoient la maison de M. le Cardinal;* ce qui " surprit tout le monde : on dit que c'étoit par flatterie; " et je m'en informerai. Le Chevalier étoit tout couvert de " couleur de feu, et fort brillant." *V. Lettres de Maintenon, tom.* 1. *p.* 32.

" reçû ma nouvelle, comme s'il n'y gagnoit pas " plus qu'il n'a fait à la mort de Pierre Ma- " zarin."

Il y avoit là de quoi faire évanouir des gens qui se seroient intéressés sincèrement à lui : et la fortune la mieux établie eût été ruinée par une plaisanterie beaucoup moins sensible dans d'autres tems. Car il la faisoit en présence de témoins, qui n'attendoient que l'occasion de la pouvoir rendre dans toute sa malignité, pour se faire un mérite de leur vigilance auprès d'un ministre puissant et absolu. Le Chevalier de Grammont en étoit trop persuadé ; cependant, quelque inconvénient qu'il en prévît, il ne laissa pas de s'en applaudir.

Les rapporteurs s'acquittèrent dignement de leur devoir. Cependant, l'affaire tourna tout autrement qu'ils ne l'avoient espéré. Le lendemain, comme le Chevalier de Grammont étoit au dîner de leurs Majestés, le Cardinal y vint, et s'approchant de lui, comme tout le monde s'en éloignoit par respect : " Chevalier," lui dit-il, " la nouvelle que vous avez apportée est bonne. " Leurs Majestés en sont contentes : et pour " vous montrer que je crois y gagner beaucoup

" plus qu'à la mort de Pierre Mazarin, si vous
" voulez venir dîner chez moi, nous jouerons ;
" car la Reine nous veut donner de quoi : et
" cela par dessus le marché."

Voilà de quelle manière le Chevalier de Grammont avoit ôsé choquer un si puissant ministre ; et voilà tout le ressentiment qu'en témoigna le moins vindicatif de tous les ministres. Il y avoit véritablement quelque chose de grand à un homme de son âge de ne respecter l'autorité des ministres qu'autant qu'ils étoient respectables par leur mérite. Il s'en applaudissoit avec toute la cour, et se laissoit agréablement flatter d'avoir seul ôsé conserver quelque espèce de liberté dans une servitude générale. Mais ce fut peut-être l'impunité de cette insulte au Cardinal, qui lui attira depuis quelques inconvéniens sur des témérités moins heureusement hazardées.

Cependant, la cour revint. Le Cardinal, qui sentoit bien qu'il n'y avoit plus moyen de tenir son maître en tutelle ; accablé de soins et de maladies, comblé de trésors, dont il ne sçavoit que faire, et raisonnablement chargé de la haine publique, tourna toutes ses pensés à terminer le

plus utilement qu'il pourroit pour la France un ministère qui l'avoit si cruellement agitée. Ainsi, tandis qu'il mettoit sur pied les commencemens sincères d'une paix ardemment désirée, les plaisirs et l'abondance commençoient à régner à la cour.

Les fortunes du Chevalier de Grammont y furent long-tems diverses dans l'amour et dans le jeu. Estimé des courtisans ; recherché des beautés qu'il ne servoit pas ; redoutable à celles qu'il servoit ; mieux traité de la fortune que de l'amour ; mais se dédommageant de l'un par l'autre, toujours gai, toujours vif, et dans les commerces essentiels toujours honnête homme.

C'est dommage qu'il faille interrompre ici la suite de son histoire par un intervalle de quelques années, comme on a déjà fait dans le commencement de ces mémoires. Il n'y a point de vuide qu'on ne doive regretter dans une vie dont les moindres particularités ont eu quelque chose de divertissant ou de singulier. Mais soit qu'il ne les ait pas crû dignes d'occuper une place parmi les autres événemens, ou qu'il n'en ait

H. Rigaud P. *E. Scriven S.*

LOUIS THE FOURTEENTH.

London. Published 1810. by J. Carpenter and W. Miller

conservé qu'une idée confuse, il faut passer à des endroits de ces fragmens plus éclaircis, pour, en venir au sujet de son voyage en Angleterre.

La paix des Pyrenées, le mariage du roi, le retour de Monsieur le Prince, et la mort du Cardinal donnoient une autre face à l'état. Toute la France avoit les yeux sur son roi. Rien ne l'égaloit, ni par les graces de sa personne, ni pour la grandeur de son air ; mais, on ne lui connoissoit pas encore ce génie supérieur, qui remplissant ses sujets d'admiration, l'a dans la suite rendu si redoutable à toute l'Europe. L'amour et l'ambition, ressorts invisibles des intrigues, et des mouvemens de toutes les cours, étoient attentifs aux premières démarches qu'il feroit. Les plaisirs se promettoient un empire souverain sur un prince tenu dans l'éloignement des connoissances nécessaires pour gouverner ; et l'ambition ne se flattoit de régner à la cour, que sur l'esprit de ceux qui pouvoient se disputer le ministère : mais on fut surpris de voir tout à coup briller des lumières qu'une prudence en quelque façon nécessaire avoit si long-tems dissimulée.

Une application ennemie des délices qui

s'offrent à cet âge, et qu'une puissance illimitée refuse rarement, attacha entièrement ce jeune prince aux soins du gouvernement. Tout le monde admira ce changement merveilleux ; mais tout le monde n'y trouva pas son compte. Les grands devinrent petits devant un maître absolu. Les courtisans n'approchoient qu'avec vénération du seul objet de leurs respects et du seul arbitre de leur fortune. Ceux qui n'aguères étoient de petits tirans dans leurs provinces, ou dans les places frontières, n'en étoient plus que les gouverneurs. Les graces, selon le bon plaisir du maître, s'accordoient tantôt au merite, tantôt aux services. Il n'étoit plus question d'importuner ou de menacer la cour pour en obtenir.

Le Chevalier de Grammont regardoit comme un prodige l'attention de son maître pour les soins de son état. Il ne pouvoit comprendre qu'on voulût l'assujettir à cet âge aux règles qu'il s'étoit prescrites, et qu'on ôtât tant d'heures aux plaisirs pour les donner aux devoirs ennuyeux et aux fonctions fatigantes du gouvernement ; mais il louoit le Seigneur de ce qu'on n'avoit désormais plus d'hommages à rendre, ni plus de cour à faire, qu'à celui auquel ils étoient légi-

timement dûs. Impatient des cultes serviles qu'on rend à la fortune d'un ministre, il n'avoit pas fléchi devant l'autorité des Cardinaux, qui s'étoient succédés. Jamais il n'avoit encensé le pouvoir arbitraire du premier, ni donné ses suffrages aux artifices de l'autre ; mais aussi jamais il n'avoit tiré du Cardinal de Richelieu qu'une abbaye qu'on ne pouvoit refuser à sa qualité : et jamais il n'avoit eû de Mazarin que ce qu'il lui avoit gagné au jeu.

L'expérience de plusieurs années à la suite d'un grand capitaine lui avoit donné de la capacité pour la guerre : mais dans une paix universelle, il n'en étoit plus question. Il jugea qu'au milieu d'une cour florissante en beautés, et abondante en argent, il ne devoit s'occuper que du soin de plaire à son maître, de faire valoir les avantages que la nature lui avoit donnés pour le jeu, et mettre en usage de nouveaux stratagèmes en amour.

Il réussit assez bien dans les deux premiers de ces projets ; et comme il s'étoit dès-lors établi pour maxime de sa conduite, de s'attacher uniquement au Roi dans toutes les vûes de son

établissement ; de ne respecter la faveur, que lors qu'elle seroit soutenue du mérite ; de se faire aimer des courtisans, et craindre des ministres ; de tout oser pour rendre de bons offices, et de ne rien entreprendre aux dépens de l'innocence ; il se vit bien-tôt des plaisirs du roi, sans que l'envie des courtisans en parût révoltée. Le jeu lui fut favorable ; mais l'amour ne le fut pas ; ou pour mieux dire, l'inquiétude et la jalousie l'emportèrent sur sa prudence naturelle dans une conjoncture où il en avoit le plus de besoin.

La Motte-Houdancourt étoit une des filles de la Reine mère. Quoique ce ne fût pas une beauté éclatante, elle avoit ôté des amans à la célèbre Meneville. Il suffisoit alors que le roi jetât les yeux sur une jeune personne de la cour, pour ouvrir son cœur aux espérances, et souvent à la tendresse ; mais s'il lui parloit plus d'une fois, les courtisans se le tenoient pour dit : et ceux qui avoient eu des prétentions ou de l'amour, retiroient très-humblement l'un et l'autre, pour ne lui offrir plus que des respects ; mais le Chevalier de Grammont s'avisa de faire tout le con-

traire : peut-être pour conserver un caractère de singularité qui ne valoit rien dans cette occasion.

Il n'avoit jamais songé à elle ; mais dès qu'il la crut honorée de l'attention de son maître, il crut qu'elle méritoit la sienne : et s'étant mis sur les rangs, il lui devint bien-tôt fort incommode, sans lui persuader qu'il fût fort amoureux. Elle se lassa de ses persécutions. Il ne se rebuta point de ses mauvais traitemens, ni de ses menaces. Ses premières tracasseries ne firent pas beaucoup d'éclat, parce qu'elle espéra qu'il s'en corrigeroit : mais s'étant témérairement obstiné dans ses manières, elle s'en plaignit. Ce fut alors qu'il s'apperçut que si l'amour rend les conditions égales, ce n'est pas entre rivaux. Il fut banni de la cour ; et ne trouvant aucun lieu en France qui pût le consoler de ce qu'il y regrettoit le plus, la présence et la vûe de son maître ; après avoir fait quelques légères réflexions sur sa disgrace, et quelques petites imprécations contre celle qui la causoit, il prit enfin la résolution de passer en Angleterre.

CHAPITRE VI.

La curiosité de voir un homme également fameux par ses forfaits et par son élévation, avoit déjà fait passer une première fois le Chevalier de Grammont en Angleterre. La raison d'état se donne de beaux privilèges. Ce qui lui paroît utile, devient permis ; et tout ce qui est nécessaire, est honnête en fait de politique. Tandis que le Roi d'Angleterre cherchoit la protection de l'Espagne dans les Pays-Bas, ou celle des Etats en Hollande, d'autres puissances envoyoient une célèbre ambassade à Cromwel.

Cet homme, dont l'ambition s'étoit ouvert le chemin à la puissance souveraine par de grands attentats, s'y maintenoit par des qualités dont l'éclat sembloit l'en rendre digne. La nation la moins soumise qui soit en Europe, subissoit patiemment un joug qui ne lui laissoit pas seulement l'ombre d'une liberté dont elle est si jalouse ; et Cromwel, maître de la République, sous le titre de Protecteur, craint dans

E. Scriven S.

OLIVER CROMWELL.

London. Published 1810. by J. Carpenter and W. Miller.

le royaume, plus redoutable encore au dehors, étoit au plus haut point de gloire, lorsque le Chevalier de Grammont le vit ; mais il ne lui vit aucune apparence de cour. Une partie de la noblesse proscrite, l'autre éloignée des affaires : une affectation de pureté dans les mœurs, au lieu du luxe que la pompe des cours étale ; tout cela n'offroit que des objets tristes et sérieux dans la plus belle ville du monde : et le Chevalier de Grammont ne remporta de ce voyage que l'idée du mérite d'un scélerat, et l'admiration de quelques beautés cachées, qu'il n'avoit pas laissé de déterrer.

Ce fut toute autre chose au voyage dont nous allons parler. La joie du rétablissement de la royauté paroissoit encore par tout. La nation, avide de changement et de nouveauté, goûtoit le plaisir d'un gouvernement naturel, et sembloit respirer au sortir d'une longue oppression. Enfin ce même peuple, qui par une abjuration solennelle avoit exclu jusques à la postérité de son prince légitime, s'épuisoit en fêtes et en réjouissances pour son retour.

Il y avoit près de deux ans qu'il étoit rétabli, lorsque le Chevalier de Grammont arriva. La

réception qu'il eut dans cette cour lui fit bien-tôt oublier l'autre ; et les engagemens qu'il prit dans la suite en Angleterre, adoucirent le regret d'avoir quitté la France.

C'étoit une belle retraite pour un exilé de son caractère. Tout y flattoit son goût : et si les aventures qu'il y eut, ne furent pas les moins considérables, ce furent sans doute les plus agréables qu'il ait eues. Mais avant que d'en parler, il ne sera pas hors de propos de donner une idée de la cour d'Angleterre, telle qu'elle étoit alors.

La nécessite des affaires avoit exposé Charles II. dès sa première jeunesse aux travaux et aux périls d'une guerre sanglante. L'étoile du Roi son père ne lui avoit laissé pour héritage que sa mauvaise fortune et ses disgraces. Elles l'accueillirent par tout ; mais ce ne fut qu'après avoir lutté jusqu'à l'extrémité contre une fortune ennemie, qu'il s'étoit soumis aux décrets de la Providence.

Ce qu'il y avoit de grand pour la noblesse ou pour la fidélité l'avoit suivi dans son exil ; et ce qu'il y avoit de plus distingué parmi la jeunesse s'étant rassemblé dans la suite auprès de sa

S. Luttichuys P. E. Scriven S.

DUKE OF GLOCESTER.

London, Published 1810. by J. Carpenter and W. Miller

personne, composoit une cour digne d'une meilleure fortune.

L'abondance et les prospérités qui ne font, à ce qu'on prétend que corrompre les sentimens, ne trouvèrent rien à gâter dans une cour indigente et vagabonde. La nécessité, au contraire, qui fait mille biens, malgré qu'on en ait, leur tenoit lieu d'éducation : et on ne voyoit que de l'émulation parmi eux sur la gloire, sur la politique, et sur la vertu.

Au milieu d'une petite cour si florissante en mérite, le Roi d'Angleterre étoit repassé deux ans avant le tems dont on parle pour monter sur un trône qu'il devoit, selon les apparences, remplir aussi dignement que les plus glorieux de ses prédécesseurs. La magnificence étalée dans cette occasion s'étoit renouvelée à son couronnement. La mort du Duc de Glocester, et celle de la Princesse Royale, qui la suivit de près, avoient interrompu ces magnificences par un long deuil, dont on sortit enfin, pour se préparer à la réception de l'Infante de Portugal.

Ce fut au fort des fêtes que l'on faisoit pour cette nouvelle reine dans tout l'éclat d'une cour brillante, que le Chevalier de Grammont

vint contribuer à sa magnificence, et à ses plaisirs.

Tout accoûtumé qu'il fût à la grandeur de celle de France, il fut surpris de la politesse et de la pompe de celle d'Angleterre. Le Roi ne cédoit à personne, ni pour la taille, ni pour la mine. Il avoit l'esprit agréable, l'humeur douce et familière. Son ame susceptible d'impressions opposées, étoit compatissante pour les malheureux, inflexible pour les scélerats, et tendre jusqu'à l'excès. Il étoit capable de tout dans les affaires pressantes, et incapable de s'y appliquer quand elles ne l'étoient pas. Son cœur étoit souvent la dupe, plus souvent encore l'esclave de ses engagemens.

Le Duc d'York étoit d'un caractère bien différent. On lui attribuioit un courage à toute épreuve; une religion inviolable pour sa parole; de l'économie dans les affaires; de la hauteur, de l'application, de la fierté, placées chacune en son rang. Observateur scrupuleux des règles du devoir et des loix de la justice, il passoit pour ami fidèle, et pour implacable ennemi.

Sa morale at sa justice, quelque tems combattues par la bienséance, en avoient enfin

Sir P. Lely P. *W. Haines S.*

EARL OF CLARENDON.

London Published 1st Sept. by J. Caryne and W. Haines.

triomphé, en reconnoissant Mademoiselle Hyde, fille d'honneur de Madame la Princesse Royale, qu'il avoit secrètement épousée en Hollande. Son père, dès-lors ministre d'Angleterre, appuyé de cette nouvelle protection, se vit bien-tôt à la tête des affaires, et pensa les gâter. Ce n'est pas qu'il manquât de capacité ; mais il avoit encore plus de présomption.

Le Duc d'Ormond avoit la confiance et l'estime de son maître. Il en étoit digne par la grandeur de ses services, l'éclat de son mérite et de sa naissance, et les biens qu'il avoit abandonnés pour suivre la fortune de son maître. Les courtisans mêmes n'osèrent murmurer de le voir grand-maître de la maison du Roi, premier gentilhomme de la chambre, vice-roi d'Irlande. C'étoit justement le Maréchal de Grammont par le caractère de l'esprit, et la noblesse des manières : et, comme le Maréchal de Grammont, c'étoit l'honneur de la cour de son maître.

Le Duc de Buckingham et le Comte de Saint-Albans étoient en Angleterre ce qu'on les a vûs en France : l'un plein d'esprit et de feu, dissipoit sans éclat les biens immenses * où il étoit

* "Le Duc de Buckingham doit encore cent quarante

rentré : l'autre d'un génie médiocre s'étoit élevé de rien à une fortune considérable, et sembloit l'augmenter en perdant au jeu, et en tenant une grosse table.

Le Chevalier de Berkley, depuis Comte de Falmouth, étoit confident et favori du Roi, commandoit la compagnie des gardes du Duc d'York, et le gouvernoit lui-même. Il n'avoit rien de brillant dans l'extérieur. Son esprit étoit à peu près de même ; mais ses sentimens étoient dignes de la fortune qui l'attendoit : lorsque sur le point de son élevation, il fut tué sur mer.* Jamais le desintéressement n'a si bien marqué la noblesse d'une ame. Il n'avoit pour objet que la gloire de son maître. Son crédit n'étoit employé qu'à lui faire récompenser les services, ou répandre des graces sur le mérite. Si poli dans le commerce, qu'il paroissoit humilié par la faveur, et si vrai dans tous ses procédés, qu'on ne l'eût pas pris pour un homme de cour.

mille livres sterling," dit Andrè Marvel, dans une de ses letttres : V. p. 74, tom II. de ses ouvrages : et p. 89 du même tome.

* Charles répandit des larmes à sa mort, et le regretta d'une manière extraordinaire. V. Continuation de la Vie de Mylord Clarendon, p. 268.

Les fils du Duc d'Ormond et ses neveux* avoient été à la cour du Roi dans son exil, et ne la deshonoroient pas depuis son retour. Le Comte d'Arran avoit une adresse singulière dans toutes sortes d'exercices : grand joueur de paume et de guitarre, et galant avec assez de succès. Le Comte d'Ossory, son frère aîné, n'avoit pas tant de brillant, mais beaucoup d'élevation et de probité.

L'aîné des Hamiltons, leur cousin, étoit l'homme de la cour qui se mettoit le mieux. Il étoit bien fait de sa personne, et possédoit ces talens heureux qui mènent à la fortune, et qui font réussir en amour. C'étoit le courtisan le plus assidu, l'esprit le mieux tourné, les manières les plus polies, et l'attention la plus regulière pour son maître, qu'on pût avoir. Personne ne dansoit mieux, et personne n'étoit si coquet ; mérite qu'on comptoit pour quelque chose dans une cour qui ne respiroit que les fêtes et la ga-

* George et Antoine Hamilton étoient les fils cadets du Chevalier George Hamilton, quatrième fils du Comte d'Abercorn, et de Marie, troisième fille de Thomas Vicomte de Thurles, fils aîné de Gaultier Butler Comte d'Ormond, et sœur de Jacques, premier Duc d'Ormond.

lanterie. Il n'est pas étonnant qu'avec ces qualités il ait occupé dans la suite la place de Mylord Falmouth : mais il est étonnant que la même destinée l'ait enlevé, comme si cette guerre n'eût été déclarée que contre le mérite, et que ce genre de combat n'eût été fatal qu'aux espérances presque certaines d'une fortune éclatante. Cela n'arriva pourtant que quelques années après.

Le beau Sidney, * moins dangereux qu'il ne le paroissoit, avoit trop peu de vivacité pour soutenir le fracas dont menaçoit sa figure ; mais c'étoit le petit Germain † sur qui pleuvoient de tous côtés les bonnes fortunes. Le vieux Saint-Albans, son oncle, l'avoit dès long-tems adopté, quoique cadet de tous ses neveux. On sçait quelle table le bon homme tenoit à Paris, tandis que le Roi son maître mouroit de faim à Bruxelles, et que la reine mère‡ sa maîtresse, ne faisoit pas grande chère en France.

* Robert, troisième fils de Robert Comte de Leicester, et frère du fameux Algernon Sidney, qui fut décapité.

† Henry Jermyn, fils cadet de Thomas, frère aîné du Comte de St. Albans, fut fait Baron de Douvres l'année 1685, et mourut sans enfans en 1708.

‡ Le Chevalier Jean Reresby prétend dans ses mémoires

Sir A. Vandyck P. *E. Scriven S.*

PRINCESS of ORANGE.

London, Published 1830 by J. Carpenter and W. Miller

Germain, soutenu de l'opulence de son oncle, n'avoit pas eu de peine à faire une figure considérable à son arrivée chez la princesse d'Orange. Les pauvres courtisans du Roi son frère n'avoient rien à lui disputer sur l'équipage et la magnificence ; et ces deux articles font souvent autant de chemin en amour que le vrai mérite. Il n'en faut point d'autre exemple ; car, quoiqu'il fût brave, et bien gentilhomme, il n'avoit ni actions d'éclat, ni naissance distinguée pour lui donner du relief ; et pour sa figure, il n'y avoit pas de quoi se récrier. Il étoit petit : il avoit la tête grosse, et les jambes menues. Son visage n'étoit pas désagréable ; mais il avoit de l'affectation dans le port et dans les manières. Il n'avoit pour tout esprit qu'une routine d'expressions qu'il employoit tantôt pour la raillerie, tantôt pour les déclarations, selon que l'occasion s'en présentoit. Voilà sur quoi se fondoit un mérite si redoutable en amour.

La Princesse Royale y fut prise toute la première.* Mademoiselle Hyde avoit fait quelques

que la reine mère avoit épousé secrètement le Comte de St. Albans et en avoit eu des enfans.

* On soupçonnoit cette princesse d'avoir eu un pareil

pas sur ceux de sa maîtresse. Ce fut ce qui le mit d'abord en crédit. Sa réputation s'étoit établie en Angleterre avant son arrivée. Il ne faut que de la prévention dans l'esprit des femmes pour trouver de l'accès dans leurs cœurs. Germain les trouva dans des dispositions si favorables pour lui, qu'il n'eut plus qu'à parler.

Ce fut en vain qu'on s'apperçut qu'une réputation si légèrement établie, étoit encore plus foiblement soutenue. L'entêtement continua. La Comtesse de Castelmaine, vive, et connoisseuse, suivit le faux brillant qui l'avoit séduite : et quoique détrompée sur une vogue qui promettoit tant, et qui tenoit si peu, son entêtement ne voulut point se démentir. Elle soûtint la gageure jusqu'au point de se brouiller avec le Roi ; tant elle avoit bien placé la constance pour la première fois.

Tels étoient les héros de la cour. Pour les beautés, on ne pouvoit s'y tourner sans en voir. Celles de réputation étoient cette même Comtesse de Castelmaine, depuis Duchesse de Cleveland,

engagement avec le Duc de Buckingham, et que ce pouvoit être la cause qu'elle ne voulut point voir ce Duc à son second voyage en Hollande l'année 1652.

Netscher P. *E. Scriven S.*

CATHARINE of BRAGANZA.

London Published 1810 by J Carpenter and W Miller

Madame de Chesterfield, Madame de Shrewsbury, Mesdames Roberts, Madame Midleton, Mesdemoiselles Brook, et cent autres du même éclat, qui brilloient à la cour ; mais c'étoient Mademoiselle Hamilton, et Mademoiselle Stewart, qui en étoient le principal ornement.

La nouvelle Reine n'y ajoûta guères d'éclat, ni par sa présence, ni par sa suite. Cette suite étoit alors composée de la Comtesse de Panétra, passée avec elle en qualité de dame d'atour, de six monstres, qui se disoient filles d'honneur, et d'une Duégna, autre monstre, qui se portoit pour gouvernante de ces rares beautés.*

Pour les hommes, c'étoient Francisco de Mélo, frère de la Panétra, un certain Taurauvédez, qui se faisoit appeller Dom Pédro Francisco Corréo de Sylva, fait à peindre ; mais plus fou lui seul que tous les Portugais ensemble. Il étoit beaucoup plus fier de ses noms que de sa bonne mine ; mais le Duc de Buckingham, plus fou que lui, mais plus railleur, y ajoûta celui de Pierre du Bois. Il en fut tellement indigné, qu'après beaucoup de plaintes inutiles, et quel-

* Voyez ce que dit Mylord Clarendon de cette cour, pp. 168, 169, Continuat. de sa Vie.

ques menaces sans effet, le pauvre Corréo de Sylva fut contraint de quitter l'Angleterre, tandis que l'heureux Buckingham héritoit d'une nimphe Portuguaise qu'il lui avoit enlevée, aussi bien que deux de ses noms, et qui étoit plus affreuse encore que les filles de la Reine. Il y avoit outre cela, six aumôniers, quatre boulangers, un parfumeur Juif, et un certain officier apparemment sans fonction, qui s'appeloit le barbier de l'Infante.* Catherine de Bragance n'avoit garde de briller dans une cour charmante, où elle venoit règner. Elle ne laissa pas d'y réussir assez dans la suite. Le Chevalier de Grammont, dès long-tems connu de la famille royale, et de la plûpart des hommes de la cour, n'eut qu'à faire connoissance avec les Dames. Il

* On prétend que la flotte qui avoit été chercher la Reine, attendit six semaines à Lisbonne, sans qu'on en dit la raison. On imagina qu'il y avoit eu quelque changement dans la personne de la princesse, et qu'il falloit ce tems pour que tout fut revenu dans l'état naturel avant son départ. Ce qui donna lieu à l'allusion que fit le Chevalier Guillaume Davenant un jour que le Roi étoit à la comédie. Dans ce tems là il n'y avoit point d'actrices ; c'étoit les hommes qui jouoient les rôles de femmes : le Roi s'impatientant de ce que la pièce ne commencoit pas, le Chevalier Davenant lui dit, " Sire, " c'est qu'on rase la Reine."

ne lui fallut point d'interprête pour cela. Elles parloient toutes assez pour s'expliquer ; et toutes entendoient le François assez bien, pour ce qu'on avoit à leur dire.

La cour étoit toujours grosse chez la Reine. Elle l'étoit moins chez la Duchesse ; mais elle y étoit plus choisie. Cette princesse avoit l'air grand, la taille assez belle, peu de beauté, beaucoup d'esprit, et tant de discernement pour le mérite, que tout ce qui en avoit dans l'un ou l'autre sexe étoit distingué chez elle. Un air de grandeur dans toutes ses manières la faisoit considérer comme née dans un rang qui la mettoit si près du trône. La Reine mère étoit de retour après le mariage de Madame, et c'étoit dans sa cour que les deux autres se rassembloient.

Le Chevalier de Grammont fut bien-tôt du goût de tout le monde. Ceux qui ne l'avoient pas encore vû, furent surpris qu'un Français pût être de son caractère. Le retour du Roi qui avoit attiré toutes sortes de nations dans sa cour, y avoit un peu décrié les Français ; car loin que les personnes de distinction y eussent paru des premières, on n'avoit vû que de petits étourdis, plus sots et plus emportés les uns que les autres ;

méprisant tout ce qui ne leur ressembloit pas, croyant introduire le bel air en traitant les Anglois d'étrangers dans leur propre pays.

Le Chevalier de Grammont, au contraire, familier avec tout le monde, s'accommodoit à leurs coûtumes, mangeoit de tout, louoit tout, s'accoûtumoit facilement à des manières qu'il ne trouvoit ni grossières ni sauvages ; et faisant voir une complaisance naturelle, au lieu de l'impertinente délicatesse des autres : toute l'Angleterre fut charmée d'un esprit qui dédommageoit agréablement de ce qu'on avoit souffert du ridicule des premiers.

Il fit d'abord sa cour au Roi, et fut de ses plaisirs. Il jouoit gros jeu, et ne perdoit que rarement. Il trouvoit si peu de différence aux manières et à la conversation de ceux qu'il voyoit le plus souvent, qu'il ne lui paroissoit pas qu'il eût changé de pays. Tout ce qui peut occuper agréablement un homme de son humeur, s'offroit par tout aux divers penchans qui l'entraînoient, comme si les plaisirs de la cour de France l'eussent quittée, pour l'accompagner dans son exil.

Il étoit tous les jours retenu pour quelques

Parmentier P. *E. Scriven S.*

STEVREMOND.

London. Published 1810 by W Miller and J Carpenter

repas, et ceux qui voulurent le régaler à leur tour, furent obligés enfin de prendre leurs mesures et de le prier huit ou dix jours avant celui où ils devoient lui donner à manger. Ces empressemens deviennent fatigans à la longue ; mais comme ces devoirs semblent indispensables pour un homme de son caractère, et que c'étoient les plus honnêtes gens de la cour qui l'en accabloient, il en subit la nécessité de bonne grace ; mais il se conserva toujours la liberté de souper chez lui.

L'heure de ses repas, à la vérité, dépendoit du jeu ; c'est-à-dire, qu'elle étoit fort incertaine ; mais on y mangeoit délicatement, avec l'aide d'un valet ou deux, qui s'entendoient en bonne chère, qui ne servoient pas mal, et qui voloient encore mieux.

La compagnie n'étoit pas nombreuse à ces petits repas ; mais elle étoit choisie. Ce qu'il y avoit de meilleur à la cour en étoit d'ordinaire ; mais l'homme du monde qui lui convenoit le plus pour ces occasions, n'y manquoit jamais. C'étoit le célèbre Saint-Evremont, historien exact, mais trop libre, du traité des Pyrenées,

exilé comme lui, quoique pour des raisons fort différentes.

La fortune, heureusement pour l'un et pour l'autre, l'avoit conduit en Angleterre quelque tems avant le Chevalier de Grammont, après avoir eu le tems de se repentir en Hollande de la beauté de cette fameuse satyre.

Le Chevalier de Grammont étoit dès ce tems-là son héros. Ils avoient l'un et l'autre ce que l'expérience du grand monde, et le commerce des honnêtes gens peuvent ajoûter aux naturels heureux. Saint-Evremont, moins occupé des entêtemens frivoles, faisoit de tems en tems de petites leçons au Chevalier de Grammont; et par des réflexions sur le passé, tâchoit de le redresser sur le présent, ou de l'instruire sur l'avenir.

" Vous voilà," lui disoit-il, " dans le plus " agréable train de vie, qu'un homme de votre " humeur puisse souhaiter. Vous faites les dé- " lices d'une cour toute jeune, toute vive, et " toute galante. Pas une partie de plaisir, que " le Roi, ne vous y mette. Vous jouez du ma- " tin jusqu'au soir; ou, pour mieux dire, du

" soir au matin, sans savoir ce que c'est que de
" perdre. Loin de laisser ici l'argent que vous
" y avez apporté, comme vous fîtes ailleurs,
" vous l'avez doublé, triplé, multiplié presque
" au-delà de vos souhaits, malgré cette dépense
" exorbitante que vous faites imperceptiblement.
" Voilà, sans doute, la plus heureuse situation
" du monde. Tenez-vous-y, Chevalier, et n'al-
" lez pas gâter vos affaires par le renouvelle-
" ment de vos vieux péchés. Fuyez l'amour,
" en cherchant les autres plaisirs. Il ne vous a
" pas été favorable jusqu'à présent. Vous sçavez
" ce que la galanterie vous coûte. Tout le
" monde ici n'en sçait pas tant que vous. Jouez
" fort et ferme, et réjouissez la cour par votre
" agrément. Divertissez le Roi par votre esprit,
" et vos récits singuliers : mais fuyez des en-
" gagemens capables de vous ôter ce mérite, et
" de vous faire oublier que vous êtes étranger,
" et banni dans cet heureux séjour.

" La fortune peut se lasser de vous y favoriser.
" Que fussiez-vous devenu, si votre dernière
" disgrace vous eût accueilli dans ces épuise-
" mens d'argent où nous vous avons vû ? Mé-
" nagez ce Dieu nécessaire, en renonçant à

" l'autre On s'ennuiera plutôt de ne vous plus
" voir à la cour de France, que vous ne vous
" lasserez de celle-ci ; mais quoiqu'il en soit,
" faites provision d'argent. Quand on en a
" beaucoup, on se console de son exil. Je vous
" connois, mon cher Chevalier. S'il vous vient
" en tête de séduire une femme, ou de supplanter
" un homme, les gains du jeu ne suffiront pas
" pour vos présens et pour vos corruptions.
" Non, le jeu, tout favorable qu'il vous puisse
" être, ne vous sauroit tant faire gagner que
" l'amour vous fera perdre, si vous y succom-
" bez.

" Vous êtes en possession de mille qualités
" brillantes qui vous distinguent ici : libéral,
" officieux, poli, délicat, et pour l'agrément de
" l'esprit, inimitable. Dans un examen rigou-
" reux, peut-être tout cela ne se trouveroit-il pas
" au pied de la terre. Mais ce sont de beaux
" endroits ; et puis que l'on vous les passe, ne
" vous montrez point ici par d'autres. Car en
" amour vous n'êtes rien moins que ce que je
" viens de dire, si tant est qu'on puisse donner
" le nom d'amour à vos façons de faire."

" Mon petit faquin de philosophe," dit le

Chevalier de Grammont, " tu fais ici le Caton de " Normandie."—" Est-ce que je ments ?" poursuivit Saint-Evremont. " N'est-il pas vrai, que " dès qu'une femme vous plaît, votre premier " soin est d'apprendre si elle est aimée d'un " autre ? et le second, de la faire enrager ; car " de vous en faire aimer, n'est que le dernier de " vos soins. Vous ne vous mettez d'ordinaire " sur les rangs que pour troubler le repos de " quelqu'autre. Une maîtresse qui n'auroit pas " d'amans, seroit sans appas pour vous, et sans " prix pour elle, si elle en avoit. Tous les lieux " par où vous avez passé, n'en fournissent-ils pas " mille exemples ? Parlerai-je de votre coup " d'essai à Turin ; du tour que vous fîtes à " Fontainebleau au courier de la princesse Pa- " latine, que vous volâtes sur le grand chemin ? " et ce bel exploit n'étoit que pour vous mettre " en possession de quelques marques de sa ten- " dresse pour un autre, et pouvoir lui donner de " la confusion et des inquiétudes par des re- " proches et par des menaces, que vous n'étiez " pas en droit de lui faire.

" Qui jamais, avant vous, s'étoit avisé de se

" mettre en embuscade sous un degré pour
" troubler un homme en bonne fortune, pour le
" retirer par le pied à moitié monté dans la
" chambre de sa maîtresse? Cependant, voilà
" comme il vous plut d'en user pour votre ami
" le Duc de Buckingham, comme il se glissoit
" la nuit chez.———; et cela sans être seule-
" ment son rival. Que de Grisons en campagne
" pour la d'Olonne! Que de stratagèmes, de
" supercheries et de persécutions pour la Com-
" tesse de Fiesque! elle qui peut-être vous eut
" été fidelle si vous ne l'aviez forcée vous-même
" à ne l'être pas. En dernier lieu, (car le détail
" de vos iniquités seroit infini,) permettez-moi
" de vous demander pourquoi vous êtes ici?
" N'en sommes-nous pas obligés à ce mauvais
" génie, qui vous à témérairement inspiré la tra-
" casserie jusques dans les amusemens galans de
" votre maître? Soyez donc sage ici sur ce cha-
" pitre. Toutes les places sont prises auprès des
" beautés de la cour: et de quelque docilité
" que soient les Anglois à l'égard de leurs
" épouses, ils ne sont point gens à s'accoûtumer
" aux inconstances d'une maîtresse, ni à souffrir

" patiemment les avantages d'un rival. Laissez-
" les en repos, et ne vous faites point inutilement
" haïr.

" Vous ne réussirez point auprès de celles
" qui ne sont pas mariées. On veut ici des des-
" seins sérieux, et du fonds de terre. Vous avez
" aussi peu de l'un que de l'autre. Chaque
" pays a ses manières. En Hollande, les filles
" sont de facile accès et de bonne composition ; et
" dès qu'elles sont mariées, ce sont autant de
" Lucrèces. Chez vous les femmes sont fort
" coquettes avant le mariage, et beaucoup plus
" après : mais pour ici, c'est un miracle, quand
" une fille écoute sur un autre ton que celui du
" sacrement ; et je ne vous crois pas encore
" assez abandonné du Seigneur pour y son-
" ger."

Tels étoient les sermons de Saint-Evremont ; mais il avoit beau prêcher. Le Chevalier de Grammont ne l'écoutoit que pour le plaisir ; et quoiqu'il convînt des vérités, il faisoit peu de cas des conseils. En effet, se lassant des faveurs de la fortune, ce fut justement en ce tems-là qu'il se mit à poursuivre celles de l'amour.

La Midleton fut la première qu'il attaqua. C'étoit une des plus belles femmes de la ville, peu connue encore à la cour ; assez coquette pour ne rebuter personne ; assez magnifique pour vouloir aller de pair avec celles qui l'étoient le plus ; mais trop mal avec la fortune pour pouvoir en soutenir la dépense. Tout cela convenoit au Chevalier de Grammont. Ainsi, sans s'amuser aux formalités, il ne s'adressa qu'à son portier pour être introduit, et choisit un de ses amans pour son confident.

Cet amant, qui avoit bien autant d'esprit qu'un autre, est le Comte de Ranelagh d'aujourdhui, et s'appeloit Jones en ce tems-là. Ce qui l'engageoit à servir le Chevalier de Grammont étoit le dessein de traverser un rival des plus dangereux, et d'être relayé par un autre, d'une dépense qui commençoit à peser. Le Chevalier de Grammont pourvut à l'un et l'autre comme il l'avoit souhaité.

Bien-tôt Grisons furent en campagne, lettres et présens trottèrent. On l'écouta tant qu'il voulut : on se laissa lorgner : on répondit même : mais ce fut tout. Il s'apperçut que la belle prenoit volontiers, mais qu'elle ne donnoit que

Sir P. Lely P. *E. Scriven S.*

MRS. MIDDLETON.

London, Published 1810 by J. Carpenter and W. Miller

peu. Cela fit, que sans renoncer à ses prétensions sur elle, il se mit à chercher fortune ailleurs.

Il y avoit une des filles d'honneur de la Reine, qui s'appelloit Warmestre.* C'étoit une beauté toute différente de l'autre. La Midleton, bien faite, blonde, et blanche, avoit dans les manières et les discours quelque chose de précieux et d'affecté. L'indolente langueur dont elle se paroit, n'étoit pas du goût de tout le monde. On s'endormoit aux sentimens de délicatesse qu'elle vouloit expliquer sans les comprendre ; et elle ennuyoit en voulant briller. A force de se tonrmenter là-dessus, elle tourmentoit tous les autres ; et l'ambition de passer pour bel esprit, ne lui a

* Il y a eu une famille du nom de Warminster établie dans la province de Worcester, dont cinq sont enterrés dans la cathédrale de la ville principale, et dont un avoit été doyen de cette église : son épitaphe fait mention de son attachement à la famille royale. La Demoiselle Warmestre cependant n'est qu'un nom supposé. Le dernier Comte d'Arran, qui vécut peu après ce tems-là, assura que la fille d'honneur, dont il s'agit ici, s'appelloit Mademoiselle Marie Kirk, sœur de la Comtesse d'Oxford, et que trois ans après qu'elle fut chassée de la cour, elle épousa le Chevalier Thomas Vernon, sous l'état supposé de veuve : c'étoit apparemment sous le nom de Warminster.

donné que la réputation d'ennuyeuse, qui subsistoit long-tems après sa beauté.

L'autre étoit brune. Elle n'avoit point de taille, encore moins d'air, mais avec des couleurs très vives, c'étoit des yeux pleins de feu, des regards agaçans, qui n'épargnoient rien pour engager, et qui promettoient tout pour retenir. La suite n'a que trop fait voir qu'elle consentoit à ce qu'ils promettoient de plus téméraire.

C'étoit entre ces deux déités que flottoient les vœux du Chevalier de Grammont, et ses présens étoient partagés. Les gants parfumés, les miroirs de poche, les étuis garnis, les pâtes d'abricots, les essences, et autres menues denrées d'amour, arrivoient de Paris chaque semaine, avec quelque nouvel habit pour lui ; mais à l'égard des présens plus solides, comme vous diriez boucles d'oreilles, diamans, brillans, et belles guinées de Dieu, cela se trouvoit en espèce dans la ville de Londres, et les belles s'en accommodoient, comme si cela fût venu de plus loin.

La beauté de Mademoiselle Stewart* commençoit alors à faire du bruit. La Comtesse de Castel-

* Françoise fille de Gautier Stewart, fils de Gautier Baron de Blantyre, épousa Charles Stewart Duc de Rich-

maine s'apperçut que le Roi la regardoit. Mais au lieu de s'en alarmer, elle favorisa tant quelle pût ce nouveau goût, soit par une imprudence ordinaire à celles qui se croyent au-dessus des autres, soit quelle voulût par cet amusement détourner l'attention du Roi du commerce qu'elle avoit avec Germain. Elle ne se contentoit pas de paroître sans inquiétude sur une distinction dont toute la cour commençoit à s'appercevoir; elle affecta d'en faire sa favorite, la mit de tous les soupers qu'elle donnoit au Roi ; et dans la confiance de ses propres charmes, poussant la témérité jusqu'au bout, elle la retenoit souvent à coucher. Le Roi, qui ne manquoit guères à venir chez la Castelmaine avant qu'elle se levât, ne manquoit guères aussi d'y trouver Mademoiselle Stewart au lit avec elle. Les objets les plus indifférens ont des attraits dans un nouvel entêtement. Cependant, l'imprudente Castelmaine ne fut point jalouse que cette rivale parût auprès d'elle en cet état ; sûre, quand bon lui sembleroit, de triompher de tout ce que ces occasions auroient eu de plus avantageux pour la Stewart : mais il en alla tout autrement.

mond, de la maison de Lenox. La figure en cire de cette Duchesse se voit dans l'abbaye de Westminster.

Le Chevalier de Grammont voyoit ce manège, sans y pouvoir rien comprendre ; mais comme il étoit attentif aux penchans du Roi, il se mit à lui faire sa cour, en exagérant le mérite de cette nouvelle maîtresse. C'étoit une figure de plus d'éclat, qu'elle n'étoit touchante. On ne pouvoit avoir guères moins d'esprit, ni plus de beauté. Tous ses traits étoient beaux et réguliers ; mais sa taille ne l'étoit pas. Cependant, elle étoit menue, assez droite, et plus grande que le commun des femmes. Elle avoit de la grace, dansoit bien, parloit François mieux que sa langue naturelle ; elle étoit polie, possédoit cet air de parure, après lequel on court, et qu'on n'attrape guères, à moins que de l'avoir pris en France dès sa jeunesse. Tandis que ses charmes faisoient leur chemin dans le cœur du Roi, ceux de la Castelmaine se donnoient du bon tems au gré de tous ses caprices.

Madame Hyde * tenoit un rang assez considérable parmi les beautés, qu'une prévention aveugle avoit coëffées du mérite de Germain.

* Theodosie, fille d'Artus Baron de Capel, et première femme d'Henri Hyde deuxième Comte de Clarendon.

Sr P. Lely P. E. Scriven S.

MRS. HYDE.

London, Published Mar. 1. W. Miller and J. Carpenter

J.Van Oost P. *R.Scriven S.*

JACOB HALL.

London Published 1810 by W. Miller and J. Scriven

Elle venoit d'épouser un homme qu'elle avoit aimé. Par ce mariage, elle étoit belle-sœur de Madame la Duchesse ; brillante par son propre éclat, pleine d'agrément et d'esprit. Cependant elle crut que tant qu'on ne parleroit point d'elle pour Germain, tous les autres avantages ne seroient rien pour sa gloire ; et ce fut pour y mettre la dernière main, qu'elle s'avisa de se jeter à sa tête.

Elle étoit d'une taille médiocre ; elle avoit la peau d'une blancheur éblouissante ; les mains jolies, et le pied surprenant, en Angleterre même. Une longue habitude avoit tellement attendri ses regards, que ses yeux ne s'ouvroient qu'à la Chinoise : et quand elle lorgnoit, on eût dit qu'elle faisoit quelque chose de plus.

Germain la reçut d'abord ; mais ne sachant bien-tôt qu'en faire, il trouva bon de la sacrifier à la Castelmaine. Le sacrifice ne lui déplut pas. C'étoit beaucoup pour sa gloire d'avoir enlevé Germain à tant de concurrentes ; mais ce n'étoit rien pour le reste.

Jacob Hall, fameux danseur de corde, étoit en vogue à Londres dans ce tems-là. Sa disposition et sa force charmoient en public : on vouloit

voir ce que c'étoit en particulier ; car on lui trouvoit dans son habit d'exercice toute une autre conformation, et bien d'autres jambes que celles du fortuné Germain. Le voltigeur ne trompa point les conjectures de la Castelmaine, à ce que prétendoient celles du public, et ce que publioient maints couplets de chansons, beaucoup plus à l'honneur du danseur, que de la Comtesse : mais elle se mit bien au-dessus de tous ces petits bruits, et n'en parut que plus belle.

Pendant que la satire s'exerçoit à ses dépens, on se battoit tous les jours pour les faveurs d'une autre beauté, qui n'en étoit guère plus chiche qu'elle. C'étoit Madame de Shrewsbury.*

Le Comte d'Arran qui l'avoit servie des premiers, n'avoit pas été des derniers à la quitter. Cette beauté, moins fameuse par ses conquêtes, que par les malheurs qu'elle a causés, mettoit son plus grand mérite à être plus sémillante que

* Anne Marie fille ainée de Robert Brudenel Comte de Cardigan, et femme de François Talbot Comte de Shrewsbury. On a dit qu'elle coucha avec le Duc de Buckingham le soir même que celui-ci venoit de tuer son mari en duel, et que travestie en page elle avoit tenu le cheval de son amant pendant le combat.

E. Scriven. S.

HENRY JERMYN EARL OF ST ALBANS

London Published 1820 by W. Miller & J. Carpenter.

les autres. Comme personne ne pouvoit se vanter d'avoir été seul dans ses bonnes graces, personne aussi ne pouvoit se plaindre d'en avoir été mal reçu.

Germain trouva mauvais qu'elle ne lui eût point fait d'avances, sans considérer qu'elle n'en avoit pas le tems. Sa gloire en fut piquée ; mais ce fut mal-à-propos qu'il s'avisa de l'enlever à ses autres amans.

Thomas Howard, frère du Comte de Carlisle, en étoit un. Il n'y avoit point d'homme en Angleterre, ni plus brave, ni mieux fait. Quoique son air fût froid, et que ses manières parussent douces et pacifiques, personne n'étoit, ni plus fier, ni plus emporté. La Shrewsbury donnant tête baissée dans les premières agaceries de l'invincible Germain, Howard ne le trouva pas bon. Elle s'en mit peu en peine : cependant, comme elle vouloit le ménager, elle consentit à recevoir une collation qu'il lui avoit si souvent proposée, qu'elle n'osa plus s'en défendre : un certain jardin, appelé Spring-Garden, devoit être la scène de cette fête.

Dès que la partie fut liée, Germain en fut averti sous main. Howard avoit une compagnie

dans le régiment des gardes ; et un des soldats de cette compagnie jouoit assez bien de la musette. Cette musette fut de la fête ; et Germain se trouva dans le jardin comme par hazard ; enflé de ses premières prospérités, il s'étoit mis sur son air vainqueur pour achever cette dernière conquête. Dès qu'il parut dans le jardin, la Shrewsbury parut sur le balcon.

Je ne sais comme elle trouva son héros ; mais Howard ne le trouva pas à son gré. Cela n'empêcha pas qu'il ne montât au premier signe qu'elle lui fit ; et ne se contentant pas de faire le petit tyran dans une fête qui n'étoit pas à son intention, après s'être emparé des lorgneries de la belle, il épuisa ses lieux communs et toute sa petite ironie à railler le repas, et à tourner la musique en ridicule.

Howard n'étoit pas grand railleur, mais comme il étoit encore moins endurant, trois fois le festin fut sur le point d'être ensanglanté ; mais trois fois il supprima son impétuosité naturelle, pour faire éclater ailleurs son ressentiment sans obstacle.

Germain, sans faire attention à sa mauvaise humeur, poursuivit sa pointe, parla toujours à

Madame de Shrewsbury, et ne la quitta qu'après le repas.

Il se coucha, fier de ce triomphe, et fut réveillé le lendemain par un cartel. Il prit pour second Gilles Rawlings, homme de bonne fortune, et gros joueur. Howard se servit de Dillon, adroit et brave, fort honnête homme, et par malheur intime ami de Rawlings.

Dans ce combat la fortune ne fut point pour les favoris de l'amour. Le pauvre Rawlings y fut tué tout roide ; et Germain, percé de trois grands coup d'épée, fut porté chez son oncle avec fort peu de signes de vie.

Pendant que le bruit de cet événement occupoit la cour selon les divers intérêts que l'on y prenoit, le Chevalier de Grammont eut avis par Jones son ami, son confident, et son rival, qu'un autre s'empressoit auprès de la Midleton. C'étoit Montagu, * peu dangereux pour sa figure, mais fort à craindre par son assiduité, par l'adresse de son esprit, et par d'autres talens qui sont comptés pour quelque chose, quand il est permis de les faire valoir.

Il n'en falloit pas la moitié tant pour mettre

* Ambassadeur en France, et après Duc de Montagu.

en mouvement toute la vivacité du Chevalier de Grammont sur la concurrence. Ses inquiétudes réveillèrent en lui ce que le désir de vengeance, le malin vouloir et l'expérience peuvent imaginer d'expédiens pour troubler le repos d'un rival, et pour désespérer une maîtresse. Son premier mouvement fut de lui renvoyer ses lettres, et de lui redemander son argent, avant que de commencer à la tourmenter ; mais rejetant ce projet, comme indigne de l'injustice qu'on lui faisoit, il étoit sur le point de travailler à la désolation de la pauvre Midleton, lors qu'il vit par hazard Mademoiselle d'Hamilton. Dès ce moment, plus de ressentiment contre la Midleton, plus d'empressemens pour la Warmestre, plus d'inconstance, plus de vœux flottans. Cet objet les fixa tous ; et de ses anciennes habitudes il ne lui resta que l'inquiétude et la jalousie.

Ses premiers soins furent de plaire : mais il vit bien qu'il falloit pour réussir, s'y prendre tout autrement qu'il n'avoit fait jusqu'àlors.

La famille de Mademoiselle d'Hamilton, assez nombreuse, occupoit une maison grande et commode près de la cour. Celle du Duc d'Ormond n'en bougeoit. Ce qu'il y avoit de plus distingué

Sr P. Lely P. *E. Scriven s*

MISS HAMILTON.

London, Published 1810. by W. Miller and J. Carpenter.

dans Londres s'y trouvoit tous les jours. Le Chevalier de Grammont y fut reçu selon son mérite, et sa qualité. Il s'étonna d'avoir employé tant de tems ailleurs ; mais après avoir fait cette connoissance, il n'en chercha plus.

Tout le monde convenoit que Mademoiselle d'Hamilton étoit digne de l'attachement le plus sincère et le plus sérieux. Rien n'étoit meilleur que sa naissance, et rien de plus charmant que sa personne.

NOTES ET ECLAIRCISSEMENS.

NOTES ET ECLAIRCISSEMENS.

P. 4. *Bussy et Saint-Evremont.*] Voltaire, dans le Siécle de Louis XIV. dit, en parlant de ce Monarque: " Dans le tems même qu'il commençait à encourager les talens par tant de bienfaits, l'usage que le Comte de Bussy fit des siens fut rigoureusement puni. On le mit à la Bastille en 1665: *les Amours des Gaules* furent le prétexte de sa prison. La véritable cause était cette chanson, où le Roi était trop compromis, et dont alors on renouvela le souvenir pour perdre Bussy, à qui on l'imputait:

Que Deodatus est heureux
De baiser ce bec amoureux,
Qui d'une oreille à l'autre va!
Alleluia.

Ses ouvrages n'étaient pas assez bons pour compenser le mal qu'ils lui firent. Il parlait purement sa langue; il avait du mérite, mais plus d'amour-propre encore, et il ne se servit guères de ce mérite que pour se faire des ennemis." " Bussy," ajoute Voltaire, " fut relâché au bout de dix-huit mois; mais il fut privé de ses charges, et resta dans la disgrace tout le reste de sa vie, protestant en vain à Louis XIV. une tendresse que ni le Roi ni personne ne croyait sincère." Bussy mourut en 1693. Quant à St. Evremond, voyez la note sur la page 127.

P. 6. *Louis XIII.*] Fils et successeur d'Henri IV. monta sur le trône le 14 Mai 1610, et mourut le 14 Mai 1643.

Ibid. *Cardinal de Richelieu.*] M. Hume nous peint ce grand Ministre de la manière suivante : " Cet homme parvenu par sa souplesse et par ses intrigues, à la tête du gouvernement, n'en eût pas plûtôt saisi les rennes qu'il forma, tout à la fois, trois projets de la plus grande importance; d'abattre l'esprit turbulent des Grands du Royaume, de subjuguer les Huguenots rébelles, et d'abaisser la puissance de la Maison d'Autriche. Tout à la fois intrépide et implacable, prudent et actif, il bravoit tous les obstacles que les Princes et les Nobles cherchoient à opposer à ses vengeances; il découvroit leurs cabales les plus secrètes, et dissipoit leurs complots. D'une main il élevoit le trône, de l' autre il retenoit son Souverain dans a plus entière sujétion. En enlevant au peuple François sa liberté, il faisoit fleurir au dedans, par sa bonne administration, les sciences, l'ordre, la discipline, et augmentoit au dehors son crédit et sa renommée. Tandis que l'incapacité de Buckingham donnoit aux Communes la hardiesse d'établir en Angleterre un système régulier de liberté, Richelieu réduisit en monarchie simple le gouvernement de la France, aussi embrouillé que celui des autres royaumes de l'Europe." *History of England,* vol. 6, pag. 232. Le Cardinal de Richelieu mourut en 1642.

P. 7. *Siège de Trin.*] Trin fut pris le 4 Mai 1639.

Ibid. *Prince Thomas.*] Le Prince Thomas de Savoye, oncle du Duc regnant, mourut en 1656.

Ibid. *Du-plessis Pralin.*] Créé, dans la suite, Maréchal et Duc de Choiseul; ayant cessé de servir en 1672, M. Hénault, dans son Histoire de France sur

cette année, dit: " Le Maréchal du Plessis ne fit pas cette campagne à cause de son grand âge; il dit au Roi qu'il portoit envie à ses enfans qui avoient l'honneur de servir sa Majesté, que pour lui il souhaitoit la mort, puisqu'il n'étoit plus bon à rien. Le Roi l'embrassa, et lui dit: *M. le Maréchal, on ne travaille que pour approcher de la réputation que vous avez acquise: il est agréable de se reposer après tant de victoires.*"

Ibid. *Vicomte de Turenne.*] Ce grand Général fut tué, d'un coup de canon, le 27 Juillet 1675, près du village de Salzback, en allant choisir une place pour dresser une batterie. " Il n'y a personne," dit Voltaire, " qui ne sache les circonstances de cette mort; mais on ne peut se défendre d'en retrancher les principales, par le même esprit qui fait qu'on en parle tous les jours.

" Il semble qu'on ne puisse trop redire que le même boulet qui le tua, ayant emporté le bras de St. Hilaire, lieutenant général d'artillerie, son fils se jetant en larmes auprès de lui, *Ce n'est pas moi,* dit St. Hilaire, *c'est ce grand homme qu'il faut pleurer:* paroles comparables à tout ce que l'histoire a consacré de plus héroïque, et le plus digne éloge de Turenne. Il est très rare que sous un gouvernement monarchique, où les hommes ne sont occupés que de leur intérêt particulier, ceux qui ont servi la patrie meurent regrettés du public. Cependant, Turenne fut pleuré des soldats et des peuples: Louvois fut le seul qui ne le regretta pas.... On sait les honneurs que le Roi fit rendre à sa mémoire, et qu'il fut enterré à St. Denis comme le Connétable du Guesclin, au-dessus duquel l'opinion publique l'élève autant que le siécle de Turenne est supérieur à celui du Connétable.

" Turenne n'avait pas eu toujours des succès heureux à la guerre; il avait été battu à Mariendal, à Rhétel, à

Cambrai ; aussi, disait-il qu'il avait fait des fautes, et il était assez grand pour l'avouer. Il ne fit jamais de conquêtes éclatantes, et ne donna jamais de ces grandes batailles rangées, dont la décision rend quelquefois une nation maîtresse de l'autre ; mais ayant toujours reparé ses défaites, et fait beaucoup avec peu, il passa pour le plus habile capitaine de l'Europe, dans un tems où l'art de la guerre était plus approfondi que jamais. De même, quoiqu'on lui eût reprochè sa défection dans les guerres de la Fronde ; quoiqu' à l'âge de près de soixante ans l'amour lui eut fait révéler le secret de l'état ; quoiqu'il eût exercé dans le Palatinat des cruautés qui ne semblaient pas nécessaires ; il conserva la réputation d'un homme de bien, sage et modéré, parce que ses vertus et ses grands talens qui n'étaient qu'à lui, devaient faire oublier des fautes qui lui étaient communes avec tant d'autres hommes. Si on pouvait le comparer à quelqu'un, on ôserait dire que de tous les généraux des siécles passés, Gonsalve de Cordoue, surnommé le Grand Capitaine, est celui auquel il ressemblait davantage." *Siécle de Louis XIV.* ch. XII.

P. 14. *César de Vendôme.*] César, Duc de Vendôme, étoit l'aîné des fils qu'Henri IV. eût de la célèbre Gabrielle d'Estrées.

Ibid. *Collège de Pau.*] Henri IV. étoit né à Pau, capitale de la principauté du Béarn. Cette ville est située sur une éminence dans le gave Béarnois ; elle est petite, mais bien bâtie. Elle avoit jadis un parlement, une sénéchaussée, et une chambre des comptes. Outre une académie des sciences et arts, il y avoit un collège de Jésuites, cinq couvens, et deux hôpitaux.

P. 17. *Bidache.*] Chef-lieu d'une possession située en Gascogne, appartenante à la famille de Grammont.

P. 37. *Le Baron de Batteville.*] Cet Officier paroit être le même qui, devenu Ambassadeur d'Espagne en Angleterre, pendant l'été de 1660, blessa la Cour de France en prétendant avoir la préséance sur le Comte d'Estrades à l'entrée publique que fit à Londres l'Ambassadeur de Suède. Dans cette occasion, la Cour de France força l'Espagne à la mortification de reconnoître authentiquement la supériorité de sa rivale. Pour conserver la mémoire de cet important avantage, Louis XIV. fit frapper une médaille représentant le Marquis de Fuentes, Ambassadeur d'Espagne, faisant au Roi la déclaration suivante : " No concurrer con los Ambassadores de Francia ;" avec cette inscription : " Jus præcedendi assertum," et au dessous : " Hispanorum excusatio coram XXX. legatis Principum, 1662." On peut voir dans la Bibliotheca Britannica un récit curieux par M. Evelyn, de toutes les démarches que produisit cette querelle. Lord Clarendon, parlant du Baron de Batteville, dit " qu'il étoit né en Franche-comté, appartenant alors à l'Espagne : qu'il commença par être simple soldat, qu'il acquit la réputation d'un officier distingué, et que de son tems il étoit gouverneur de St. Sébastien et de cette province. Il avoit l'air commun, mais, dans le fait, il connoissoit mieux les intrigues de la Cour que beaucoup d'Espagnols, et lorsqu'il pouvoit maîtriser sa violence naturelle, il conduisoit ses négociations avec prudence et dextérité. Il vivoit avec moins de réserve et plus de pompe que les Ministres de cette Cour n'ont coûtume de faire ; il régnoit à sa table une honnête liberté, et il y invitoit ceux de la Cour qui parloient librement et ne se contraignoient pas en présence du Roi." *Cont. of Clarendon*, p. 84.

P. 40. *Madame Royale.*] Christine, seconde fille

d'Henri IV. mariée à Victor Amédée, Prince de Piémont et ensuite Duc de Savoye, paroit peinte ici au naturel. Keysler, dans ses voyages, vol. I. page 239, parlant d'une petite maison de campagne près de Turin, appelée la Vigne de Madame Royale, dit, " que durant la minorité sous la régence de Christine, la maison et le jardin servirent souvent à des scènes de débauche. Ce fut aussi pour cette raison que le Roi, dans un âge plus avancé, et devenu dévot; peut-être aussi par l'avis de son confesseur, prit cette maison en une telle aversion, qu'après la mort de Madame Royale, arrivée en 1663, il la donna à l'hôpital."

P. 45. *La Vénerie.*] Cet endroit est ainsi décrit par Keysler, vol. I. p. 235 : " Le palais le plus habité par la Famille Royale est la Vénerie, la Cour s'y tenant ordinairement depuis le printems jusqu'en Décembre. Il est situé à environ une lieuë de Turin; le chemin qui y mène est bien pavé, et presqu'entièrement planté d'arbres des deux côtés; il n'est pas toujours droit, mais il circule un peu à travers de belles prairies, des champs cultivés, et des vignes." Ensuite, parlant de ce lieu tel qu'il étoit alors, " les jardins consistent à présent en haies et en espaliers. Il y avoit de magnifiques cascades et des grottes ornées, outre la fontaine d'Hercule et le temple de Diane, dont on peut voir la description dans le nouveau Théatre de Piémont; tout cela est détruit, partie par l'invasion des François, partie par ordre du Roi, pour faire place à un autre projet qui n'est pas encore exécuté, et ne le sera pas probablement de sitôt."

P. 81. *Monsieur le Prince.*] Louis de Bourbon, Duc d'Enguien, qui fut ensuite Prince de Condé par la mort de son père, arrivée en 1646. Le Cardinal de Retz fait le portrait suivant de ce grand homme: " M. le

Prince est né Capitaine, ce qui n'est jamais arrivé qu'à lui, à César, et à Spinola. Il a égalé le premier, il a passé le second. L'intrépidité est l'un des moindres traits de son caractère. La nature lui avoit fait l'esprit aussi grand que le cœur; la fortune, en le donnant à un siécle de guerre, a laissé au second toute son étendue; la naissance, ou plûtôt l'éducation dans une maison attachée et soumise au cabinet, a donné des bornes trop étroites au premier. On ne lui a pas inspiré de bonne heure les grandes et générales maximes, qui sont celles qui font et qui forment ce qu'on appelle l'esprit de suite. Il n'a pas eû le tems de les prendre par lui-même, parce qu'il a été prévenu, dès sa jeunesse, par la chûte imprévue des grandes affaires et par l'habitude au bonheur. Ce défaut a fait, qu'avec l'ame du monde la moins méchante, il a fait des injustices; qu'avec le cœur d'Alexandre il n'a pas été, non plus que lui, exempt de foiblesses; qu'avec un esprit merveilleux, il est tombé dans des imprudences; qu'ayant toutes les qualités de François de Guise, il n'a pas servi l'Etat en de certaines occasions aussi bien qu'il le devoit; et qu'ayant toutes celles d'Henri du même nom, il n'a pas poussé la faction où il pouvoit. Il n'a pu remplir son mérite, c'est un défaut; mais il est rare, mais il est beau." *Mémoires*, vol. I pag. 293, édition de 1777. " Peu de tems après la mort de Turenne, il se retira à Chantilly, d'où," dit Voltaire, " il vint très rarement à Versailles voir sa gloire éclipsée, dans un lieu où le courtisan ne considère que la faveur. Il passa le reste de sa vie tourmenté de la goute, se consolant de ses douleurs et de sa retraite, dans la conversation des gens de génie en tout genre, dont la France étoit alors remplie. Il étoit digne de les entendre, et n'étoit étranger dans aucune

des sciences et des arts où ils brilloient. Il fut admiré encore dans sa retraite; mais enfin, ce feu dévorant qui en avoit fait, dans sa jeunesse, un héros impétueux et plein de passions, ayant consumé les forces de son corps, né plus agile que robuste, il éprouva la caducité avant le tems, et son esprit s'affoiblissant avec son corps, il ne resta rien du grand Condé les deux dernières années de sa vie : il mourut en 1686." *Siécle de Louis XIV.* ch. XII. Il étoit agé de 66 ans.

P. 81. *Journées de Lens, Norlingue, et Fribourg.*] Elles furent données dans les années 1648, 1645, 1644.

P. 82. *La Reine.*] Anne d'Autriche, fille de Philippe III. Roi d'Espagne, femme de Louis XIII. en 1611, et mère de Louis XIV. ; elle mourut en 1666. Le Cardinal de Retz en parle da la manière suivante: " la Reine avoit, plus que personne que j'aie jamais vu, de cette sorte d'esprit qui lui étoit nécessaire pour ne pas paroître sotte à ceux qui ne la connoissoient pas. Elle avoit plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de manière que de fond; plus d'application à l'argent que de libéralité, plus de libéralité que d'intérêt, plus d'intérêt que de désintéressement, plus d'attachement que de passion, plus de dûreté que de fierté, plus de mémoire des injures que des bienfaits, plus d'intention de piété que de piété, plus d'opiniâtreté que de fermeté, et plus d'incapacité que de tout ce que j'ai dit ci-dessus." *Mémoires,* pag. 291.

P. 82. *La politique du ministre.*] Le Cardinal Mazarin, qui, durant les dernières années de sa vie, gouverna la France, mourut à Vincennes le 9 Mars 1661, âgé de 59 ans, laissant pour héritier de ses noms et de ses biens le Marquis de la Meillerai, auquel il donna une de ses niéces en mariage, en lui faisant

prendre le nom de Duc de Mazarin. A sa mort, Louis XIV. et la Cour prirent le deuil, honneur peu ordinaire, qu'Henri IV. avoit rendu à la mémoire de Gabrielle d'Estrées. Voltaire, qui ne paroit pas avoir grande opinion de l'habileté du Cardinal, prend occasion de sa mort pour faire l'observation suivante: " Le vulgaire suppose quelquefois une étendue d'esprit prodigieuse et un génie presque divin, dans ceux qui ont gouverné des empires avec quelque succès. Ce n'est pas une pénétration particulière qui fait les hommes d'Etat, c'est leur caractère. Les hommes, pour peu qu'ils aient de bon sens, voient tous à peu près leurs intérêts. Un bourgeois d'Amsterdam ou de Berne en sait, sur ce point, autant que Séjan, Ximénes, Buckingham, Richelieu, ou Mazarin : mais notre conduite et nos enterprises dépendent uniquement de la trempe de notre ame, et nos succès dépendent de la fortune. *Siécle de Louis XIV.* chap. VI.

P. 84. *L'Archiduc.*] Léopold, frère de l'Empereur Ferdinand III.

Ibid. *Péronne.*] Petite ville fortifiée, située en Picardie, sur la rivière de Somme.

P. 85. *Bataille de Rocroi.*] Cette fameuse bataille fut livrée et gagnée le 19 Mai 1643, cinq jours après la mort de Louis XIII.

P. 85. *Prise d'Arras.*] Voltaire remarque que le sort de Turenne et de Condé fut d'être toujours vainqueurs quand ils commbattirent ensemble à la tête des Français, et d'être battus quand ils commandèrent les Espagnols. Le Prince de Condé eut le même sort devant Arras. L'Archiduc et lui assiégeaient cette ville : Turenne les assiégea dans leur camp et força leurs lignes; les troupes de l'Archiduc furent mises en fuite. Condé,

avec deux régimens de Français et de Lorrains, soutint seul les efforts de l'armée de Turenne ; et tandis que l'Archiduc fuyait, il battit le Maréchal d'Hocquincourt, repoussa le Maréchal de la Ferté, et se retira victorieux, en couvrant la retraite des Espagnols vaincus. Aussi le Roi d'Espagne lui écrivit ces propres paroles : *J'ai su que tout étoit perdu, et que vous avez tout conservé. Siécle de Louis XIV.* chap. VI.

P. 87. *Duc d'York.*] Priorato, dans les Mémoires du Cardinal Mazarin, nomme plusieurs Anglais, comme Lord Gerrard, Barclay, Jermyn, et autres. *Mémoires,* 12mo. 1673, tom. I. pt. 3, p. 365.

P. 87. *Marquis d'Humières.*] Louis de Crevan, Maréchal de France : il mourut en 1694. Voltaire dit qu'il " fut le premier Général qui, au siège d'Arras en 1658, fut servi, à la tranchée, en vaisselle d'argent, et fit mettre sur la table des ragouts et des entremets."

P. 94. *Montmorency.*] Henri, Duc de Montmorency, qui fut fait prisonnier au combat de Castelnaudary le 1 Septembre 1632, et eût la tête tranchée à Toulouse dans le mois de Novembre suivant.

P. 98. *Bapaume.*] Ville fortifiée de l'Artois, située dans un pays sec, où il n'y a ni rivières ni fontaines : outre un vieux palais qui fut l'origine de cette ville, avec un gouverneur particulier, il y a une cour des eaux et forêts. Elle fut prise sur les Espagnols, par les Français, en 1641.

P. 104. *Pierre Mazarin.*] Pierre Mazarin étoit père du Cardinal ; il étoit né à Palerme en Sicile, qu'il quitta pour se fixer à Rome, où il mourut dans l'année 1654.

P. 107. *La paix des Pyrénées.*] Ce traîté fut conclu le 7 Novembre 1659.

P. 107. *Le mariage du Roi.*] Louis XIV. avec Marie

Thérese d' Autriche. Elle étoit née le 20 Septembre 1638, fut mariée le 1 Juin 1660, et fit son entrée à Paris le 26 Août suivant. Elle mourut à Versailles le 30 Juillet 1683.

P. 107. *Le retour du Prince de Condé.*] Le 11 Avril. Voyez *Mémoires du Cardinal de Retz.*

P. 110. *La Motte-Houdancour — Meneville.*] Ces deux Dames semblent avoir fait, à cette époque, une figure distinguée dans les annales de la galanterie. "Sur ce fait je peux, peut-être, donner un récit plus exact que beaucoup de gens: par exemple, ils ont répandu que la liaison de Mademoiselle de la Motte-Houdancour l'avoit fait renvoyer par la Reine mère, tandis que je sais, de bon lieu, qu'elle ne le fut que pour avoir parlé au Marquis de Richelieu, contre le commandement exprès de sa Majesté.' J'ai connu particulièrement cette Dame, l'une des filles d'honneur de la Reine, et d'autant plus que l'on prétendoit que j'en étois épris. Je n'étois pas faché qu'on le crut ainsi, car elle étoit une des plus charmantes femmes de la Cour, à l'exception de Mademoiselle de Meneville, qui pouvoit seule lui disputer le prix de la beauté." *Mémoires du Comte de Rochefort,* 1696, p. 210. Voyez aussi *Anquetil, Louis XIV. sa Cour, et le Régent, vol. I. p. 55.*

P. 113. *S' épuisoit en fêtes et en réjouissances.*] L'Evêque Burnet confirme ce récit. "A la restauration du Roi," dit-il, "une sorte de joie extravagante s'empara de la nation, qui détruisit tout usage de vertu et de piété. Tout se finissoit par des farces et des débauches, adoptées également dans les trois royaumes, et poussées au point de corrompre tout principe de morale. Sous prétexte de boire la santé du Roi, les excès et les émeutes se multiplioient à l'infini. La classe des hypocrites et celle des

enthousiastes tout aussi dangereux, quoique plus honnêtes gens, par leur manière d'interprêter la religion, fournissoient aux profanes les moyens de tourner en dérision la véritable piété." *History of his own Times,* p. 127, *edit. in octavo.* Voltaire dit que " leRoi Charles fut reçu dans les plaines de Douvres par vingt mille citoyens qui se jetèrent à genoux devant lui. Des vieillards qui étaient de ce nombre, m'ont dit que presque tout le monde fondait en larmes." *Siécle de Louis XIV.* ch. 6.

P. 115. *A son couronnement.*] Cependant, le couronnement n'eût lieu qu'après la mort du Duc de Glocester et de la Princesse d'Orange. Il fut célébré les 22 et 23 d'Avril, avec une magnificence extraordinaire. Lord Clarendon observe que cette cérémonie fut la plus somptueuse et la mieux ordonnée qu'on eût vue en Angleterre. La procession commença à la Tour, et lorsque le Roi en sortit, ceux qui marchoient les premiers étoient déjà dans Fleet Street : la cérémonie dura deux jours entiers. *Voyez Clarendon's Life,* p. 29 ; *Kennet's Register,* 411.

P. 115. *La mort du Duc de Glocester.*] Il mourut de la petite vérole le 3 Septembre 1660. " Bien que les hommes, (comme l'observe M. Macpherson) soient disposés à exagérer les vertus des Princes qui meurent dans leur première jeunesse, il semble qu'ils ne firent que rendre justice au caractère du Duc de Glocester. Il réunissoit en lui les meilleures qualités des deux frères ; le jugement et le bon naturel de Charles à l'habileté et à l'application de Jacques. La bonté de l'un étoit en lui une judicieuse modération, et l'opiniâtreté du second étoit dans Glocester une fermeté mâle. Attaché à la religion et à la constitution de son pays, il fut d'autant plus regretté, que sa famille paroissoit moins tenir à ces

objets importans. Le vulgaire, qui accumule les vertus éminentes et les actions éclatantes sur les années que le destin refuse à ses favoris, jugea que cette mort annonçoit de grands malheurs ; même les plus instruits supposèrent que les mesures de Charles devroient leur solidité à l'excellent jugement de ce Prince. Le Roi fut profondément touché de sa mort; le Duc d' York regretta vivement la mort d'un frère dont il admiroit le mérite. Jacques dit qu'il donnoit les plus grandes espérances, qu'il avoit des qualités admirables, un courage inébranlable uni au jugement le plus sain. Il avoit particulièrement le don des langues ; possédant à la fois le Latin, le François, l'Espagnol, l'Italien, et le Hollandois ; en un mot, il étoit doué de toutes les qualités naturelles et acquises qui font un grand Prince." *Macpherson's History of Great Britain*, ch. 1. Le caractère que l'Evêque Burnet donne de ce jeune Prince, lui est également favorable. Voyez *History of his own Times*, vol. I. p. 238.

P. 115. *La Princesse Royale.*] Marie, fille aînée de Charles I. née le 4 Novembre 1631, épousa, le 2 Mai 1641, le Prince d'Orange, qui mourut le 14 Mars 1646-7. Elle arriva en Angleterre le 23 Septembre, et fut emportée par la petite vérole, le 24 Décembre 1660. " Elle avoit passé quelques années de son veuvage," dit Burnet, " en grande réputation ; modérée dans ses dépenses, elle tenoit une cour décente, et supportoit ses frères avec libéralité. Mais sa mère, qui avoit l'art de se faire accroire tout ce qu'elle souhaitoit, s'imagina, d'après une conversation qu'elle eût avec la Reine mère, que le Roi de France avoit du penchant à l'épouser. En conséquence, elle lui écrivit de venir à Paris, et pour cela elle se fit faire un équipage fort au-dessus de ce

que sa fortune lui permettoit ; elle s'endetta, vendit ses joyaux et quelque bien-fonds qui lui appartenoient comme tutrice de son fils. Non-seulement elle fut trompée dans son attente, mais il lui arriva quelques accidents qui ternirent la réputation qu'elle s'étoit acquise auparavant. *History of his own Times,* vol. I. p. 238. Elle étoit mère de Guillaume III.

P. 115. *Réception de l'Infante de Portugal.*] " L'Infante de Portugal débarqua à Portsmouth au mois de Mai (1662) : le Roi s'y rendit de son côté, et ils furent mariés en particulier, selon le rit Romain, dans la chambre de la Reine, par M. Aubigny, prêtre séculier, aumônier de la Reine. Il n'y eût de présent à cette cérémonie que l'Ambassadeur de Portugal, trois grands Seigneurs, et deux ou trois Dames du même pays. Ce qui l'avoit rendu nécessaire, c'est qu'avant son départ de Lisbonne, elle n'avoit pas été épousée par procuration, selon la coûtume, par le Comte de Sandwich : la Reine ne voulut pas aller se coucher avant que Sheldon, Evêque de Londres, n'eût prononcé qu'ils étoient mari et femme." Extrait du Journal du Roi Jacques II. *Macpherson's State Papers,* vol. 1. Dans la même collection est une lettre curieuse du Roi au Lord Clarendon, où il lui donne son opinion de la Reine après l'avoir vue.

P. 116. *Le Roi ne cédoit à personne.*] Charles II. étoit né le 29 Mai 1630, et mourut le 6 Février 1684-5 : son caractère est amplement détaillé et peint avec soin par George Saville, Marquis d'Halifax, dans un vol. 8vo. publié en 1750, par sa petite fille la Comtesse de Burlington. Voyez aussi *Burnet, Clarendon,* et *Sheffield, Duc de Buckingham.*

P. 116. *Le Duc d' York.*]. Jacques Duc d' York, ensuite le Roi Jacques II. né le 15 Octobre 1633,

succéda à son frère le 6 Fevrier 1684-5, abdiqua la couronne en 1688, et mourut le 6 Septembre 1701. Le caractère que lui donne l'Evêque Burnet ne paroît pas s'écarter de la vérité. " Il étoit," dit cet écrivain, " très brave dans sa jeunesse, et Monsieur de Turenne l'exalta de telle sorte que, jusqu'au moment où son mariage diminua cet éclat, il éclipsoit réellement le Roi, et passoit pour un génie supérieur. Il fut franc, sincère, et ami solide, jusqu'à ce que les affaires et son attachement à sa religion lui firent changer ses premiers principes et ses inclinations naturelles. Il avoit un grand désir d'entendre les affaires, et en conséquence il tenoit un journal de tous les événements de son tems: il m'en montra même une grande partie. Le Duc de Buckingham me fit un jour la peinture abrégée, mais bien rigoureuse, des deux frères: les couleurs en étoient d'autant plus dures qu'elles étoient vraies. Le Roi, dit-il, pourroit entendre les affaires s'il le vouloit, et le Duc les entendroit s'il le pouvoit. Il avoit le jugement faux, recevoit promptement l'impression de ceux en qui il avoit confiance, et rejetoit alors tout autre avis. Il avoit été élevé avec la plus grande idée de l'autorité royale, et avoit pour maxime que tout ce qui étoit opposé à la cour étoit rébelle dans le cœur. Il avoit toujours quelqu'amourette, sans être bien délicat sur le choix, au point que le Roi dit une fois qu'il croyoit que les prêtres qui environnoient son frère lui donnoient ses maîtresses par pénitence. Il étoit naturellement emporté, et porté à la vengeance, et ne conseilloit pas de détacher de leur parti ceux qui, en s'opposant aux mesures de la Cour, augmentoient par là leur crédit dans la chambre des communes. Il aimoit les moyens violens: il dissimula longtems sa véritable religion, et paroissoit zélé pour la

foi Anglicane ; mais c'étoit principalement dans le dessein d'écarter toute proposition tendante à nous réunir. Il étoit sobre, sa cour étoit réglée, quoique magnifique ; il y dépensoit 100,000 livres sterlings qui lui avoient été accordées par an. Il avoit la place de grand amiral, et étoit parvenu à entendre très particulièrement tout ce qui concerne le service de mer."

P. 117. *Mademoiselle Hyde.*] Miss Anne Hyde, l'aînée des filles du Lord Chancellier Clarendon : le Roi Jacques parle de ce mariage en ces termes : " le Roi refusa d'abord au Duc d' York la permission d'épouser Miss Hyde ; plusieurs des amis et des serviteurs du Duc s'opposoient à cette union. Le Roi enfin y donna son consentement, le Duc se maria sans cérémonie, et bientôt après déclara son mariage. La bassesse de sa naissance étoit compensée par ses belles qualités, et sa contenance quadroit à merveilles avec sa nouvelle dignité." Dans un autre endroit, " quand sa sœur la Princesse Royale vint à Paris pour voir la Reine mère, le Duc d' York devint amoureux de Mademoiselle Anne Hyde, une de ses filles d'honneur ; elle réunissoit aux charmes de sa personne, toutes les qualités propres à captiver un cœur moins aisé à enflammer que celui du Duc : elle sut exciter sa passion avec tant d'art, que dans l'intervalle qui s'écoula entre le premier moment qu'il la vit et l'hiver qui précéda la restauration du Roi, il lui fit une promesse de mariage. Il demanda en conséquence le consentement du Roi, qui d'abord le refusa, mais finit par le lui accorder, vaincu par ses sollicitations. Le mariage fut célébré en secret, et déclaré quelques tems après. Il conserva, depuis cette époque, une amitié constante pour le Chancellier. *Macpherson's State Papers*, vol. I.

P. 117. *Son père, dès-lors ministre.*] Edward Hyde, Comte de Clarendon, que " la connoissance profonde qu'il avoit des hommes fit surnommer le chancellier de la nature humaine : son caractère, à cette distance des tems, peut et doit être considéré impartialement. Ses contemporains mal intentionnés accumulèrent sur lui les outrages les plus injustes. Dans le siécle suivant, où les partisans de la prérogative royale, quoique les moins nombreux, crioient le plus fort, ils s'engouèrent d'un ouvrage qui déifioit leur martir, et furent sans bornes dans leurs louanges." *Catalogue of Noble Authors*, vol. II. p. 18. Lord Orford, qui se pique d'être impartial, sépare ses vertus comme homme, de ses défauts comme historien, et avoue qu'il possédoit presque toutes les qualités propres à faire respecter le caractère d'un ministre. Il mourut en exil en 1674.

P. 117. *Le Duc d'Ormond.*] Jacques Butler, Duc d'Ormond, né le 19 Octobre 1610, mourut le 21 Juillet 1688. Lord Clarendon, dans la Continuation de sa Vie, observe qu'il " dévoua généreusement sa vie et sa fortune au service du Roi, dès le commencement des troubles : après le meurtre du Roi, lorsqu'il fut abandonné par les Irlandois au mépris du traité de paix conclu avec lui, lorsqu'il vit que tout moyen de défense lui étoit enlevé, il rejeta les offres brillantes de Cromwell, qui lui laissoit son immense revenu aux conditions de vivre dans ses terres, et de ne plus se mêler de la querelle. Il s'embarqua, sans passe-port, dans un petit bâtiment, et aborda en France, où il joignit le Roi, qu'il ne quitta plus jusqu'à son retour en Angleterre ; et s'acquit ainsi, par ses services et par sa fidélité, l'estime de son maître, qui conserva pour lui l'amitié la plus sincère." *Life of Lord Clarendon*, p. 4, fol. edition. L'Evêque Burnet

dit de lui, " C'étoit un homme propre, sous tous les rapports, pour la cour. Il avoit l'abord gracieux, l'esprit vif, et le caractère gai. Il étoit libéral, et porta la décence jusque dans ses vices; car il conserva toujours le masque de la religion. Il avoit été employé en Irlande, où il avoit montré plus de fidélité que de talents. Il avoit conclu, avec les Irlandois, un traité qu'ils rompirent; quelques uns s'attachèrent à lui. Cependant les Irlandois prétendoient, quoiqu'ils eussent les premiers enfreint le traité, qu'il étoit tenu d'en exécuter tous les articles. Son peu de succès au siège de Dublin avoit extrêmement affoibli l'idée qu'on avoit de ses talents militaires. Malgré cela, son assiduité constante auprès de son souverain, et le souvenir de tout ce qu'il avoit souffert pour lui, le portèrent aux places de grand maître de sa maison, et de Vice-Roi d'Irlande. Il étoit si fermement attaché à la religion Protestante et aux loix, qu'il donnoit toujours de bons conseils; et lorsqu'on en suivoit de mauvais, il ne s'en plaignoit pas très hautement." *History of his own Times*, vol. I. p. 230.

P. 117, *Dissipoit sans éclat les biens immenses où il étoit rentré.*] " Le Duc de Buckingham doit encore cent quarante mille livres sterling, et ce délai donne à ses créanciers le tems de morceler toutes ses terres." *Andrew Marvell's Works*, vol. I. p. 406, 4to edit.

P. 117. *Le Comte de St. Albans.*] Henri Jermyn, Comte de St. Albans, et Baron de St. Edmund's Bury; il étoit écuyer de la Reine Henriette, et membre du conseil privé de Charles II. Au mois de Juillet 1670, il fut envoyé en qualité d'Ambassadeur à la cour de France, et en 1671 fut fait grand Chambellan de la maison du Roi. Il mourut le 2 Janvier 1683. Le Chevalier Jean Reresby avance que Lord St. Albans

avoit épousé la Reine Henriette, il cite le témoignage de l'abbesse d'un couvent Anglois à Paris, où la Reine se retiroit. Elle lui dit " s'être apperçue que la Reine craignoit extrêmement Lord Jermyn, depuis St. Albans, et qu'il existoit entre eux une très grande liaison ; mais qu'il l'ait épousée, et qu'il en ait eu des enfans, c'est ce que je ne crois pas, quoique plusieurs personnes l'ayent prétendu." *Sir John Reresby's Memoirs*, p. 4.

P. 117. *Le Chevalier de Berkely.*] Le Chevalier Berkeley étoit Charles Berkeley, second fils du Chevalier —— Berkeley de Bruton dans la province de Glocester, et fut le principal favori et le compagnon du Duc d' York dans toutes ses campagnes. Il fut créé Baron Berkeley de Rathdown, et Vicomte Fitzharding en Irlande, et Baron Bottetort, et Comte de Falmouth en Angleterre, le 17 Mars 1664. Il eut l'adresse de se mettre également bien dans l'esprit des deux frères. Lord Clarendon, qui semble avoir conçu, et avec raison, de la prévention contre lui, l'appelle un grand scélérat, et dit " qu'il étoit un de ces hommes en qui peu de gens, excepté le Roi, eussent observé quelques vertus ou qualités qu'ils eussent souhaité ne pas rencontrer dans leurs meilleurs amis. Il étoit jeune, d'une ambition insatiable, et un peu plus d'expérience lui auroit fait connoître ce que pouvoient ses mauvaises qualités." *Clarendon's Life*, p. 34—267. Le témoignage de l'Evêque Burnet lui est plus favorable : " Berkeley étoit généreux, et s'il eût survécu à la dépravation de son siécle et embrassé un genre de vie plus calme, il auroit suggéré au Roi de nobles et vastes projets." *History*, vol. I. p. 137. Il perdit la vie à l'affaire de Southwold Bay, le 2 Juin 1665, d'un coup de canon qui tua, en même tems, Lord Muskerry et M. Boyle : le Duc d'York, qui étoit auprès d'eux sur le

pont, fut couvert de leur sang. " Lord Falmouth," comme l'observe le Roi Jacques," mourut sans fortune, quoique peu dépensier." *Macpherson's State Papers*, vol. I. " Il fut extrêmement regretté du Roi, au grand étonnement de ceux qui l'avoient vu insensible à d'autres coups du sort." *Clarendon's Life*, p. 269.

P. 119. *Le Comte d'Arran.*] Richard Butler, Comte d'Arran, cinquième fils de Jacques Butler, premier Duc d'Ormond. Il naquît le 16 Juin 1639, et fut élevé avec grand soin. Il reçut une éducation conforme à sa naissance et à l'affection que ses parens avoient pour lui. A mesure qu'il avançoit en âge, il se distinguoit par d'heureuses dispositions, qui le déterminèrent au métier des armes. Lorsque le Duc son père fut nommé Vice-Roi d'Irlande, après la Restauration, le Roi le créa, par lettres patentes datées du 13 Avril 1662, Lord Richard, Baron Butler de Cloghgrenan, Vicomte Tullogh dans la province de Catherlough, le tout reversible à son frère. Au mois de Septembre 1664, il épousa Lady Marie Stuart, fille unique de Jacques Duc de Richmond et Lennox, par Marie, seule fille du grand Duc de Buckingham; elle mourut au mois de Juillet 1667, à l'âge de 18 ans, et fut enterrée à Kilkenny. Il se distingua en réduisant les révoltés à Carrickfergus, et se conduisit avec courage dans le fameux combat naval contre les Hollandois, en 1673. Au mois d'Aout de la même année, il fut créé Baron Butler de Weston dans la province de Huntingdon. Il avoit épousé, au mois de Juin précédent, Dorothée, fille de Jean Ferrar de Tamworth Castle, dans la province de Warwick, Esq. Il fut nommé Lord député d'Irlande au départ de son père pour l'Angleterre, et exerça cet emploi jusqu'au mois d'Aout 1684, que le Duc revint. Il mourut à

Londres en 1686, et fut enterré à l'abbaye de Westminster, laissant une fille unique, Charlotte, qui épousa Lord Cornwallis.

P. 119. *Le Comte d'Ossory.*] Thomas, Comte d'Ossory, fils aîné du premier, et père du dernier Duc d'Ormond, naquît à Kilkenny le 8 Juillet 1634. A l'âge de 21 ans il s'étoit tellement distingué, que le Chevalier Robert Southwell traça de lui le portrait suivant: " Ce jeune homme a de beaux cheveux, une belle figure, un caractère doux et affable, il sait monter à cheval, jouer à la paume, danser, et tirer des armes; est bon musicien, pince de la guitarre et du luth; il parle très bien François et Italien; il connoit l'histoire, et surtout les romans si parfaitement, que si on lui montroit une gallerie de tableaux et de dessins, il pourroit expliquer les différens sujets qui y seroient représentés. Il ferme sa porte à huit heures du soir, et étudie jusqu'à minuit; il est poli, honnête, et irréprochable dans sa conduite." Il mourut d'une fièvre, le 30 Juillet 1680, au grand regret de sa famille et du public.

P. 119. *L'aîné des Hamiltons.*] Lord Orford, dans une note sur ce passage, fait mention de George et d'Antoine Hamilton, l'Auteur de ces Mémoires, comme des personnes qu'on vouloit désigner: il a essayé de débrouiller la confusion répandue dans son ouvrage, faute d'avoir su distinguer clairement auquel de ces personnages appartiennent les diverses aventures où se trouvent leurs noms. Cependant, l'aîné Hamilton, dont il est ici question, n'étoit ni George ni Antoine, mais bien Jacques Hamilton leur frère, fils aîné du Chevalier George Hamilton, quatrième fils du Comte d'Abercorn, par Marie Butler, troisième sœur de Jacques, premier Duc d'Ormond. Ce Seigneur étoit un

des favoris de Charles II. qui le fit gentilhomme de sa chambre et colonel d'un régiment. Dans une affaire contre les Hollandois, il eût une jambe emportée d'un coup de canon. Il mourut de cette blessure le 6 Juin 1673. Quelques tems après sa mort, son corps fut transporté en Angleterre et enterré à l'abbaye de Westminster. George Hamilton fut ensuite créé Chevalier en Angleterre, Comte en France, et Maréchal de Camp au même service. Il épousa Mademoiselle Jennings, dont il sera question ci-après ; et mourut en 1667, laissant trois filles.

P. 120. *Le beau Sidney.*] Robert Sydney, troisième fils du Comte de Leicester, et frère du fameux Algernon Sydney qui fut décapité. C'est ce que prétend Lord Orford ; quoique, sur une moindre autorité, je serois porté à croire qu'Henri Sydney, son jeune frère, qui fut ensuite créé Comte de Rumney, et mourut le 8 Avril 1704, est la personne dont il s'agit ici. Il y a plusieurs circonstances qui semblent le désigner particulièrement. " C'étoit," dit Burnet, " un homme rempli de grâces et *il vécut longtems à la Cour, où il eu quelques aventures qui devinrent très publiques.* Il étoit affable, doux, bon, mais trop adonné aux plaisirs. En 1679, il fut envoyé en Hollande, où il gagna tellement les bonnes grâces du Prince, qu'il les posséda exclusivement à tout autre Anglois." *History of his own Times*, vol II. p. 494.

Dans " *The Essay on Satire by Dryden and Howard*," on en parle en termes peu honorables.

> " And little Syd. for simile renown'd,
> Pleasure has always sought, but never found :
> Though all his thoughts on wine and women fall,
> His are so bad, sure he ne'er thinks at all.

The flesh he lives upon is rank and strong;
His meat and mistresses are kept too long.
But sure we all mistake this pious man,
Who mortifies his person all he can:
What we uncharitably take for sin,
Are only rules of this odd capuchin;
For never hermit, under grave pretence,
Has liv'd more contrary to common sense."

Robert Sydney mourut à Penshurst en 1674.

P. 120. *Germain.*] Henry Jermyn le plus jeune des fils de Thomas, frère aîné du Comte de St. Albans. Il fut créé Baron Dover en 1685, et mourut sans enfants à Cheverly, au mois d'Avril 1708. Son corps fut transporté à Bruges en Flandres, et enterré dans le couvent des Carmélites. St. Evremond, qui visita Mr. Jermyn à Cheverly, dit, " nous y allâmes, et fûmes très bien reçus par un homme qui, renonçant à la cour, en avoit porté le bon gout et la civilité à la campagne. *Oeuvres de St. Evremond*, vol XIV. p. 223. edit. de 1753. 12mo.

P. 120.—*Et que la Reine mère, sa maîtresse, ne faisoit pas grande chère en France.*] On peut voir, par l'extrait suivant tiré des Mémoires du Cardinal de Retz, à quel misérable état elle étoit réduite. " Cinq ou six jours avant que le Roi sortit de Paris, j'allai chez la Reine d'Angleterre, que je trouvai dans la chambre de Mademoiselle sa fille, qui a été depuis Madame d'Orleans; elle me dit d'abord: " Vous voyez, je viens tenir compagnie à Henriette. La pauvre enfant n'a pu se lever aujourd'hui, faute de feu." Le vrai étoit qu'il y avoit six mois que le Cardinal n'avoit fait payer la Reine de sa pension; que les marchands ne lui vouloient plus rien fournir, et qu'il n'y avoit pas un morceau de bois dans la maison. Vous me faites bien la justice d'être

persuadée que Madame d'Angleterre ne demeura pas le lendemain au lit faute d'un fagot, mais vous croyez bien que ce n'étoit pas ce que Madame la Princesse de Condé vouloit dire dans son billet. Je m'en ressouvins au bout de quelques jours, j'exagérai la honte de cet abandonnement ; et le parlement envoya 40,000 livres à la Reine d'Angleterre. La postérité aura peine à croire qu'une Reine d'Angleterre, petite-fille de Henri le Grand, ait manqué d'un fagot pour se lever au mois de Janvier, dans le Louvre, et sous les yeux d'une cour de France. Nous avons horreur, en lisant les histoires, de lachetés moins monstrueuses que celle-là, et le peu de sentiments que je trouvai dans la plûpart des esprits sur ce fait, m'a obligé de faire, je crois, plus de mille fois cette réflexion, que *les exemples du passé touchent sans comparaison plus les hommes que ceux de leur siécle.* Nous nous accoutumons à tout ce que nous voyons, et je vous ai dit quelquefois que je ne sais si le consulat du cheval de Caligula nous auroit autant surpris que nous l'imaginons. *Mémoires du Card. de Retz.* Vol. I. p. 308. edit. de Geneve. 1777. 12.

P. 122. *La Comtesse de Castelmaine.*] Cette dame, qui tient un rang si distingué dans les annales de l'infamie, se nommoit Barbe, et étoit fille et héritière de Guillaume Villiers, Lord Vicomte Grandison en Irlande, qui mourut en 1642, des suites des blessures qu'il reçut a la bataille d'Edge-hill. Elle épousa quelque temps avant la Restauration Roger Palmer, Esq. alors étudiant au Temple, et héritier d'une fortune considérable. La treizième année du règne de Charles II. il fut créé Comte de Castelmaine en Irlande. Elle en eût une fille qui naquît au mois de Février 1661 ; mais peu de tems après, elle devint la maîtresse publique du Roi, qui con-

tinua ses liaisons avec elle jusqu'en 1672, qu'elle accoucha d'une fille qu'on supposa être de Mr. Churchill, depuis Duc de Marlborough, et que le Roi désavoua. Ses galanteries ne se bornoient pas à une ou deux, et elles n'étoient pas ignorées du Roi. En 1670, elle fut créée Baronne de Nonsuch dans la province de Surry, Comtesse de Southampton, et Duchesse de Cleveland pendant sa vie, avec reversion après sa mort à Charles ou à George Fitzroy, son premier et troisième fils, et à leurs héritiers mâles. Au mois de Juillet 1705, son mari mourut, et peu de tems après elle épousa un homme perdu de dettes, connu sous le nom de beau Fielding ; mais ses procédés infames envers elle l'obligèrent pour s'y soustraire d'avoir recours aux loix. Heureusement on découvrit que Fielding avoit déjà une femme vivante ; en conséquence son mariage fut déclaré nul. Elle vécut encore deux ans, et mourut d'une hydropisie le 9 Octobre, 1709, âgée de 69 ans. "C'étoit," dit l'Evêque Burnet, "une femme d'une grande beauté, mais sans esprit, extrêmement corrompue, et avide d'argent ; impérieuse, tourmentant à l'excès le Roi, dont elle feignoit d'être jalouse, quoiqu'elle fut toujours occupée d'intrigues avec d'autres hommes. La passion du monarque pour elle, et l'étrange conduite de cette femme à son égard le mettoient dans un tel désordre, que souvent il n'étoit pas maître de lui-même, ni en état de penser aux affaires, qui, dans un temps aussi critique, demandoient une grande application." *History of his own Times*, vol. I. p. 129.

P. 123. *Madame de Shrewsbury.*] Anne Marie, Comtesse de Shrewsbury, fille aînée de Robert Brudenel, Comte de Cardigan, et femme de François, Comte de Shrewsbury, qui fut tué en duel par George Duc de

Buckingham, le 16 Mars 1667. Elle épousa en secondes nôces ——— Bridges, Esq. second fils du Chevalier Thomas Bridges, de Keynsham, dans la province de Somerset, et mourut le 20 Avril, 1702. On a dit qu'elle coucha avec le Duc de Buckingham le soir même que celui-ci venoit de tuer son mari en duel, et que travestie en page, elle avoit tenu la bride du cheval de son amant pendant le combat.

P. 123. *Mesdemoiselles Brook.*] Une de ces demoiselles, dont il est parlé dans la suite, épousa le chevalier Jean Denham.

P. 123. *La nouvelle Reine n'y ajoûta guères d'éclat.*] Lord Clarendon confirme en quelque sorte ce rapport: "On envoya de Portugal un grand nombre d'hommes et de femmes, dont le choix étoit le moins propre à former la Reine aux usages nécessaires à son état et à son bonheur futur; les femmes, pour la plûpart, vieilles, laides, et orgueilleuses, étoient incapables de s'entretenir avec des personnes de qualité et d'une éducation soignée. Elles firent tous leurs efforts et formèrent même une espèce de conspiration pour s'emparer de l'esprit de la reine, pour l'empêcher d'apprendre la langue, ou d'adopter les manières Angloises, et pour lui faire conserver les modes de sa patrie. Cette résolution, disoient-elles, tenoit aux égards dus à la nation Portugaise et determineroit promptement les dames Angloises à suivre l'exemple de sa Majesté. Cette idée avoit fait une telle impression sur son esprit que le tailleur, envoyé en Portugal pour faire ses habits, ne put jamais parvenir jusqu'à elle, ni en recevoir aucun ordre. ' De même, lorsqu'à son arrivée à Portsmouth, elle y trouva plusieurs dames d'honneur et du premier rang qui venoient remplir auprès d'elle les places auxquelles le Roi les avoit

nommées, elle ne voulut en recevoir aucune jusqu'à ce qu'il fut arrivé lui-même, et elle ne mit dans ceste occasion ni la grâce ni l'honnêteté qu'elle devoit à leurs charges et à leur qualité. On ne put lui persuader de se parer avec les habits que le Roi lui avoit envoyés ; elle continua de porter les siens jusqu'à ce qu'elle s'apperçut que le Roi en étoit mécontent, et vouloit être obéï. Alors elle se conforma à sa volonté, contre l'avis de ses femmes, qui persistèrent dans leur opiniâtreté, sans changer aucune partie de leur costume ; ce qui les rendit très odieuses." *Clarendon's Life*, p. 168. Peu de temps après leur arrivée en Angleterre, elles reçurent ordre de retourner en Portugal.

P. 124. *Catherine de Bragance n'avoit garde de briller dans une cour charmante où elle venoit règner. Elle ne laissa pas d'y réussir assez dans la suite.*] " La Reine," dit Lord Clarendon, " avoit tout l'esprit et toute la beauté nécessaire pour être aimée du Roi ; et il est très certain qu'à leur première rencontre, et même longtems après, elle lui plût beaucoup. Elle avoit tout l'esprit qu'on pouvoit désirer, un caractère agréable et enjoué, mais peu d'expérience pour son âge, parceque conformément à l'usage de son pays, elle avoit été élevée dans un couvent, où elle n'avoit vu que les dames qui lui étoient attachées, et n'avoit fréquenté que les réligieuses, dont elle auroit sans doute consenti volontiers à augmenter le nombre. C'est de cet état de gêne et de contrainte qu'elle fut appelée sur le trône, et destinée à vivre au milieu de la licence d'une cour qui, à cet égard, avoit besoin d'une réforme, et qu'on vouloit faire renoncer à des mœurs libres et dissolues pour y substituer l'ordre et la décence des anciens tems ; bien que les hommes et les femmes n'eûssent pas plus d'inclination à se

soumettre à ce changement que le Roi lui-même n'en avoit à l'exiger." *Lord Clarendon's Life*, p. 167. Elle se sentit d'abord de la répugnance pour la conduite déréglée du Roi, mais à la fin, elle s'y accoutuma, et vécut fort bien avec lui jusqu'à sa mort. Le 30 Mars, 1692, elle quitta Somerset House, sa résidence ordinaire, et retourna à Lisbonne, où elle mourut, le 31 Décembre, 1705, N. S.

P. 125. *Cette Princesse.*] "La Duchesse de York," dit l'Evêque Burnet, "étoit une femme très extraordinaire; elle avoit beaucoup de connoissances et de pénétration, elle sentit bientôt tout ce qui étoit dû à son rang, et peut-être même se comportoit-elle avec trop de faste et de hauteur; elle écrivoit bien, elle avoit même commencé la vie du Duc, dont elle me fit voir un volume; c'étoit un extrait du journal de ce Prince, qui se proposoit de m'engager à le continuer. Elle voita été élevée dans des principes de religion très sévères, et alloit secrètement à confesse.—Morley me dit qu'il étoit son confesseur. Elle s'étoit mise sous sa direction dès l'âge de 12 ans, et avoit continué jusqu'à ce qu'il fut renvoyé de la cour, lors de la disgrace de son père. Elle étoit généreuse et obligeante, mais ennemie implacable." *History of his own Times*, Vol. I. p. 227. Elle fut fiancée au Duc à Breda, le 24 Novembre, 1659, et mariée à Worcester House, le 3 Septembre, 1660, entre une et deux heures de la nuit, par le Dr. Joseph Crowther, chapelain du Duc, sur la présentation de Lord Ossory. *Kennet's Register*, p. 246. Elle mourut le 31 Mars, 1671, ayant auparavant déclaré qu'elle étoit Catholique Romaine.—Voyez aussi son panégirique par l'Evêque Morley, *Kennet's Register*, p. 385, 390.

P. 125. *La Reine mère étoit de retour après le mariage*

de Madame.] La Reine Henriette Marie arriva à Whitehall, le 2 Novembre, 1660, après une absence de dix neuf ans. Elle fut reçue avec de grandes acclamations, et l'on fit même à cette occasion des feux de joie à Londres et à Westminster. Elle retourna en France, le 2 Janvier, 1660-1, avec sa fille, la Princesse Henriette. Elle arriva à Greenwich, le 28 Juillet, 1662; et continua à tenir sa cour en Angleterre jusqu'au mois de Juillet, 1665, qu'elle s'embarqua pour la France, " et prit tant de choses avec elle," dit Lord Clarendon, " que beaucoup de personnes présumèrent qu'elle avoit intention de ne jamais revenir. Quelque fut alors son dessein, elle ne revit plus l'Angleterre, quoiqu'elle vécut plusieurs années après son départ." *Continuation of Clarendon's Life*, p. 263. Elle mourut à Colombe, près Paris, dans le mois d'Août, 1669; et son fils, le Duc de York, fait son éloge en ces termes: " Elle avoit toutes les qualités qui constituent une bonne épouse, une bonne mère et une bonne Chrétienne." *Macpherson's State Papers*, Vol. I.

P. 127. *Saint-Evremont.*] Charles de St. Denis, Seigneur de St. Evremont, naquit à St. Denis le Guast, en basse Normandie, le 1 Avril, 1613. Il fut élevé à Paris, comme s'il eut été destiné au barreau, mais il abandonna bientôt ce projet, pour aller à l'armée, où il se distingua en plusieurs occasions. Lors du traité des Pyrénées, il écrivit une lettre dans laquelle il critiquoit la conduite du ministre; ce qui le fit bannir de France. Il se réfugia d'abord en Hollande; mais en 1662 il vint en Angleterre, où, à un petit intervalle près, il finit le reste de ses jours. En 1675, la Duchesse de Mazarin ayant chosi le même azile, St. Evremont passoit la plus grande partie de son tems avec elle; il conserva sa

santé et sa gayté jusqu'à un âge très avancé, et mourut le 9 Septembre, 1703, âgé de 90 ans. Mr. Desmaizeaux, qui a écrit sa vie, en fait le portrait suivant: " Monsieur de St. Evremont avoit les yeux bleus, vifs, et pleins de feu, le front large, les sourcils épais, la bouche bien faite et le soûrire malin, la physionomie agréable et spirituelle. Vingt ans avant sa mort, il lui vint entre les deux yeux une loupe, qui grossit beaucoup. Il avoit eu dessein de la faire couper; mais comme elle ne l'incommodoit point, et que cette espèce de difformité ne lui faisoit aucune peine, Mr. Le Fêvre lui conseilla de la laisser, de peur que cette opération n'eût des suites facheuses dans une personne de son âge. Il railloit souvent sur sa loupe, aussi bien que sur sa grande calotte et sur ses cheveux blancs, qu'il avoit mieux aimé garder que de prendre perruque." St. Evremont étoit, en quelque sorte, un philosophe Epicurien, et dans une lettre adressée au Comte de Grammont, il fit de lui-même le portrait suivant: " C'est un philosophe également éloigné du superstitieux et de l'impie; un voluptueux qui n'a pas moins d'aversion pour la débauche, que d'inclination pour les plaisirs; un homme qui n'a jamais senti la nécessité, qui n'a jamais connu l'abondance. Il vit dans une condition méprisée de ceux qui ont tout, enviée de ceux qui n'ont rien, goûtée de ceux qui font consister leur bonheur dans leur raison. Jeune, il a haï la dissipation, persuadé qu'il falloit du bien pour les commodités d'une longue vie; vieux, il a de la peine à souffrir l'économie, croyant que la nécessité est peu à craindre, quand on a peu de tems à être misérable, il se loue de la nature, et ne se plaint pas de la fortune. Il hait le crime, il souffre les fautes, il plaint le malheur, il ne cherche point dans les hommes ce qu'ils ont de mauvais pour les décrier:

il trouve ce qu'ils ont de ridicule pour s'en réjouir ; il se fait un plaisir secret de le connoître ; il s'en feroit un plus grand de le découvrir aux autres, si la discrétion ne l'en empêchoit. La vie est trop courte, à son avis, pour lire toute sorte de livres, et charger sa mémoire d'une infinité de choses au dépens de son jugement ; il ne s'attache point aux écrits les plus savans pour acquérir la science ; mais aux plus sensés pour fortifier sa raison : tantôt il cherche les plus délicats, pour donner de la délicatesse à son goût ; tantôt les plus agréables, pour donner de l'agrément à son génie. Il me reste à vous le dépeindre tel qu'il est dans la religion et dans l'amitié. En amitié, plus constant qu'un philosophe, plus sincère qu'un jeune homme de bon naturel sans expérience. A l'égard de la religion :

De justice, de charité
Beaucoup plus que de pénitence,
Il compose sa piété :
Mettant en Dieu sa confiance,
Espérant tout de sa bonté,
Dans le sein de la providence
Il trouve son repos et sa félicité !"

Il fut enterré dans l'abbaye de Westminster.

P. 132. *D'Olonne.*] Mademoiselle de la Loupe, dont il est fait mention dans les Mémoires du Cardinal de Retz, Vol. III. p: 177. Elle épousa le Comte d'Olonne, et se rendit fameuse par ses aventures galantes, dont le Comte de Bussy parle beaucoup dans son histoire amoureuse des Gaules. Elle s'appeloit Catherine Henriette d'Angennes, étoit fille de Charles d'Angennes, Seigneur de la Loupe, Baron d'Amberville, et de Marie du Raynier. St. Evremont l'a peinte fort au long dans ses ouvrages, Vol. II. p. 36. Le même écrivain, parlant de

la douleur que plusieurs dames temoignèrent à la mort du Duc de Candale, dit, " Mais sa véritable maîtresse (la Comtesse d'Olonne) se rendoit illustre par son affliction ; heureuse si elle ne se fut jamais consolée ! une seule passion fait honneur aux dames ; et je ne sai si ce n'est pas une chose plus avantageuse à leur réputation, que de n'avoir rien aimé." *St. Evremont*, Vol. III. p. 180.

P. 132. *La Comtesse de Fiesque.*] Cette dame paroit avoir été l'épouse du Comte de Fiesque, dont parle St. Evremont, comme d'un homme " fertile en visions militaires," qui, " outre la charge de Lieutenant général qu'il avoit eûe dès Paris, obtint une commission particulière pour les enlevements de quartier, et autres exploits brusques et soudains, dont la résolution se peut prendre en chantant un air de la Barre, et en dansant un pas de ballet." *St. Evremont*, Vol. II. p. 9.

P. 134. *Est le Comte de Ranelagh d'aujourd'hui, et s'appeloit Jones en ce tems-là.*] Richard, premier Comte de Ranelagh, étoit membre de la chambre des communes du Parlement d'Angleterre, et vice trésorier d'Irlande en 1674. Il eut plusieurs charges sous le Roi Guillaume et la Reine Anne. Il mourut le 5 Janvier, 1711. " Lord Ranelagh," dit l'Evêque Burnet, " étoit un jeune homme, qui réunissoit de grandes qualités à de grands défauts ; il avoit un certain agrément dans la conversation qui plut infiniment au Roi, et c'étoit un très habile homme." *History of his own Times*, Vol. I. p. 373.

P. 135. *Il y avoit une des filles d'honneur de la Reine qui s'appeloit Warmestre.*] Lord Orford observe, que " Mademoiselle Warmestre, n'est qu'un nom supposé," et " que la fille d'honneur, dont il est ici question, étoit Mademoiselle Marie Kirk, sœur de la Comtesse d'Oxford." Voici la liste des dames d'honneur en 1669.

1. Mde. Simon Carew. 2. Mde. Catherine Bainton. 3. Mde. Henriette Marie Price. 4. Mde. Wynifred Wells. Celle qui avoit la charge de gouvernante des dames étoit Lady Saunderson, Voyez *Chamberlayne's Angliæ Notitia*, 1669, p. 301.

P. 135. *La Midleton.*] Madame Jeanne Middleton, selon Mr. Granger, étoit une femme peu riche, mais très belle.—Son portrait est dans la galerie de Windsor.

P. 136. *Mademoiselle Stewart.*] Françoise, Duchesse de Richmond, fille de Walter Stewart, fils de Walter, Baron de Blantyre, et épouse de Charles Stewart, Duc de Richmond et de Lenox. Elle étoit d'une rare beauté, si toutesfois elle ressembloit à une esquisse de Roettière, graveur de la monnoie, qui avoit été faite dans la vûe d'en frapper une médaille, représentant la plus belle figure qu'on eût peut-être jamais vue. Le Roi passoit pour être éperduement amoureux d'elle, et l'on disoit ouvertement qu'il avoit intention de se divorcer avec la Reine pour l'épouser. On crut que Lord Clarendon avoit proposé son mariage avec le Duc de Richmond, pour faire échouer l'autre dessein qui, selon lui, auroit été une tache à la réputation du Roi, auroit dérangé ses affaires pour le moment, et plongé la nation dans les maux d'une succession contestée. Qu'il favorisa effectivement le mariage du Duc de Richmond, c'est ce qui n'a pas été prouvé ; mais il est certain qu'il croyoit si fermement que l'intention du Roi étoit de se divorcer avec la Reine, que même après sa disgrace il étoit persuadé que le Duc de Buckingham avoit entrepris de faire sanctioner ce divorce par le Parlement. Il est aussi certain que le Roi regarda Lord Clarendon comme l'auteur de ce mariage, et qu'il en fut vivement affecté. La cérémonie se fit clandestinement, et le mariage ne

fut declaré public qu'au mois d'Avril, 1667. D'après une lettre du Chevalier Robert Southwell, datée de Lisbonne, le $\frac{2}{12}$ Decembre, 1667, il paroit que le bruit du divorce de la Reine n'étoit pas alors tombé. *History of the Revolutions of Portugal,* 1740, p. 352. La Duchesse devint veuve en 1672, et mourut le 15 Octobre, 1702. Voyez *Burnet's History, Ludlow's History,* et *Carte's Life of the Duke of Ormond.* On peut encore voir dans l'abbaye de Westminster la figure en cire de cette Duchesse.

P. 138. *Madame Hyde.*] Théodosie, fille d'Arthur, Lord Capel, première femme de Henry Hyde, second Comte de Clarendon.

P. 139. *Jacob Hall, fameux danseur de corde.*] " Jacob Hall avoit la taille si élégante et si bien proportionnée, tant de vigueur et d'agilité, qu'il s'attiroit l'attention de toutes les dames, qui le regardoient comme un composé de la force d'Hercule et des graces d'Adonis. On dit que le cœur facile de la Duchesse de Cleveland lui permettoit d'entretenir en même tems une liaison intime avec ce danseur et le comédien Goodman. Le premier étoit aux gages de la Duchesse." *Granger,* Vol. II. part II. p. 461. Relativement à la liaison de la Duchesse et du danseur de corde, Mr. Pope introduit le passage suivant dans son " *Sober Advice from Horace.*"

" What push'd poor E——s on the imperial whore?
'Twas but to be where Charles had been before.
The fatal steel unjustly was apply'd,
When not his lust offended, but his pride:
Too hard a penance for defeated sin—
Himself shut out, and Jacob Hall let in!"

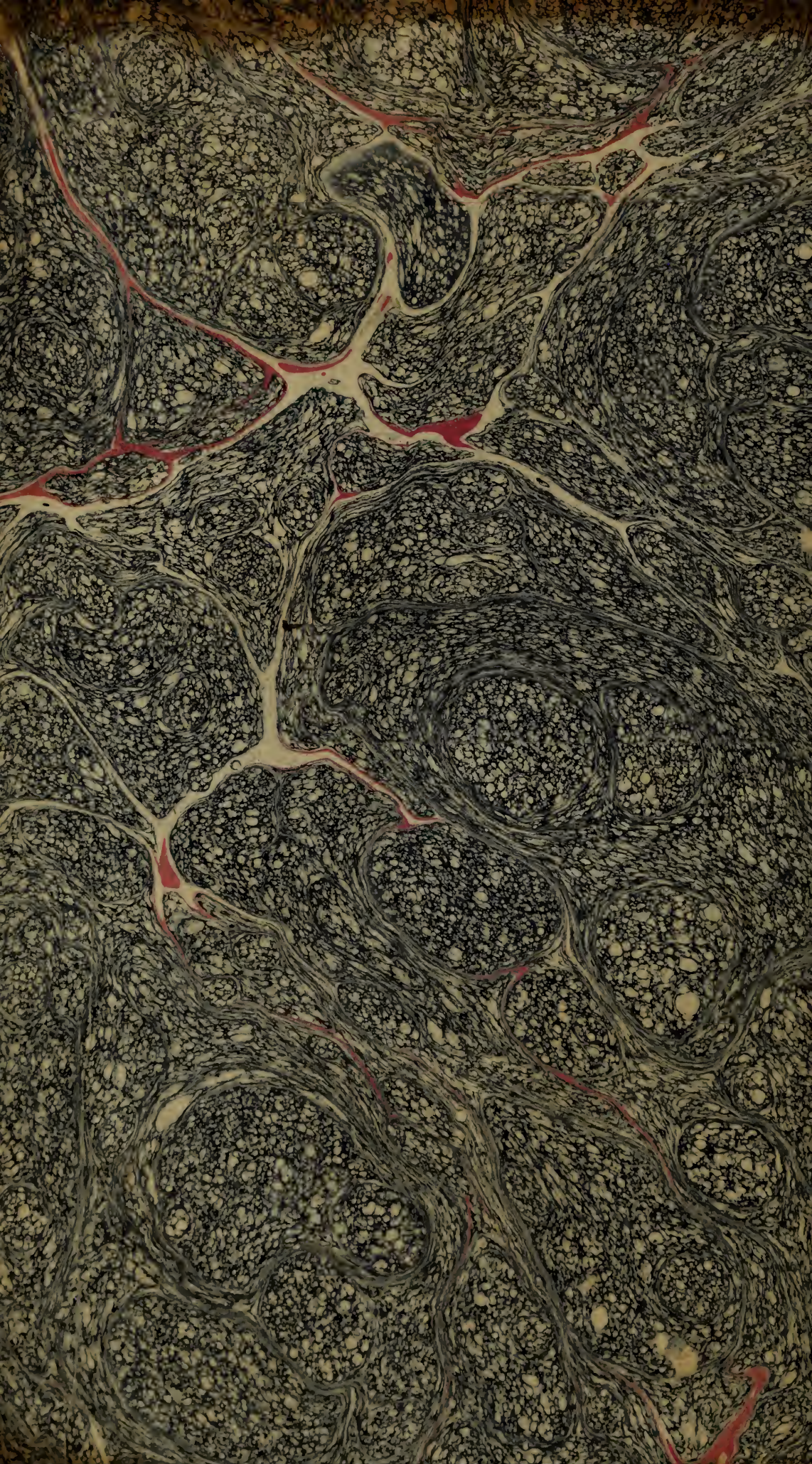
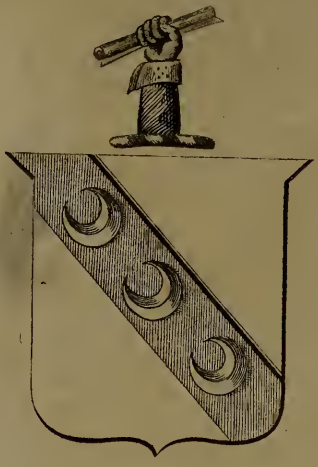
P. 141. *Thomas Howard, frère du Comte de Carlisle.*] Thomas Howard, quatrième fils du Chevalier Guillaume

Howard. Il épousa Marie, Duchesse de Richmond et fille de George Villiers, Duc de Buckingham ; il mourut en 1678. Voyez *Mad. Dunnois' Memoirs of the English Court*, 8vo. 1708.

P. 141. *Spring-Garden.*] Cette place, d'après la description de sa situation dans l'extrait suivant, semble avoir été auprès de Charing Cross, peut-être où l'on a bâti les maisons qui en portent encore le nom. Un écrivain contemporain décrit ainsi les amusements qu'on y trouvoit. " C'est la coûtume, lorsque l'on revient (de Hyde Park) de descendre à Spring-Garden, ainsi appelé par rapport au Parc, comme les Thuileries le sont par rapport au Cours. Ce jardin est d'ailleurs agréable par le sombre majestueux des bosquets, le ramage des oiseaux, et parcequ'il *communique avec les vastes promenades de St. James.* Mais le monde y marche si vite que l'on croiroit que toutes les dames sont autant d'Atalantes qui disputent le prix à leurs amants; et je vous avoue, my Lord, qu'il n'y avoit pas d'apparence que je devinsse leur Hippomène, car j'avois beaucoup de peine à les suivre. On y trouve encore des jeunes gens à minuit. Les bosquets de ces jardins ne semblent inventés que pour favoriser la galanterie; on y prend ordinairement une collation, à une taverne au milieu de ce Paradis, dont les fruits défendus sont des tartes légères, des langues de veau, des mets exquis, et du mauvais vin du Rhin. Les amants payent les frais, comme cela se pratique par toute l'Angleterre; et quoiqu'ils soient éxorbitamment rançonnés, ils regardent comme une économie au dessous d'eux de marchander. *Character of England*, 12mo. 1659, p. 56, écrit, dit-on, par J. Evelyn, Esq. Le Spring-Garden est le lieu de l'intrigue de plusieurs de nos comédies du jour.

P. 143. *C'étoit Montagu.*] Ralph Montagu, second fils d'Edouard, Lord Montagu. Il étoit écuyer de la Reine, et fut envoyé ambassadeur extraordinaire en France en 1669. A son retour en 1672, il fut admis au conseil privé. Ensuite il devint maître de la grande Garde-robe, et fut envoyé une seconde fois en France. Il prit un parti très décidé dans la poursuite du complôt des Papistes en 1678; mais après le sacrifice de son ami Lord Russel, il se retira à Montpellier, où il resta jusqu'à la fin du règne du Roi Charles. Il joua un rôle dans la Révolution, et fut créé bientôt après Vicomte de Monthermer et Comte de Montagu. En 1705, il fut élevé au rang de Marquis de Monthermer et de Duc de Montagu. Il mourut le 7 Mars, 1709, âgé de 73 ans, laissant après lui la réputation de père tendre, de bon maître, d'ami sincère, de noble protecteur des personnes de mérite, et de vrai défenseur de la liberté Angloise.

P. 145. *Mademoiselle d'Hamilton.*] Elizabeth, sœur de l'Auteur de ces Mémoires, et fille du Chevalier George Hamilton, quatrième fils de Jacques, premier Comte d'Abercorn, par Marie, troisième fille de Thomas Vicomte Thurles, fils aîné de Walter, onzième Comte d'Ormond, et sœur de Jacques, premier Duc d'Ormond. Elle épousa Philibert Comte de Grammont, le héros de ces Mémoires, dont elle eut deux filles, Claude Charlotte, qui fut mariée le 3 Avril 1694, au Comte de Stafford, et une autre, qui devint supérieure ou abbesse de Chanoinesses en Lorraine.

FIN DU TOME I.

Londres: imprimé par W. Bulmer et Co.
Cleveland-Row, St. James's.